LE

COUVRE-FEU.

PARIS, IMPRIMÉ PAR HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
8, RUE GARANCIÈRE.

LE

COUVRE-FEU

DERNIÈRES POÉSIES

PAR

J. LE FEVRE DEUMIER

The curfew tolls the knell of parting day.

Th. Gray.

PARIS

AMYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

8, — RUE DE LA PAIX, — 8

1857

Le recueil que je hasarde aujourd'hui était, sauf une pièce de date récente, déjà prêt à paraître il y a dix ans. Je n'y ai rien changé, pas même la préface, que j'avais préparée un peu plus tard, et qui me semble encore de saison. Je la donne ici, parce qu'elle est très-courte, telle qu'elle fut écrite en 1849.

« Les intérêts qui nous préoccupent, disais-je, les transformations qui nous tourmentent, serviront sans doute un jour merveilleusement la poésie; mais leur influence actuelle ne lui est pas très-favorable. Il est trop évident que nous avons maintenant toutes les libertés possibles, excepté celle de faire des vers et de les publier.

» Que prétend donc ce volume, s'il n'est pas une

protestation? La parole est désormais à l'histoire, et c'est folie ou vanité, que de vouloir l'interrompre avec un rêve, avec une larme. Ce n'est, je crois, ni vanité ni folie, et l'auteur n'a jamais eu l'espérance insensée de faire, par ses fantaisies, diversion à nos graves réalités. C'est tout simplement un compte qu'il règle avec le passé, pour être plus libre d'envisager l'avenir.

» Quels que soient les événements qui nous captivent et nous agitent, cela ne change rien au train ordinaire des existences. Dans ce monde, il faut toujours, quoi qu'on fasse, en arriver aux adieux. Turbulente ou paisible, laborieuse ou nonchalante, la vie n'est qu'une succession de morts, et, en dépit de tout ce qui germe, pas un jour ne se passe qu'on ne prenne congé d'une amitié qui part, d'un amour qui s'en va, d'une illusion qui tombe, d'un désir qui s'éteint. Ce livre n'est pas autre chose que le salut d'un exilé aux songes de sa jeunesse.

» Je ne pense pas que la poésie meurt, mais je suis fermement convaincu qu'elle s'endort, et je n'espère pas assister à son réveil. Ce n'est donc

pas sa mort que je sonne, mais son sommeil, le couvre-feu. Quand la politique se lève, l'imagination se couche; c'est l'heure d'éteindre sa lumière, et de couvrir son foyer. Ceux qui viendront demain ne seront peut-être pas fâchés, si l'hiver ou la nuit dure encore, de retrouver, pour rallumer leur falourde ou leur lampe, quelques charbons sous nos cendres. »

Demain n'est pas venu, et ne s'annonce même pas encore. Au bruit peu inspirateur des révolutions en a succédé un qui n'est pas plus encourageant pour les poëtes : le bruit de l'or qu'on jette et qu'on ramasse au tapis de la Bourse. On ne s'occupe pas plus aujourd'hui qu'hier d'aligner des mots : on s'occupe d'aligner des chiffres qui représentent des écus. J'avoue que j'aime presque autant le choléra, qui a l'avantage de n'empoisonner que les corps. Tout le monde, Dieu merci! n'a pas gagné cette maladie de l'agiotage, cet amour désordonné de l'argent qui dessèche l'âme et la pensée, et c'est à ceux qui ne l'ont pas que ce volume s'adresse. Ils doivent être en bien petit nombre; mais plus ils sont rares, plus, si je

l'obtiens, leur sympathie me sera précieuse. L'auteur ne se flatte pas d'avoir trouvé le beau, mais il est sûr de l'avoir cherché, et ce n'est qu'en le cherchant qu'on le trouve. Qu'on fasse comme lui, et son *Couvre-Feu,* qui ressemble beaucoup à un *De profundis,* deviendra peut-être le signal d'une résurrection.

A MADAME A. L. D.

A MADAME A. L. D.

Du champ fécond des vers douloureux moissonneur,
On m'a vu, comme un autre y cueille le bonheur,
De ses épis brûlés glaner la sécheresse,
Et, nouant au hasard mes gerbes de tristesse,
Aux jeux moqueurs du vent abandonner mon grain.
Je me croyais alors un élu du chagrin,
Qui glaçait au soleil la terre de ses ombres :
L'ardent midi pour moi n'avait que des nuits sombres.
Grâce à toi, le nord même est chaud à mon regard,
Et le jour, dans mon ciel, est venu de ta part.

Il est jour pour longtemps ! L'inquiète mémoire
N'étend plus sur mon front sa mante froide et noire.

Dans mes foyers, brillants de joyeuses couleurs,
J'entends rire l'écho, qu'agaçaient mes douleurs :
De mon réduit tranquille hôtesse familière,
La paix, par ma fenêtre, entre avec la lumière;
Le soir, la gaîté vole autour de mes flambeaux;
La nuit, des songes d'or nichent dans mes rideaux.
Adieu la poésie, et ces rêves moroses,
Dont les ailes de deuil pourraient ternir mes roses,
Et de mes frais bouquets le sourire émaillé!
J'en ai plus aujourd'hui que je n'en effeuillai.
Les guêpes de ma ruche ont fait place aux abeilles,
Et mes fleurs, chaque jour, débordent mes corbeilles.
Je laisse à mes oiseaux le soin de les compter :
Moi, je jouis de tout, sans vouloir rien chanter.

Chanter! c'est bon dans l'âge où l'on croit au génie;
Des nuages alors combinant l'harmonie,
J'y voyais des palais damasquinés d'éclairs,
Qu'un ange exprès pour moi suspendait dans les airs.
Leur humide beauté s'est vite évanouie;
Le souffle du bonheur en a fait de la pluie.
Je ne regrette pas leur éclat pluvieux :
C'est un brouillard de moins à passer dans mes cieux,

Et je rends grâce au sort qui l'a fait disparaître.
J'étais las de la gloire avant de la connaître,
Mot sonore, mais creux, qui tinte pour les morts.
Qu'un autre, mendiant le glas de ses accords,
Attache à cette cloche une main désolée !
Je la trouve trop haute, et je la crois fêlée.

Limeil, 1837.

LIVRE PREMIER.

PAGE INÉDITE

D'UNE VIE INCONNUE.

I.

Prêtresse de l'esprit, que jadis, dans la Grèce,
On eût mis de l'orgueil à saluer déesse,
Une femme, sans nom au siècle où je naquis,
M'a, comme d'un lait pur, nourri de soins exquis.
Croyant que c'est l'enfant qui fait l'homme, c'est elle
Qui me prit tout petit sous sa chaste tutelle,
Et sut, en les charmant, engourdir mes douleurs.
Comme un dictame ami, qui conjure les pleurs,
Son chant, quand je souffrais, me berçait d'harmonies
Si douces, que du ciel les saintes colonies
Devaient prêter d'en haut l'oreille à ses accords,
Et que leurs sons perdus, retrouvés quand je dors,

Pour rafraîchir mes sens, tintent dans mes vieux rêves.
Quoiqu'à mon âge on aime à faire les nuits brèves,
Cela me rend ami du sommeil, d'espérer
Que mes airs d'autrefois y viendront soupirer.

II.

C'est elle, un peu plus tard, qui fit, comme une fée,
Fleurir sur mes rameaux sa parole greffée;
Qui, sous un miel adroit cachant ses hameçons,
M'apprit bientôt à mordre à ses doctes leçons;
Qui, tournant, sous mes yeux, des livres dont les pages
N'étaient du haut en bas qu'un chapelet d'images,
M'en promit de plus beaux, le jour, où je saurais
De l'alphabet vaincu déchiffrer les secrets.
J'entends encor d'ici sa grondeuse caresse,
Sans aigrir ma raison, désarmer ma paresse.
Lorsque je m'attardais à battre les buissons,
Sa voix me ramenait au bien par des chansons,
Ou, pour me retenir, me disait des histoires,
Que j'aimais d'autant plus qu'elles étaient plus noires;
Beaux contes, sans retour envolés, que je vois,
Dans les brumes du soir, m'apparaître parfois,

Comme le spectre en deuil de mes fraîches années,
Ou l'ombre de mes fleurs si promptement fanées.

III.

Au cloître du collége, un beau jour, installé,
Que de fois dans ma cage elle m'a consolé !
Écolier babillard, ou bruyamment morose,
Docile par boutade et rebelle sans cause,
Tantôt, comme à la course, intrépide au travail,
Tantôt n'y voyant plus qu'un sombre épouvantail ;
Mettant Sénèque en loque ou Démosthène en cendre,
Pour me venger, je crois, de ne pas les comprendre,
Ce fut elle toujours, prompte à me corriger,
Qui me découragea de me décourager ;
Qui, pour m'apprivoiser aux préceptes arides
Que mes vieux professeurs secouaient de leurs rides,
Leur prêtait un accent qui les rajeunissait ;
Qui, rien qu'en les touchant du doigt, éclaircissait
Un sens douteux d'Homère, un oubli de Virgile ;
Qui, sans m'embarrasser d'une glose inutile,
Pour m'expliquer d'un mot l'histoire et ses hasards,
Faisait luire une image à travers ses brouillards.

C'est elle enfin, à qui je dois de pouvoir lire
Dans un livre plus beau que tout ce qu'on peut dire,
Livre saint, qu'ont écrit l'eau, la terre, les airs,
Et dont les trois feuillets font entre eux l'univers.
Elle ne m'a pas fait savant; mais la science
Me parle et je l'entends. Grâce à sa patience,
J'ai compris quelque chose à la langue des cieux,
Et j'ai pu couramment converser avec eux.

IV.

Cessant d'être écolier, quand je vis sa tendresse,
Comme une Providence, entourer ma jeunesse,
Mon culte ne fut plus seulement du respect,
Et mon cœur se sentit troubler à son aspect.
Elle était aussi svelte, aussi fraîche, aussi belle,
Que si le temps qui court n'eût pas marché pour elle:
Semblable à ces beautés, blonds enfants de Paros,
Qui sur leur chair de marbre ont vu glisser sa faux.
Je crus que de l'amour une ardente étincelle
Pouvait, perçant le froid de sa robe mortelle,
Allumer un espoir qui répondrait au mien.
Mon âge me semblait être voisin du sien.

Aucune loi sacrée, aucune loi mondaine,
N'empêchait nos deux cœurs de marier leur chaîne,
Et, sans perdre en calcul ou mes vœux ou mon temps,
Je me mis à l'aimer, comme on aime à vingt ans.
Elle ne fut pour moi ni rude ni sévère,
Mais impassible. Elle eut, dans sa clémence austère,
Pitié de mon encens, qu'elle n'acceptait pas.
Songeant pourtant encore à diriger mes pas,
Son doigt, dans le lointain, me désigna la gloire,
Rivale impérissable, amante expiatoire,
Qui me ferait peut-être oublier sa froideur;
Et, sans trop y compter, j'y crus avec candeur.

V.

Inconstant par dépit, volage par rancune,
Et las de chaque route avant d'en prendre aucune,
Vers ce but incertain, qu'il me fallait toucher,
Par des chemins ardus je me mis à marcher,
Cherchant partout des yeux cette beauté fantasque
Dont les attraits sont faux et la pudeur un masque,
Qui n'a le plus souvent d'amants que des ingrats,
Moins pressés d'y tomber que de fuir de ses bras.

Je l'aperçus de loin courant dans un orage,
Et j'en devins épris, mais épris avec rage.
Je la suivis longtemps aux lueurs des éclairs,
Que lançait sa couronne, en traversant les airs;
Et quand j'en approchai, fervent comme un apôtre,
Ce fut pour la trouver, cédant aux vœux d'un autre.
Chose étrange! les miens, loin de se rebuter,
Semblèrent de fureur tout à coup s'exalter,
Et je sentis, honteux de mes indignes peines,
Comme un amour de plus s'infiltrer dans mes veines.

VI.

Ennuyé cependant de perdre mes efforts,
Et de jeter aux vents d'inutiles transports,
Je cessai de penser à cette courtisane,
Et las ou dégoûté de ma course profane,
Je rentrai le cœur vide en mes foyers déserts.
Là, j'aurais dû reprendre, instruit par mes revers,
Comme un saint bouclier forgé pour ma défense,
Cette chaîne, autrefois si douce à mon enfance :
Je n'en fis rien; j'avais de mon cœur ulcéré
Exilé jusqu'au nom que j'avais adoré.

Le monde m'appelait, et sans craindre ses trames,
A son courant menteur j'abandonnai mes rames.
J'y cherchais le plaisir pour me régénérer :
Ce fut la passion, qu'il me fit rencontrer.

VII.

Quelle démence ! fou d'ivresse ou de supplice,
Je reniais tout haut ma chaste institutrice ;
Et quand elle passait, devant moi, par hasard,
Il ne me restait pas pour elle un seul regard.
Naturellement bon, j'étais méchant pour elle,
Qui m'avait si longtemps abrité sous son aile.
Si je me souvenais parfois de ce blé pur,
Dont elle avait en moi déposé l'or futur,
C'était pour accuser cette graine de flamme
De n'avoir pu germer aux sillons de mon âme ;
Pour me plaindre, le cœur gonflé de mots amers,
Qu'on n'eût pas su jaunir mes épis restés verts,
Ou jeter dans mon ciel, à défaut d'autres choses,
Un soleil tout exprès pour parfumer mes roses.

VIII.

J'avais aimé la gloire; un autre joug plus lourd
Venait de succéder à cet amour si court,
Et j'étais de mon mal l'esclave et le complice.
Fausse avec volupté, parjure avec délice,
Une coquette alors, experte en trahisons,
Étudiait sur moi l'effet de ses poisons,
Et, n'osant de ses jeux maudire le caprice,
Celle que j'accusais, c'était ma bienfaitrice :
Et je lui reprochais, dévorant mes sanglots,
Cet amour vénéneux qui calcinait mes os.
Elle n'aurait pas dû permettre à cette fièvre
De m'excorier le cœur, de me brûler la lèvre!
Pourquoi donc laissait-elle une froide beauté
S'installer dans mon âme avec perversité,
Et, sourire à sourire usant ma jeune séve,
Retourner dans mon sein sa gaîté comme un glaive?
Et je lui prodiguais mille affronts insensés,
Dans mon sein, gros de fiel, jour à jour amassés :
Et me trompant d'objet, mon blasphème implacable
A travers l'innocente insultait la coupable.

IX.

Pleine d'affection, de ferveur et de foi,
La pauvre négligée accourut vite à moi,
Comme si, dégagé de sa forme grossière,
Mon blasphème à son but fût arrivé prière.
D'abord, comme un enfant qu'elle avait à garder,
Et qu'il fallait guérir avant de le gronder;
Puis, comme un homme à bout et d'encens et d'idole,
Que l'on ne peut sauver que quand on le console,
Elle soigna l'ingrat lent à se ranimer.
Ma tombe qui s'ouvrait se laissa refermer,
Et, tarissant en moi leur source atrabilaire,
Elle apprit à mes pleurs à couler sans colère.
Je repris de sa main mes jours comme un trésor,
Et ce fut cependant pour l'oublier encor.

X.

Hélas! oui, j'oubliai sa bonté maternelle,
Sa charité vaillante et sans cesse nouvelle,

Pour me mettre à chercher cette reine du jour,
Qui ne vaut pas la gloire et moins encor l'amour.
Las d'une liberté trop souvent importune,
Je la sacrifiai pour courir la fortune,
Et la fortune, hélas! ne pouvait m'échapper :
Elle vint d'elle-même à ma porte frapper.
Je fus riche : le luxe et ses auxiliaires
Vinrent à mon foyer tenir leurs cours plénières.
D'autres hochets alors agacèrent mes yeux :
Je faillis, un moment, me faire ambitieux;
Et durant ces longs jours de vide et de mollesse,
Ou ces loisirs fiévreux qu'engendre la richesse,
Je ne me souvins pas, peut-être un seul instant,
De cette sage amie à qui je devais tant!
Elle ne m'a pas fait attendre sa vengeance.
Me rendant, sans compter, dédain pour négligence,
L'ambition déçue a pris un autre vol.
Lasse de cultiver toujours le même sol,
Mon opulence a fui comme elle était venue :
Ses ennuis sont restés. La sainte méconnue,
Me croyant par le sort et le monde accablé,
Est revenue à moi sans que j'eusse appelé.

XI.

Oui, l'ange dédaigné, qu'abjurait mon ivresse,
Est revenu prêter la main à ma détresse :
M'épargnant les mots durs qui pouvaient me froisser,
Laissant à mes remords à me les adresser;
Cherchant par ses conseils à retremper ma force,
Près encor de se prendre à quelque folle amorce;
Me ramenant des fleurs qui m'avaient dit adieu;
M'enseignant, las de l'homme, à m'appuyer sur Dieu,
Seul écho qui se taise et pourtant nous réponde;
Des morts mélodieux dont vibre encor le monde,
Mais dont mes yeux ingrats n'évoquaient plus les vers,
Remettant devant moi les livres tout ouverts;
Faisant, pour apaiser mes dernières tortures,
De leur parfum sans tache un baume à mes blessures.
Ses soins ont réussi : je me suis apaisé,
Et rien ne saigne plus; tout s'est cicatrisé.

XII.

Aujourd'hui j'ai vieilli : de cuisantes souffrances,
Qui succèdent chez l'homme à son lot d'espérances,
Me forcent quelquefois, multipliant mes torts,
De songer à mon âme un peu moins qu'à mon corps.
Ma femme, mes enfants, prévenant ma faiblesse,
M'ont fait de leur amour comme une forteresse;
Mais ils ne sont pas seuls : celle qui m'éleva,
Et qui de tant d'écueils tant de fois me sauva,
L'ange du temps passé, de son aile intrépide,
Couvre encor ma maison, où sa grâce préside.
De ses chastes attraits nul n'a subi d'affront,
Et le hâle des ans n'a point touché son front.
Son œil est toujours vif, et sa voix aussi tendre,
Que la première fois qu'elle s'est fait entendre.
Peut-être même a-t-elle, avec plus d'onction,
Plus de langueur, d'amour, ou de compassion,
Qu'elle n'en témoignait naguère à ma tristesse :
Car au terme où j'en suis, la douce enchanteresse
N'a plus rien à promettre : elle n'a qu'à donner.
Pour engourdir le mal, prompte à le deviner,

Elle a, comme toujours, des histoires divines,
Qui semblent de la nôtre émousser les épines,
Et des chants inspirés, pleins d'ombre et de soleil,
Qui bercent l'insomnie ou charment le réveil.
Païenne d'autrefois, comme l'étaient les Grâces,
Qui du char d'Aphrodite accompagnaient les traces,
Et laissaient de leur lèvre échapper, en dansant,
Des mots qui poussaient fleurs sous leur pied bondissant;
Chrétienne d'aujourd'hui, comme le groupe austère
Des trois vertus que Dieu couronne sur la terre,
Comme la foi qui vient guérir le cœur humain,
En y reconduisant ses deux sœurs par la main,
Cette femme, ou cet ange, est-ce une fantaisie?
Décidez-en : son nom, parfumé d'ambroisie,
Est encor à présent celui qu'elle portait,
Quand, ne pouvant la voir, Homère la chantait.
La France a conservé celui qu'elle eut à Rome,
Et c'est la Poésie enfin qu'elle se nomme.

Juin 1857.

LE TOMBEAU D'ALARIC.

Des cavernes du pôle échappé, quand cet homme,
Qui ravagea la Grèce avant d'écraser Rome,
Et, préparant de loin le trône d'Attila,
Lui fit un marchepied de ceux qu'il mutila :
Quand ce faucheur d'humains, dont le cheval de guerre
Sous ses sabots de bronze avait fendu la terre,
Et qui, comme une bague aux mauresques tournois,
Emportait au galop les couronnes des rois;
Quand le sombre Alaric sentit sa destinée
Faiblir, et que la mort, contre lui mutinée,
Assise à son chevet, faisait signe au corbeau,
L'effrayant moribond commanda son tombeau.

Il voulut, dans ce monde où domine l'envie,
Avoir sa sépulture à part comme sa vie,
Et vingt mille captifs se mirent, un matin,
A détourner pour lui le cours du Busentin.
De son sauvage époux quand la Guerre fut veuve,
On lui creusa son lit dans le vieux lit du fleuve;
On l'y coucha, le glaive attaché dans la main.
Ses drapeaux, tout brûlés par le soleil romain,
Ses coursiers, ses trésors, ses armures sans nombre,
Tout y fut entassé pour amuser son ombre.
Dans leur antique ornière on ramena les eaux :
Puis, comme s'il fallait, pour l'honneur de ses os,
Faire pourrir près d'eux quelque riche hétacombe,
Les vingt mille captifs employés à sa tombe,
En mourant égorgés, escortèrent sa mort.
Celui qui, descendu des pics neigeux du Nord,
Bondit, comme une mer, sur la terre fêlée,
N'a que trop bien conquis son flottant mausolée :
Un sépulcre, où son nom ne se lavera pas
Du torrent de carnage étalé sous ses pas :
Un sépulcre, qui parle aussi haut que l'histoire,
Qui passe comme l'homme et fuit comme sa gloire :
Qui fait, pour le néant, du bruit dans un désert,
Et, gardien d'un soldat dont le règne s'y perd,

Vagabonde épitaphe, est là pour nous apprendre :
Le déluge de pleurs qu'eut à boire sa cendre,
Le déluge de sang qu'elle se fit payer,
Le déluge d'oubli qui devrait le noyer.

LE SOLEIL COUCHANT.

Phénix étincelant, dont la prunelle d'or,
En voilant ses éclairs, nous éblouit encor,
Voyez-vous le soleil, conjurant les orages,
Se dresser, pour mourir, son bûcher de nuages;
Et, nous jetant de loin ses rayons pour adieux,
En paraissant tomber, s'enfoncer dans les cieux?
Éteint pour un pays, sur un autre il se lève :
Même à nos yeux sa mort, sa chute n'est qu'un rêve.
Recueillez cette image en vous comme un espoir;
C'est là-bas le matin, quand c'est ici le soir.
Lorsqu'on voit le génie, au bout de sa carrière,
Se faire de son œuvre un tombeau de lumière,
Qui peut nous dire où va cet astre en se cachant?
L'orient de sa vie est peut-être au couchant.

LE BALEINIER.

Regardez ce vaisseau, dont une mer fatale
Semait d'écueils tranchants la route boréale :
Qui, captif de l'hiver, dont l'acerbe rigueur,
De ses muscles de cuivre oxydait la vigueur,
Voyait le pôle, armé d'immobiles naufrages,
Autour de sa voilure engourdir ses cordages :
Et qui, par le printemps loin du pôle emporté,
Du soleil qu'il revoit sent la chaude clarté,
De ses agrès roidis assouplir la rudesse !
De ses ailes de lin dégonflant la paresse,
Il se rouvre les flots, qu'il avait crus d'airain.
Fier des dangers franchis, il vogue en souverain ;
Mais du froid dont il sort le récent esclavage,
Sous un ciel sans péril poursuit son sourd ravage :

Et, victime du Nord, le navire infiltré
S'engloutit au soleil, qui l'avait délivré.
Et cherchez maintenant le sens de ce symbole!
Vous en voyez plus d'un sous cette parabole.
Moi, celui que j'y vois, c'est que souvent, hélas!
Au sort qu'il a vaincu l'homme ne survit pas.
Le destin terrassé garde longtemps rancune.
Qu'on laisse prendre au cœur le pli de l'infortune!
Le salut vient trop tard : et, sourdement blessé,
On meurt, en plein bonheur, de son malheur passé.

ADAM ET LE SÉRAPHIN.

PARABOLE

IMITÉE DE L'ALLEMAND DE KRUMMACHER.

Au versant d'un coteau de son premier séjour,
Adam, un soir d'été, se reposait du jour :
Un chêne, dont la nuit avait mouillé l'ombrage,
Penchait sur le rêveur son urne de feuillage.
Le rêveur contemplait le ciel tranquille et pur,
Et ses regards, perdus dans ce livre d'azur,
En semblaient, lettre à lettre, épeler l'opulence.
Un séraphin, voilé d'ombres et de silence,
S'approcha doucement de son frère, et lui dit :
« Pourquoi regardes-tu ce ciel qui resplendit,

Avec moins de bonheur encor que de tristesse?
Manque-t-il quelque chose, Adam, à ta richesse?
— Non, murmura plus bas le père des humains :
Que peut-il me manquer dans mes riants chemins,
Où les buissons fleuris s'inclinent quand je passe?
Mais souvent, quand je vois s'allumer dans l'espace
Ces jardins étoilés loin de moi répandus,
Je voudrais m'élancer vers leurs feux suspendus :
Et l'aigle me paraît bien heureux, dont les ailes
Peuvent raser de près leurs clartés éternelles.
— Ces ailes, reprit l'ange aussi prompt que ses vœux,
Tu les as! » et, d'un souffle effleurant ses cheveux,
Il versa sur son front l'esprit léger des songes.
Les visions alors n'étaient point des mensonges,
Et, dans la sienne, Adam crut se sentir monter
Vers ce ciel rayonnant, qu'il voulait visiter.

Quand il se réveilla, son œil, avec mystère,
Pour voir si c'était elle, interrogea la terre;
Les objets plus voilés étaient plus indécis,
Mais rien n'avait changé. Sous le même arbre assis,
Il se trouvait encore en présence de l'ange,
Et l'ange lui parla : « Quelle pensée étrange

T'occupe et t'inquiète? » Et l'homme répondit :
« Voici que tout à l'heure, en extase, interdit,
Je nageais sur les vents vers la céleste voûte :
J'errais dans les soleils, dont je savais la route :
Je marchais, je planais parmi les univers,
Qui paraissent d'ici poudroyer dans les airs :
Et leurs disques en chœur, vermeille colonie,
Roulaient autour de moi, pleins d'âme et d'harmonie :
Leurs radieux accords éclairaient ma raison.
Cette écharpe de lait, qui court à l'horizon,
Et partage du ciel la nocturne coupole,
C'est un vaste océan de lumière qui vole :
Et par delà ses flots s'allongent d'autres mers,
Qui brûlent, et plus loin de flamboyants déserts,
Portant des globes d'or qui soutiennent des mondes :
Et tous ces mondes-là sont des sphères fécondes,
Qu'habitent par milliers des êtres comme moi,
Qui rendent grâce à Dieu, leur Seigneur et leur roi.
Comment donc ai-je fait ce voyage rapide?
Est-ce toi, Raphaël, qui m'as servi de guide?

— Non : cet arbre, vois-tu, n'a pas, un seul moment,
Cessé de te couvrir. Ton corps sans mouvement

Est toujours, comme moi, resté sur la colline.
Je ne t'ai point conduit vers la voûte divine :
Mais écoute ! en ton cœur, dont il connaît la fin,
(C'est Dieu qui l'y plaça) demeure un séraphin,
Qui monte, et, quand il veut, plane de sphère en sphère.
Plus à leurs feux sacrés son vol se désaltère,
Plus il doit, adorant Jéhovah le Seigneur,
Prosterner devant lui son sublime bonheur.
Respecte cet esprit, qui vit dans ta poussière,
Adam : ne ternis pas ses ailes de lumière.
Prends garde que jamais de basses passions
Ne viennent enchaîner l'essor de ses rayons.
Le vice appesantit, et fait ramper la flamme :
Soigne donc tes vertus, pour élever ton âme.
Les ailes de l'esprit, mon frère, les voilà ! »

Quand Adam répondit, l'ange n'était plus là.

LE POISSON VOLANT.

Du pont de vos vaisseaux, avez-vous vu, les soirs,
Ce douteux habitant des humides manoirs,
De son lit de fucus désertant les broussailles,
Agiter, hors de l'eau, son plumage d'écailles?
Point d'asile pour lui dans son profond berceau!
Voyant, sous chaque vague, arriver un bourreau,
Il allonge, pour fuir l'onde inhospitalière,
Ses nageoires de nacre en ailes de lumière.
Fuite inutile, hélas! Il n'est bien nulle part.
Qu'il monte ou qu'il descende, il est partout bâtard.
Quand il veut s'élever, l'humidité natale
Manque à ses avirons, que sèche la rafale;
Et quand il s'en retourne à ses premiers dangers,
Il trouve les flots lourds, et les airs plus légers.

Mal dans son atmosphère, aussi mal dans la nôtre,
Le malheur le poursuit d'une patrie à l'autre.
On le punit dans l'eau de ses ailes : dans l'air,
De pouvoir, à son gré, voyager sous la mer.
Ambigu privilége, avantage frivole!
Le ciel prétend qu'il nage, et l'océan qu'il vole :
Et des deux éléments exilé tour à tour,
Il erre, en les fuyant, du requin au vautour.
De sa double nature incessamment victime,
Il semble n'exister que pour changer d'abîme.
Las enfin d'un essor tant de fois disputé,
Il va bientôt, cachant son vol persécuté,
Expier, loin des cieux, aux cavernes de l'onde,
L'irrémissible tort de n'être d'aucun monde.
Pour quelle région fut-il donc destiné,
Et pourquoi, dans quel but, est-il né condamné?
Allez le demander à la Vertu qui souffre,
Qui veut, dans un air pur, respirer de ce gouffre,
Et, soulevant sa chaîne, y retombe toujours.
Demandez-le au poëte, à l'étroit dans nos jours,
Qui cherche loin du nôtre un astre moins impie,
Et rencontre partout la douleur qui l'épie.
Allez interroger ces pâles demi-dieux,
Qui forcent l'avenir à passer sous leurs yeux,

Ces rois du genre humain, sacrés par le génie,
Qui jettent, en marchant, des éclairs que l'on nie.
Consultez les temps morts sur les temps qui seront,
Et je vous répondrai... ce qu'ils vous répondront.

FORMATION DE LA TERRE.

FRAGMENT

DU POEME DE L'UNIVERS.

Voyez-vous, dans le ciel, sur ce sentier blanchâtre,
Ces noyaux d'or qu'assiége une zone d'albâtre,
Embryons nuageux d'océans et d'éclairs,
Que le temps doit porter à l'état d'univers,
Et qui peut-être un jour, pressés par cette zone
Qui se serre autour d'eux en fluide couronne,
Enverront voyager, sur un sillon lointain,
Des astres d'avant-garde unis à leur destin?
Telle fut autrefois la terre dans l'espace,
Et si quelque planète, avant elle vivace,

Quand nous n'existions pas, avait déjà des yeux
Pour cadastrer les airs et recenser les cieux,
Elle ne fut pour eux qu'une de ces étoiles,
Qu'on voit la nuit suspendre aux franges de ses voiles,
Et dont l'astronomie, indiquant la couleur,
Du nom de nébuleuse a marqué la pâleur.

Abrégé du chaos, fille du roi superbe
Dont le sein bouillonnant lança, comme une gerbe,
Les astres fédérés qui composent sa cour,
Notre terre imita le soleil à son tour :
Et, soleil subalterne, où des flots de matière
Ruisselaient, embrasés, dans des flots de lumière,
D'un surcroît d'éléments enfin se délivra.
Au céleste congrès un nouveau monde entra :
Et la lune depuis, fidèle feudataire,
Comme un flambeau d'esclave accompagna la terre.

Tel que le Dieu des juifs, quand tout fut achevé,
Notre globe dès lors, moins fécond qu'énervé,
S'arrêta sans produire, endormi sur sa courbe;
Mais la herse du feu, qui travaillait sa bourbe,

Des germes attentifs mêlant l'activité,
Força la terre inerte à la maternité.
Incapable d'un astre, elle vomit des îles,
Qui nageaient, en grondant, sur des flammes fertiles;
Des rochers, qui poussaient si loin leur chapiteau,
Que le mont Blanc debout sur les pics de Quito,
Aurait encor besoin, pour atteindre leur crête,
Que tout l'Himalaya vînt s'asseoir sur sa tête.

Ce n'est qu'ensuite, après leurs bouleversements,
Que ses flancs, labourés par tant d'enfantements,
Laissèrent, à travers les fissures des marbres,
S'échapper par torrents des cataractes d'arbres,
Et de ces animaux, que je vous montrerai
Sombrant, à chaque pas, sur le sol effondré,
Sans léguer à notre âge un grain de leur poussière :
L'Oréadobrontis, dont la gueule de pierre
N'apaisera sa faim qu'en dévorant un mont;
L'Udorvomocéphal, spectre aqueux, dont le front
Agite pour panache un fleuve qui ruisselle :
Le Phlégétontauros, dont la corne étincelle,
Vésuve vagabond de ces premiers déserts,
Qui lance, en galopant, des cascades d'éclairs.

Des générations, monstrueuses ou folles *,
Chargeaient ce globe encor mal serré dans ses pôles;
Tout naissait effrayant, tout vivait effréné,
Et tout, à peine au jour, mourait désordonné.

Quiconque veut me suivre, et percer en arrière
Le dédale effacé dont j'ouvre la carrière,
Verra combien la vie a tenté de chemins,
Jusqu'au jour où la terre accoucha des humains.
Comme on vit le soleil, épuisé de planètes,
Darder de toutes parts la grêle des comètes,
Univers avortés, qui ne peuvent mûrir,
La terre impatiente, et craignant de tarir,
Des formes d'animaux qu'elle essayait en foule,
Mit et remit cent fois les ébauches au moule.
Sa fièvre créatrice à la fin s'apaisa,
Et tout de morts en morts se régularisa.

* Dans la suite de ce poëme que l'auteur fait remonter au seizième siècle, il a soin de redresser ces erreurs dont la science a fait justice, mais qui ne laissaient pas que d'avoir leur poésie.

LE BRUIT DES FEUILLES.

Déserteur soucieux du foyer villageois,
Vous êtes-vous, le soir, attardé dans les bois :
Et de leurs sons plaintifs traducteur taciturne,
Avez-vous écouté, dans leur langue nocturne,
Les discours fabuleux des arbres et du vent :
Non pas ceux que l'orage en arrache souvent,
Lorsqu'y portant des mers les vagues conjurées,
Il fait de leur feuillage un écho des marées,
Mais ces soupirs rêveurs qu'échangent les rameaux,
Quand un souffle si doux s'ébat sous leurs réseaux,
Qu'on croirait que le ciel entend monter la brume,
Et que l'encens des fleurs n'est que du bruit qui fume?

De ces rameaux entre eux quels sont donc les secrets :
De quoi se parlent-ils? Des ramiers indiscrets,
Qui cachent, sous leurs toits, des amours peu fidèles,
Et s'y laissent bercer, en repliant leurs ailes!
Causent-ils de ces nids, qu'ils gardent tout l'été :
De l'onde, où leur fraîcheur prend un bain argenté :
Des papillons qu'on voit, chenilles de la veille,
D'un parterre qui vole émerveiller l'abeille?
Admirent-ils tout bas, à travers leurs treillis,
Ce fanal promeneur, qui luit dans les taillis :
Et quand l'amour demande un refuge à leur ombre,
Lui font-ils le serment de la rendre plus sombre?
Du nuage qui passe implorant la faveur,
Élèvent-ils vers Dieu leurs frissons de ferveur?
Et les feuilles enfin, de quoi se parlent-elles?
Des baisers du soleil, de ces ponts de dentelles,
Qu'y suspend l'araignée avec ses doigts fileurs,
Et que l'aube vermeille adorne de ses pleurs!
Jasent-elles du soir, et de leur courte vie,
D'une chute si prompte, hélas! sitôt suivie?

C'est à quoi je rêvais, sous les bouleaux du Val,
Hier, en regagnant mon couvent féodal.

La lune miroitait sur leurs écorces blanches,
Et mes regards plus vifs s'agitaient dans les branches,
Comme si j'avais eu des yeux pour écouter,
Et que j'eusse pu voir leur bruit, pour le chanter.
Je relevais la tête, et, par les embrasures,
Que pratiquait le vent dans les feuilles obscures,
Comme des feux follets, je voyais, chaque fois,
Les étoiles du ciel sautiller dans le bois.
C'étaient elles, pour moi, dont le bal de lumière,
Comme des sylphes d'or, jouait dans la clairière,
Et je les entendais, en dansant, se conter
Des histoires que moi je ne puis répéter.
Les feuilles, en pliant, semblaient de leur verdure
Exhaler en cadence un brouillard de murmure :
Et je m'imaginai que ces bruits mal compris,
C'était, tout simplement, l'entretien des Esprits.

L'ERMITAGE.

Qu'ont produit, sous mes pas, tant de sentiers stériles?
L'étincelle, qui sort du froid pavé des villes,
Pâle comme la gloire, en est le seul flambeau :
Elle éclaire à nos pieds la fange du ruisseau,
Rien de plus. Le ciel même, à la ville, est de pierre :
Nos jours n'y perdent pas leur odeur de poussière.
Les fleurs sont sans parfum, et les arbres sans fruit :
On n'y croit au bonheur que quand on fait du bruit.
J'admire des savants les hautes découvertes;
Mais qu'il vaut mieux, couché dans les luzérnes vertes,
Laisser fuir, indolent, ses pensers vers les cieux!
Leur vol n'a pas besoin de ces rets captieux,
Où l'obscure science embarrasse nos ailes.
Oh! gardez vos succès, et leurs splendeurs mortelles,

Mes frères! moi je veux, retiré dans les bois,
Sans y chercher d'échos, jeter au vent ma voix.

Que je voudrais, caché dans un pauvre ermitage,
Reposer là mes jours tracassés par l'orage!
Oh! qu'il doit être doux, tapi dans les forêts,
D'y travailler pour l'homme, à couvert de ses traits;
D'avoir une chaumière aux flancs d'une colline,
Une grotte, une source à la voix cristalline,
Qui berce, en gazouillant, vos faciles travaux,
Et baigne d'un baiser vos fleurs et vos oiseaux!
Qu'il est doux d'y dormir, le cœur plein d'assurance,
De ne s'y réveiller qu'aux bras d'une espérance;
Et, quand l'œil presque éteint cède au dernier sommeil,
D'expirer sous son arbre, en voyant son soleil!

Tout plein de ces souhaits, un jour, dans ma jeunesse,
J'avais sous un bois sombre égaré ma tristesse.
D'un avenir sans but les rêves m'absorbaient.
On était à l'automne, et les feuilles tombaient,
Et le torrent voisin, perdu dans les broussailles,
Emportait, en fuyant, leurs jaunes funérailles.

Je ne demandais pas où marchait ce torrent,
Où s'en allait la feuille, en suivant son courant;
Quelle route ici-bas ne mène où tout s'arrête!
« Tyrsis, il·faut songer à faire la retraite, »
Disais-je avec Racan : notre esquif fatigué,
Sur les mers de ce monde, a bien assez vogué.
Remisons dans le port notre nef qui dérive :
Il est temps de jouir du repos de la rive.

Sous le dais de brouillards, dont ils étaient couverts,
J'errais dans les taillis en murmurant ces vers,
Quand soudain j'aperçus, sur la côte escarpée,
Une espèce de tour de lierre enveloppée,
Qu'une croix surmontait, comme ces humbles toits,
Où vont, les jours de Dieu, prier les villageois.
Oh! c'est là, si je puis, que je me fais ermite!
Là, tout nous appartient, et rien ne nous limite.
Bienheureux est celui qui vit sur ce coteau,
Et roi de sa cabane en a fait son château!
Tout ce que je demande est là, m'imaginai-je :
Voilà des groseilliers, du buis, des perce-neige,
Que la source voisine arrose à petits flots!
Voilà des peupliers autour de cet enclos,

Et, sur ces rameaux noirs, le bouvreuil qui murmure!
Qu'il doit y faire bon d'adorer la nature,
Oublié des humains, oubliant de souffrir,
Satisfait d'exister, sans crainte de mourir!

O bienheureux celui qui, sans souci de gloire,
Lui ferme vaillamment sa porte et sa mémoire;
Et, froid aux vains trésors dont nous sommes troublés,
Borne ses vœux jaloux au salut de ses blés!
L'anachorète est vieux sans doute! la vieillesse,
Il n'est qu'elle qui sache écouter la sagesse.
S'il voulait, avec moi, partager son manoir,
Moi qui suis de son âge, ayant perdu l'espoir!
Sans doute qu'il est vieux, car ses fleurs sont fanées.
Mes mains redresseraient leurs tiges prosternées :
Je ferais, dans son lit, rentrer l'eau du ruisseau,
Que la ronce dérobe à la soif de l'oiseau.
De nos gazons plus verts, j'ôterais les épines.
Les roses, sous ma main, naîtraient des églantines :
La culture entretient les présents du Seigneur;
Il faut, même au désert, qu'on soigne son bonheur.

Peut-être aussi, disais-je, en franchissant la haie,
Et voyant le sentier tout noirci par l'ivraie,

Peut-être que le maître a quitté le bercail,
Et que, vivant d'aumône, il s'abstient du travail :
L'herbe pousse si vite aux chemins qu'on néglige!
Peut-être à voyager qu'un vœu secret l'oblige :
Et quelques jours d'absence auront tout dévasté!
Ce toit qui semblait vide.... il était habité,
Et sur le seuil moussu de sa porte paisible,
Le nom du possesseur était encor lisible.
Cet ermitage, hélas! où tout homme s'assoit,
Où l'on est toujours seul, quoique la foule y soit;
Dont on fuit aujourd'hui la muette menace,
Où l'on viendra demain redemander sa place;
Ce n'était qu'un tombeau, que j'avais rencontré.
J'ai regretté souvent de n'être pas entré.

L'HEURE DES ROMANS.

L'air est humide et froid, et le soleil mourant
Se creuse dans la nue un tombeau transparent :
Et les petits oiseaux, qui chantent leur prière,
Disent, en s'endormant, bonsoir à la lumière.
Dans l'étable couchés les troupeaux sont contents.
La campagne est déserte, et, le long des étangs,
Les peupliers rêveurs ont commencé leur rêve.
De nos gazons mouillés la brume qui s'élève
Balance au-dessus d'eux sa fluide blancheur.
Autour des vieux noyers cette épaisse fraîcheur,
Comme une onde sans bruit des coteaux descendue,
A flots aériens s'est déjà répandue;
La terre est oubliée, et bientôt l'on croirait
Voir, dans un lac d'argent, une verte forêt.

Les visions du soir ouvrent déjà leurs ailes,
Et, des secrets de Dieu messagères fidèles,
Accourent se suspendre autour de notre esprit :
Le désespoir se calme, et le chagrin sourit.

C'est alors, à cette heure, et quand le crépuscule
Enhardit les regards qu'avant l'on dissimule,
C'est alors qu'il est doux, sous les arbres pensifs,
D'épancher de son cœur les mystères craintifs;
De respirer à deux, pour guérir ses souffrances,
Avec l'encens des fleurs un parfum d'espérances :
Et si nos pas frileux ont peur de se mouiller,
Si l'on est, malgré soi, plus de deux au foyer,
Forcé, contre un jaloux, de garantir son âme :
C'est alors, aux lueurs du sarment qui s'enflamme,
Qu'il est doux d'écouter le récit cadencé,
Qui parle du présent sous les traits du passé.
L'histoire qu'on nous dit devient souvent la nôtre :
Écouter un roman, c'est presque en faire un autre.

LA CASCADE.

Les champs nous prêchent Dieu, disait le grand Shakspire :
L'herbe muette en parle à l'arbre qui soupire,
Et l'eau, qui se dorlote en son lit de cressons,
Nous dicte, en sautillant, de limpides leçons.
Écoutez donc, ô vous, disciples des campagnes,
Les sermons voyageurs du torrent des montagnes,
Et ce qu'il dit surtout quand, de son pic natal,
Tombe, en rebondissant, sa foudre de cristal.

Voyez-vous ses éclats, sans relâche et sans halte,
Attaquer coup sur coup ce rocher de basalte,
Et le front du géant, qu'elle ne peut courber,
Briller sous l'avalanche au lieu d'y succomber ?

Athlète dédaigneux de cette onde étourdie,
Qui semble l'assiéger d'un humide incendie,
L'écueil toujours battu reste toujours debout,
Et repousse dans l'air la cascade qui bout.
On dirait qu'acharnée à sa fiévreuse course,
L'eau, pour recommencer, veut rentrer dans sa source.
Celle qui coule en haut ne se rebute pas,
Et poursuit à grand bruit ses liquides combats.
Riche, abondante ou non, la cascade intrépide
Presse de plus en plus sa bataille rapide,
Mais ne la gagne pas. Les flots toujours brisés
En sable pluvieux remontent divisés,
Pour retomber fondus en poussière d'écume;
Cendre d'eau, qui souvent au soleil se rallume,
Où, comme un reste d'or au front déchu des rois,
L'éclair d'un arc-en-ciel tremble encor quelquefois.

Rien ne peut ébranler le lutteur formidable,
Que tourmente des flots la chute infatigable;
Mais avec sa défaite il a beau marchander,
Sa force, un de ces jours, finira par céder.
L'eau, qui mine en détail sa victoire immobile,
Écaille l'ennemi qu'on croit indélébile,

Et le granit vaincu, qui n'aura pas tremblé,
Se sera, dans cent ans, miette à miette écroulé.
Alors, au lieu de battre un rocher magnanime,
Le fleuve ira se perdre au fond de quelque abîme.
Triomphateur suivi de son escorte d'eau,
Son triomphe consiste à se faire un tombeau.

Pour peu qu'on sache lire un mot du grand poëme,
Que celui qui l'a fait explique à ceux qu'il aime,
On s'est bientôt traduit de semblables tableaux :
C'est de l'histoire humaine écrite avec des flots.
Des sommets du génie accourent débordées,
Et s'élancent sans fin des cascades d'idées,
Qui veulent démolir le problème du sort.
Le problème d'airain se rit de leur effort,
Et renvoie au hasard la pensée en poussière,
Stérile tourbillon, où l'avare lumière
Ne laisse pas courir d'arc-en-ciel fugitif.
L'esprit redouble en vain son assaut convulsif,
La nature résiste et s'obstine au mystère :
Et quand l'oracle à bout va cesser de se taire,
L'homme n'en sait pas plus le mot du grand secret :
C'est la tombe qui s'ouvre, et lui qui disparaît.

LE POETE.

FRAGMENT

DU POEME DE L'UNIVERS.

Dieu n'a qu'un confident s'il en a : le poëte !
L'un a fait la nature et l'autre l'interprète.
Emporté loin de nous sur un char aimanté,
Qui groupe autour de lui toute l'immensité,
Il juge en roi la terre, où l'ignorance humaine,
Comme une ombre qui change, en dormant se promène.
Lui seul sait découvrir, comment tout ici-bas
Se tient par des anneaux que nous ne voyons pas,
Et, des règnes entre eux proclamant l'alliance,
Sur leurs rapports cachés devancer la science.

Il condense les temps au foyer du cerveau,
De leur triple unité débrouille le faisceau,
Et, foulant du présent l'espace épisodique,
Au seuil de l'avenir historien fatidique,
Il fait, devant son luth, passer illuminés
Les siècles qui naîtront des siècles qui sont nés.

Une sagacité vigilante et profonde
L'avertit de la foudre, avant qu'elle ne gronde;
Il semble de ce globe, habitant les confins,
Au premier bruit d'orage en deviner les fins;
Il voit, aux temps voulus, dans leur lit resserrées,
Des peuples convulsifs se gonfler les marées;
Et, sachant quelle langue il faut parler au flot,
Ce qu'un mot fait monter pourrait tomber d'un mot.
Morts ou vivants, partout dans sa noble carrière
Il tend aux malheureux sa lyre hospitalière :
Ses vers sont des bienfaits, un asile; sa voix
Commande et s'entend mieux que le clairon des rois.
Il nourrit, il éclaire, il flagelle, il console;
Il fait vivre avec lui ceux même qu'il immole;
Et, portant d'âge en âge un magique flambeau,
Il passe, sans entrer, à côté du tombeau.

Sans doute quelquefois un décret de l'envie
Met au ban de la terre et sa gloire et sa vie;
Mais d'un temple vivace architecte immortel,
Où le chaume lui manque il se dresse un autel.
Que lui fait le séjour que l'homme lui conteste!
Il habite en lui-même une sphère céleste,
Qui projette partout ses feux législateurs.
Tout s'émeut, tout renaît sous ses pas créateurs :
Et, rallumant des yeux l'éclat mort des royaumes,
Il en pèse en ses mains les énormes fantômes.
Il ramasse, en marchant, les peuples démolis;
Dans sa bière de marbre il prend Persépolis,
Il exhume Balbek, il redresse Ecbatane;
De climats en climats sa justice qui glane,
Aux dépens des tombeaux, repeuple l'univers.
Les morts dignes de vivre ont tous place en ses vers;
Les autres dans leur nuit n'ont plus qu'à redescendre,
Son dédain sans appel les rejette à la cendre,
Et comme ce pasteur que Dieu seul interrompt,
Il franchit nos brouillards aux lueurs de son front.

Ses éclairs vont plus loin que les déserts du monde:
C'est toujours en hauteur qu'il dirige sa sonde.

Nous rampons, son œil plane aux mers du firmament,
Et, plus prompt que Newton, recense, en un moment,
Ces continents de feu, ces îles planétaires,
Qui roulent loin de nous leurs fanaux tributaires;
Alphabet flamboyant, qu'épellent nos compas,
Et que lui seul déchiffre, en n'y regardant pas.
Son navire, porté sur d'impalpables ondes,
Joint des astres errants les flottes vagabondes,
Parcourt des cieux cachés les longues profondeurs,
Aborde, ou, du Très-Haut vivants ambassadeurs,
Donne, assis sur son ancre, audience aux comètes.
Des plans de leur monarque agiles interprètes,
Ces espions brûlants lui jettent leurs secrets :
Et sa lyre, à son tour, jette à nos sens distraits
Quelques-uns des récits de ses ardents voyages;
Tout le ciel étoilé ruisselle en ses images.

Comme il traite les cieux, il traite les humains,
Et de leurs pas pressés sur d'arides chemins
Poursuit la courbe aveugle à travers les orages.
Le temps le gêne-t-il? il l'efface; et les âges,
Quand il a dit un mot, vivent tous à la fois.
Les peuples d'aujourd'hui, les peuples d'autrefois,

Et les peuples sans nom qui, semés loin du nôtre,
Agissent tous à part, inconnus l'un à l'autre,
Viennent jouer, soumis à ce grand spectateur,
Le drame merveilleux dont il connaît l'auteur.
L'arène est l'infini dont il sait la mesure :
Lui-même, en l'expliquant, refaisant la nature,
De distance en distance a rangé ses échos :
Et lorsque, sous le dais de ses mille drapeaux,
L'histoire et son armée arrivent sur la terre,
Comme un seul coup de foudre il entend son tonnerre,
De la création remplir l'immensité.
Tous les faits n'en sont qu'un devant l'éternité,
Et devant nous aussi, dont elle est le domaine;
Avant d'en hériter, le Seigneur nous y mène.
Le poëte, affranchi des lisières du sort,
Va s'installer vivant au delà de la mort;
Et, du même œil que Dieu parcourant son ouvrage,
Le livre universel n'a pour lui qu'une page.

LES BLUETS.

Vous demandez pourquoi j'aime mieux mes gazons,
Que les tapis frileux de vos froides maisons?
Demandez donc aussi pourquoi de la vallée
La robe de luzerne est d'aubépine ourlée;
Pourquoi, quand vos chemins de fange sont couverts,
Nos ruisseaux sont si gais et nos sentiers si verts?
Mon âme, que salit la poussière des villes,
N'y suit, dans les brouillards, que des songes serviles;
Mais aux champs tout sourit, tout pour elle a des vers:
J'y vois plus de printemps que vous n'avez d'hivers.
J'y cueille, le matin, des moissons de pensées,
Et mes moissons, le soir, sont déjà repoussées.
Le Créateur y semble, attentif à nos pleurs,
Éparpiller son temple en paillettes de fleurs;

Et, sans quitter la terre, on s'absente du monde.
Je n'ai pas parmi vous d'écho qui me réponde :
Ici, pour me parler, aucun n'attend ma voix.
Oh ! que j'aime à fouler, aux lisières des bois,
Ces sentiers en rubans, dont la courbe si douce
Rampe, le long des prés, comme un lézard de mousse !
Négligent de la rime et de tout autre soin,
L'herbe m'y dit des mots, qui sentent le sainfoin.
Quand de l'or des blés mûrs la plaine au loin blondoie,
Et des seigles jaunis quand la mer fauve ondoie,
J'aime à voir, dans les plis de leurs flots nourriciers,
Se jouer des bluets les saphirs familiers.
J'y reconnais de Dieu les simples armoiries,
Et de son nom d'azur quelques lettres chéries;
Il le signe de près aussi bien que de loin.
Des besoins de la terre invisible témoin,
Il écrit sa bonté dans les fruits qu'il nous donne;
Et de ce monde ingrat quand l'oubli l'abandonne,
Lui, nous prêchant tout bas un céleste avenir,
Sème encor dans nos champs son fécond souvenir.
Il cherche à nous rouvrir le port de la prière,
Et, rapprochant de nous sa rive hospitalière,
Il détache du ciel, qu'accusent nos chagrins,
Une étoile, qu'il place à côté de nos grains.

LA VOIX DU VENT.

Assis dans ma cellule, au fond de mon couvent,
Il me plaît d'écouter, le soir, la voix du vent,
Qui semble murmurer, dans les forêts prochaines,
L'office des mourants au chevet des vieux chênes.
Lents ou tumultueux, lugubres ou touchants,
Que d'accords compliqués se croisent dans ses chants!
Quel bizarre mystère y surprend la pensée,
Soit qu'il gémisse au loin comme une ombre blessée,
Ou jase dans le lierre aux vitraux des parloirs;
Soit qu'il siffle en rampant dans la nuit des couloirs,
Ou, troublant nos foyers, s'abatte et se confine
Dans les tubes frileux où leur vapeur chemine;
Soit encore qu'il vienne, envoyé par le deuil,
Comme un hôte fatal heurter à notre seuil,

Ou, disputant nos toits au vol de la chouette,
Faire au bout du pignon grincer la girouette !

Tous les bruits sont les siens : c'est lui qui, dans les bois,
Brame sous les taillis comme un cerf aux abois,
Ou, du cor des piqueurs simulant la fanfare,
Poursuit de faux échos la chasse qui s'égare.
Il résonne dans l'air comme un clavier d'airain.
De nos champs de bataille il a le cri sans frein,
Les clameurs du triomphe ou celles de la fuite ;
Dérobant la campagne aux dieux qui l'ont instruite,
Il y jette la guerre et ses appels de sang ;
Ou, pieux pèlerin, il emprunte, en passant,
Des notes de prière au bronze de nos cloches.
De l'Océan, brisé sur la pointe des roches,
Il imite, en hurlant, les sauvages frissons,
Ou redit du ruissel les fluides chansons.
Tantôt on croit entendre un ramier qui roucoule,
Tantôt le craquement d'un donjon qui s'écroule ;
Vous diriez maintenant les coups d'un bûcheron,
Qui se suivent ; bientôt c'est le pas d'Oberon,
Dansant autour des fleurs qui dorment ; tout à l'heure,
Ce sera dans la brume une harpe qui pleure.

Voyageur invisible, et toujours en chemin,
Qui serpentes sans cesse autour du genre humain,
Orateur du chaos, que comprend tout le monde,
D'où viens-tu ? de quel bout de la terre ou de l'onde
Viens-tu plier ton vol sous mon porche glacé ?
Viens-tu de l'avenir, ou viens-tu du passé ?
Réveilles-tu les morts en glissant sur leur tombe,
Et viens-tu, relevant leur souvenir qui tombe,
Exiger de leur part la dîme des regrets ?
Coureur infatigable, et chargé de secrets,
Roi vagabond, qui prends les airs pour capitale,
Dont tous les bruits connus sont la langue natale,
Es-tu pour nous du sort le salut ou l'adieu,
La voix de la mémoire... ou bien la voix de Dieu ?

LES ARBRES VERTS.

Il est des arbres, fiers de leur verte couronne,
Dont la feuille résiste à la mort de l'automne,
Qui n'ont pas plus souci des baisers du printemps,
Que des dards de l'hiver lancés par les autans.
C'est le lierre, fidèle au deuil des vieux décombres,
Et le morne thuya, de garde autour des ombres,
Le laurier triomphal, par la gloire adopté,
Ou le cyprès, qui veille à l'immortalité.
Vous dont l'œil poétique, attaché sur la terre,
Lui surprend ses trésors mystère par mystère,
Me direz-vous pourquoi le génie et la mort,
Unis par un symbole, ont l'air d'être d'accord ;
Pourquoi la même palme en ce monde étiquète
Le cercueil du vulgaire et le front du poëte ?

Veut-on, par cet emblème, enseigner qu'ici-bas
Le génie est un mal dont on ne guérit pas;
Nous apprendre qu'il faut, si ce fardeau nous tombe,
Vivre à si petit bruit, qu'on croie à notre tombe;
Nous dire, par pitié pour ceux qui manquent d'air,
Qu'embarrassée ici dans sa robe de chair,
Notre âme, quand on meurt, se relève à la vie,
Et monte en souveraine au ciel qui la convie?
Je ne sais; mais à voir ces vivaces rameaux,
Autant que nos succès ombrager nos lambeaux,
Je crains que parmi nous la gloire sans patrie
Ne puisse séparer leur double allégorie.
Comme ceux de la mort, ses bois sont toujours verts;
Mais le fruit qu'on y cueille! il est bon pour les vers.

LA VIE HUMAINE.

Notre vie est semblable à l'étoile qui file,
Au nuage d'albâtre où l'azur se faufile,
Au chant du passereau sur les buissons verdis,
Au vol de l'aigle errant autour du paradis ;
Aux grains d'argent tombés du voile de l'aurore,
Au flambeau vacillant dans les ombres qu'il dore,
Au papillon rôdeur qui le prend pour le jour,
Aux brises d'orient, dont le volage amour
Soulève des ruisseaux l'humide rêverie,
Aux sillons dont il brode en courant la prairie ;
A cet arc sept fois teint d'une splendeur d'emprunt,
A l'insecte de feu qui luit sous un ciel brun,
Au son de l'*Angelus* que la cloche soupire,
A l'encens d'une fleur que le printemps respire,

Aux récits des amants, le soir, sous les bouleaux.
Tout cela, c'est la vie; et ces riants tableaux
N'en sont tous cependant qu'une affligeante image.
L'étoile qui s'envole a le sort du nuage;
Le passereau s'enfuit, l'aigle ne revient pas;
Les larmes du matin se sèchent sous nos pas;
Le papillon se brûle à des flambeaux qui meurent;
Jamais les plis du vent sur les prés ne demeurent;
L'arc-en-ciel se déflore au soleil qui le peint,
La cloche en pleurs se tait, le ver luisant s'éteint,
L'encens s'évanouit; l'histoire commencée
S'arrête : rien n'écoute..... et la vie est passée!

LE MONDE PHYSIQUE

ET

LE MONDE MORAL.

FRAGMENT

DU POEME DE L'UNIVERS.

Des desseins du Très-Haut sourdement prévenu,
Voyez-vous, reculant les bornes du connu,
Ce Génois sur les flots ramener l'Atlantide,
Et, naviguant des yeux sur une carte vide,
Surprendre à l'Océan l'aveu de ses déserts!
A peine son regard a-t-il pesé les mers,
Que, déjà sûr du plan que le ciel nous dérobe,
Son génie, en travail de la moitié du globe,
Invente l'Amérique avant de la trouver.
Le poëte de même, à force d'observer,

De parcourir la vie et sa carte incomplète,
Sent comme un continent se mouvoir dans sa tête.
Il le touche d'avance, et, sublime nocher,
Sans savoir ce qu'il est, il part pour le chercher.
Il voyage en lui-même, un rêve pour boussole,
Et le monde appelé répond à sa parole.

Abrégé de l'empire, où circulent ses lois,
L'homme dans la nature est-il sans contre-poids?
A quoi tend sa pensée? est-elle esclave ou libre?
Avec quel hémisphère est-elle en équilibre?
Sans doute jusqu'ici ce problème voilé,
Devant l'œil qui le cherche, a toujours reculé;
Mais qui sait si les lois du code planétaire
N'embrassent pas aussi les enfants de la terre;
Si de nos actions le cours mystérieux
N'est pas comme un écho du mouvement des cieux;
Si nous ne roulons pas, étoiles temporaires,
Comme ces astres d'or sur leurs chars séculaires;
Si, tendant à la fois vers un centre de feu,
Nous ne décrivons pas un cercle autour de Dieu,
Comme autour du soleil la demeure où nous sommes?
Cherchons donc, dans les cieux, de quoi peser les hommes,

Et, du monde réel mesurant les ressorts,
Au champ de l'intellect cherchons-en les rapports.
Autour de tous les temps, Copernic de l'histoire,
Comme un compas de flamme ouvrons notre mémoire,
Et de même que lui, les astres stupéfaits,
Sachons, en les classant, discipliner les faits.

Si l'instinct nous le dit, la raison nous l'enseigne :
Partout autour de nous, partout l'unité règne.
Quelle qu'en soit la source, et quel qu'en soit l'auteur,
Tout ce que nous voyons ne connaît qu'un moteur.
Celui dont le pouvoir transporte, sur nos plages,
Des oiseaux d'Orient les colonnes volages,
Ou des flots du Midi les inconstants nageurs,
Puis ramène plus tard ces légers voyageurs
Sous l'arbrisseau natal ou l'onde paternelle;
Celui dont l'influence, exactement fidèle,
Ramène du soleil à son point de départ
L'astre expérimenté, qui marche sans écart,
C'est le même. C'est lui, reliant nos peuplades,
Qui met le mors des lois à leurs bouches nomades;
Qui, vers des bords lointains conduisant nos vaisseaux,
Fait tourner ces pays sur des axes nouveaux,

Au joug de l'hyperbole asservit les comètes,
Et promène ici-bas ces hommes à conquêtes,
Dont les drapeaux errants voudraient tout rallier,
Dont le cours excentrique est pourtant régulier,
Et que j'appellerais des comètes humaines.
Oui, nous gravitons tous dans nos étroits domaines,
Comme ces bataillons, ces flottes d'univers,
Qui croisent dans l'espace et campent dans les airs.
La main qui, crayonnant l'ellipse des planètes,
Plaça sur leurs confins ces ardentes vedettes,
Dont l'escadron volant les suit comme une cour,
N'a pas changé de règle en nous mettant au jour.
Dans un orbe assigné chacun de nous respire,
Et, même en s'évitant, se répond et s'attire.
Le firmament moral a des hommes-soleils,
Dont le sceptre lointain dirige nos conseils,
Et la foule impuissante à rompre l'harmonie,
Se meut à son insu sous l'aimant du génie.

Idéal ou réel, les deux mondes mêlés,
Autour d'un point commun cheminent accouplés.
L'intelligence enfin, miroir sacré des sphères,
De leurs lois d'action réfléchit les mystères,

Et le monde idéal, à ces lois enchaîné,
Par le monde réel circule gouverné.
Tout s'avance à la fois vers quelque but suprême,
Les vivants, leur demeure, et la route est la même;
Sous mille traits divers tout marche à l'unisson;
Tout part d'un centre unique et n'en est qu'un rayon.
Tout n'a qu'un mouvement : l'un est l'écho de l'autre,
Et l'histoire ici-bas est le type du nôtre.
Comme un vaisseau qui court sans marquer sur la mer,
Le globe appareillé navigue dans l'éther,
Et pourtant le calcul, que n'aide point la fourbe,
De son sillage abstrait va surprendre la courbe.
Serons-nous moins heureux avec l'humanité,
Qui laisse dans le temps un sillon de clarté,
Et jette dans sa fuite, aux rochers du rivage,
Une voix qui s'y grave et vibre d'âge en âge?

Quand ce monde au maillot, questionnant les cieux,
Les expliquait, de peur, par le nombre des dieux,
Un sage, s'élançant aux sources du tonnerre,
Arracha de leurs mains leur foudre imaginaire.
Il osa d'un pied mâle écraser leurs autels,
Et, malgré les clameurs de ses geôliers mortels,

Briser les murs d'airain qui fermaient la nature.
A travers les écueils, semés par l'imposture,
On vit l'audacieux franchir, comme un géant,
Les confins enflammés de l'être et du néant,
Aux champs de l'infini moissonner ses paroles,
En rapporter, vainqueur, la chute des idoles,
Et, marquant la limite où l'homme est arrêté,
Au trône du possible asseoir la vérité.
C'était beaucoup alors; mais depuis Épicure,
La science a poussé plus loin sa dictature :
Ce n'est qu'en l'effaçant qu'on pourra l'égaler.
L'homme est un univers, qui reste à démêler.
C'est un monde, moulé sur celui qu'il habite,
Qui tourne, avec le temps, en cachant son orbite.
Tâchons d'en mesurer la marche, les décours :
Peut-être verrons-nous se mêler, dans leurs cours,
Les annales des cieux et les phases de l'homme;
Sa pensée est un ciel qui n'a pas d'astronome.
C'est moi, qui tenterai ce calcul hasardeux :
Le trône de Newton a bien place pour deux!

LE BONHEUR.

On est heureux partout, quand on est né pour l'être.
Crois-tu que le bonheur ne peut nous apparaître,
Qu'aux bords fleuris des eaux qui jasent dans les bois,
Au creux fertile et frais d'un vallon de ton choix?
Penses-tu qu'ennemi des demeures mortelles,
La vapeur des cités intimide ses ailes,
Et qu'aux plus beaux concerts il préfère souvent
Les pleurs du rossignol, qu'éparpille le vent?
Les poëtes l'ont dit, mais ne l'ont dit qu'en songe,
Dans leurs heures d'ennuis, ou leurs jours de mensonge.
Moi, qui vis dans les champs, sans pouvoir l'y fixer,
C'est dans un bal, un jour, que je l'ai vu passer.
Sans doute du désert la source vagabonde,
Berce mieux notre cœur que les lyres du monde :

Le matin est plus beau, quand, au lieu des palais,
Il dore de ses feux l'humble toit des chalets :
Et le soir est plus doux, quand l'oiseau, qu'il inspire,
Poursuit d'un son plaintif le jour qui se retire;
Mais les airs, pénétrés des larmes de sa voix,
Le chant mouillé des eaux, le cloître herbeux des bois,
Où, des astres lointains écoutant l'harmonie,
Aiment à s'enfoncer les pensers du génie,
Tout cet enchantement, lorsqu'il rit sous nos pas,
Avertit le bonheur, et ne le donne pas.
De notre âme engourdie il réveille la séve,
Ravive l'or mourant du Paradis qu'on rêve,
Et, sans changer le cœur, le rapprochant des cieux,
Sur nos trésors cachés ne fait qu'ouvrir nos yeux;
Le bonheur est en nous, et non dans ce qu'on aime.
Pour la félicité tout asile est le même :
Le baume croît pour elle au front mort du rocher;
Elle verrait un trône où tu vois un bûcher.
Peut-être n'est-il rien de beau dans la nature!
C'est l'âme, qui lui prête en secret sa parure :
Sans doute; mais il faut avoir de quoi l'orner,
Et quand l'âme n'a rien, que peut-elle donner?

PRIÈRE A LA MORT.

De l'antique néant aïeule injuriée,
Pourquoi restes-tu sourde, ô mort, à mes douleurs?
Du banquet des heureux déesse expatriée,
Pourquoi n'éteins-tu pas mon âme avec mes pleurs?

Jamais par mon effroi je ne t'ai décriée :
Brodant ton noir manteau de leurs jeunes couleurs,
Mes vers, sœur du sommeil, avant lui t'ont priée,
Et je t'ai, pour de l'ombre, offert toutes mes fleurs.

Au lieu de voir en toi ce squelette difforme,
Dont le bras vermoulu tient les clefs du tombeau,
Je t'ai donné d'un ange et les traits et la forme :

Prends-moi donc dans tes bras, afin que je m'endorme;
Viens, séraphin sans nom, toi que j'ai fait si beau,
Souffler, dans un baiser, ta nuit sur mon flambeau!

LES STALACTITES.

Les Alpes frissonnant d'orageuses menaces,
Ces pics navigateurs, ces croisières de glaces,
Qui ferment les deux bouts du monde au matelot :
Les fleuves ombrageux, franchissant au galop
Le granit escarpé des plus hautes barrières :
Éparpillant au vent les feux de leurs crinières,
Et d'un phare homicide éclairant nos cités,
Le bûcher des volcans contre nous révoltés :
La mer sous nos vaisseaux déchaînant ses abîmes :
Qui peut peindre et compter ces spectacles sublimes?
J'en connais de plus beaux. Les plus riches de tous
Ne sont pas sur le globe : ils serpentent dessous.
Si vous voulez les voir, pénétrez dans ces grottes,
Qu'habitaient des humains les dieux compatriotes,

Ces palais pluvieux, dont l'architecte est l'eau,
Tout ruisselants encor de l'humide ciseau,
Qui découpa leurs murs en dentelles de givre.
De détours en détours là vous verrez se suivre,
Création magique et qu'on doit au hasard,
Tous les jeux étourdis des caprices de l'art.
Comme un collier sans fin s'enchaînant goutte à goutte,
Les étincelles d'eau, qui perlent à la voûte,
S'y sculptent d'elles-même en nuage argenté,
Et donnent pour coupole, à ce temple enchanté,
Un ciel de marbre blanc semé d'astres de neige.
Les songes ciselés des piliers de Jumiège
Dorment là sans lumière, attendant nos flambeaux.
Les panneaux ouvragés des gothiques tombeaux,
Ces nielles de fleurs, ces milliers d'arabesques
Dont l'Espagne a brodé ses églises moresques,
Demeurent là sans air, sans témoins, sans soleil.
Ces trésors, dont le jour respecte le sommeil,
Sont peut-être les pleurs de l'esprit de la terre,
Qui poursuit dans la nuit son œuvre solitaire.
A quels miracles d'homme ici-bas comparer
Ce chaos d'où le monde est encore à tirer?
Ne ressemble-t-il point aux rêves du poëte,
Demi-dieu prisonnier, dont la fièvre inquiète

Fuit le stérile éclat qui brûle nos chemins,
Et travaille, dans l'ombre, invisible aux humains?
Vous admirez les fruits, que l'imprudent hasarde!
Qu'est-ce auprès cependant des richesses qu'il garde,
Nuages merveilleux de chefs-d'œuvre perdus,
Comme un brouillard de l'âme au cerveau suspendus!
Ces ombres de prodige à nos yeux interdites,
Et du génie en deuil pensives stalactites,
Ces grappes de trésors sous nos fronts déposés,
Ce sont peut-être aussi des pleurs cristallisés.

L'ÉCHELLE DE JACOB.

Surpris par un sommeil qui réveillait son âme,
Jacob vit dans un songe une échelle de flamme,
Qui, partant de la terre, allait toucher les cieux;
Ou, si la sainte énigme ainsi s'explique mieux,
Qui, des cieux descendue, allait toucher la terre.
A chaque degré d'or du sentier planétaire,
Un ange était debout, qui semblait exhorter,
En l'appelant du doigt, le dormeur à monter.

Je fais souvent ce rêve, en lisant les poëtes :
Hors du monde des sens poussé par ces prophètes,
Mon génie emporté s'élève à chaque vers,
Et je crois, m'approchant d'un plus vaste univers,

Et du ciel, un par un, déchirant tous les voiles,
Franchir à chacun d'eux ces escaliers d'étoiles,
Dont les paliers de feu s'éteindraient sous nos corps;
L'homme aborde vivant où ne vont que les morts.

Ce rêve tout-puissant l'est encor plus peut-être,
Quand, pour nous entraîner loin des bornes de l'être,
La musique divine, en exil sur nos bords,
Déploie autour de nous ses spirales d'accords,
Et, cherchant à rentrer dans sa source infinie,
Allonge, jusqu'à Dieu, ses marches d'harmonie.
Je sens tomber de moi ma poussière d'humain,
Et de l'Éden perdu retrouvant le chemin,
Chaque mesure y semble, ardente auxiliaire,
Poser, de place en place, un jalon de lumière.

Je ne puis pas vous dire, ébloui que je suis,
Si la terre s'éloigne, ou si c'est moi qui fuis :
Je monte, et chaque note éveille, quand j'écoute,
Comme un esprit de feu qui surveille ma route,
Qui m'appelle tout haut sans me dire mon nom,
Un ange qui m'attire, ange visible ou non,

Qui me tend, pour m'aider, ou sa main ou ses ailes.
Oh! restez devant moi, phalanges immortelles,
Artistes inspirés, qui, pour gravir les airs,
Y jetez, comme un pont, vos échelons d'éclairs.
Météores chanteurs, allumés dans l'orage,
De vos concerts bénis prolongez le mirage,
Et, chassant les brouillards dont ce monde est couvert,
Au-dessus de ma nuit tenez le ciel ouvert.

LIVRE DEUXIÈME.

COUP D'ŒIL

SUR

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

FRAGMENT

DU POEME DE L'UNIVERS.

Oui, Dieu l'a près de nous sans doute accrédité,
Le poëte, dont l'œil voit partout l'unité!
Tout suit, en s'enchaînant, une loi souveraine.
L'histoire est un spectacle, et la terre une arène,
Où bourdonne l'essaim de ses gladiateurs.
Ce globe, déformé par ses observateurs,
N'est qu'un vaste théâtre, où s'agite un grand drame.
De mers, de continents, gigantesque amalgame,

Les rochers, les forêts, les Alpes, les déserts,
Comme autant de décors hérissent l'univers.
Les générations sont les acteurs : chacune
Vient y jouer sa scène, et s'en retourne; aucune
Ne sait ce qui doit suivre, et si son mouvement
Entrave, change, arrête, ou presse un dénoûment.

Le drame va toujours, mais quel bras le dirige?
Quel but cherche, en tout sens, cet immense quadrige?
Comment, emmaillotté dans le réseau des faits,
Parcourir, d'un pied sûr, ces chemins imparfaits,
Qu'encombrent, en rampant, tant d'herbes parasites,
Mesurer le rayon d'un cercle sans limites?
A travers tant de mœurs, de langages, de lois,
Dont les détours croisés se perdent tant de fois,
Qui pourrait, surmontant l'ennui de la fatigue,
Surprendre ou démêler le tissu d'une intrigue?
Qui pourrait, à l'œil nu, lire sans embarras
Le noir imbroglio qui se joue ici-bas?
Que sont nos quarts de cercle, et notre pauvre algèbre,
Quand il faut calculer cette ellipse funèbre,
Que l'astre humanitaire efface et reproduit?
Chaque pas qu'on y fait agrandit notre nuit.

Où prendre, sur la route, un flambeau qui l'abrége?
L'histoire des humains, boule immense de neige,
Qui roule parmi nous de la cime des ans,
En emportant les morts, éblouit les vivants.
Quelle main donc viendra, sur son chemin qui penche,
Pour en tâter le poids, arrêter l'avalanche?

Unis, serrés entre eux, compactes comme l'air,
Dont les gaz globuleux ne forment qu'une mer,
Tous les faits divergents ne sont plus, à vol d'aigle,
Qu'un bloc en mouvement, qui ne suit qu'une règle.
L'histoire, aux yeux de Dieu, n'est qu'un arbre sans fin,
Dont les rameaux touffus, taillés par le destin,
Autour du même tronc se balancent ensemble.
En un centre vivant son regard les rassemble;
Mais ces rameaux, pour nous, la plupart défeuillés,
En cent lieux différents gisent éparpillés.
Comment les réunir, et, de l'histoire humaine,
Lier l'énorme gerbe en un tout homogène?

Pour Dieu, qui l'a créé, le temps n'existe pas,
Et l'espace est un point, qu'il mesure d'un pas.

Pour lui, rien d'isolé! tout se tient, tout s'enlace,
Tout agit à la fois, et tout respire en masse.
Héros simultanés, qui n'ont tous qu'un élan,
Charlemagne et César, Cortès et Tamerlan,
Se trouvent face à face au bout de leurs conquêtes.
Du globe social uniformes tempêtes,
Cambyse et Mahomet, Cyrus et Gengiskan,
Éclatent tous de front, et comme un seul volcan,
Comme, à nos yeux mortels, Pompée et Mithridate;
Dans le ciel, en un mot, les faits n'ont point de date.
Mais moi, sujet du temps, dans l'espace enchaîné,
Je vois tout d'un regard, aux détails condamné;
Ma raison prisonnière a mes sens pour limite.
Quel nouveau Spartacus, modelé sur Tacite,
Viendra, pour relier nos actes si divers,
Ourdir, comme un fil d'or, les débris de nos fers!
Comme autant d'éléments maniant nos décombres,
Quel artiste idéal sortira de ces ombres,
Qui de nos fastes morts ordonne le chaos :
Et, semblable au fondeur accouplant ses métaux,
Sache, entassant les faits dans son moule oratoire,
Y couler d'un seul jet le bronze de l'histoire?
Qui sait si ce n'est pas à nous de le tenter?
Tomber, en l'essayant, c'est encore monter.

L'homme, d'un trait de plume, a raison de l'espace.
L'étendue obéit au compas qui l'embrasse,
Et se resserre. L'homme a vu, sous ses crayons,
En docile faisceau ramper ses régions,
Et, traduisant le globe en lignes colorées,
Lui, ses îles, ses mers, ses fleuves, ses contrées,
Il en jette à la fois la masse sous nos yeux.
Dites-moi, maintenant qu'il a soumis les lieux,
S'il peut, sur d'autres points transportant le miracle,
Ainsi que le théâtre abréger le spectacle.
Et pourquoi pas? Pourquoi l'histoire, aux longs détours,
Ne pourrait-elle pas, réduite dans son cours,
Et semblable aux pays, qui ne sont rien sans elle,
Avoir aussi bien qu'eux sa carte universelle;
Telle que nos regards puissent, partout présents,
Ainsi que tous les lieux parcourir tous les temps?

Est-ce un rêve! La tâche est-elle trop abstraite?
Vous n'avez qu'à vouloir, la carte est presque faite.

Voyez ce double cercle, où le monde est tracé.
Pour peu que l'œil penseur y demeure fixé,
L'œil y jette la vie, élargit sa structure :
Il vous entre, au cerveau, grand comme la nature.
La mappemonde inerte est vivante : les cieux
Vont s'y cintrer d'eux-même en dôme spacieux.
Le sol impatient s'y boursoufle en montagnes,
Se dessine en vallée, ou s'évase en campagnes.
L'air frémit; l'Océan, par la lune pressé,
De tropique en tropique y bondit balancé;
Au front chenu des pics la neige se dévide;
Des volcans, débordés en basalte liquide,
La flamme qui se fige écrase les guérets;
Le bassin des vallons fourmille de forêts.
La présence de l'homme est encore lointaine!
On devine la pièce, en regardant la scène,
Et ce qu'on ne voit pas, derrière le rideau,
N'en est pas moins visible au miroir du cerveau.

Ne quittez pas des yeux la carte qui s'anime;
Et voilà les humains, évoqués de l'abîme,
Qui soulèvent partout, obélisques mouvants,
Leurs spectres tatoués d'arabesques savants :

Couchés, debout, pareils aux granits innombrables,
Dont les fils d'Osiris avaient pavé leurs sables :
Tous, comme autant de sphinx entiers ou mutilés
Présentant, d'un air morne, aux siècles assemblés,
Leur énigme de fer, pleine d'ombre et de rouille,
Et dont la nuit s'accroît sous l'œil qui la débrouille !
Un temps approche, où, las de se faire épier,
L'inexorable mot sera lu tout entier :
Tâchons d'en épeler la syllabe première;
Un rayon de soleil en comprend la lumière.

De ces monuments morts, vivants, ressuscités,
Il sort des fronts à part de splendeurs escortés,
Les rois à diadème, et les rois sans couronne,
Ceux qui n'ont pas besoin de la base d'un trône,
Pour qu'on les aperçoive au-dessus des humains :
Les rois que le génie a sacrés souverains.
Imployables témoins de l'ouragan des âges,
Ils résistent, du nom, au bélier des orages,
Comme des murs thébains l'antique majesté
Aux complots sablonneux du simoun révolté;
Comme, non loin du Nil, ces Alpes funéraires,
Où dormaient des faux dieux les grandeurs cinéraires,

Ces palais de la mort qui n'ont plus d'habitants.
Phares toujours debout sur la route du temps,
Ils se jettent de loin leurs lueurs fraternelles,
Pour protéger encore, ardentes sentinelles,
Notre bétail humain qui broute au-dessous d'eux.
Éclairé, mais ingrat, le troupeau hasardeux,
Marche, en se relayant, sous ces phares placides,
Comme un tas de fourmis au pied des pyramides.
L'un mesure d'en bas leur immortalité :
L'autre, en la blasphémant, s'abrite à leur clarté.
Honteux qu'ils soient si haut, on voudrait les atteindre,
Et, pour les égaler, on cherche à les éteindre.
Muni de froids brouillards, dans l'ombre accaparés,
Pour en gagner la cime on se fait des degrés :
Puis l'échelle envieuse avec fracas s'écroule.
Bien des cirons tombés en meurent; mais la foule
A la destruction ne fait jamais défaut;
Sur les degrés rompus on remonte à l'assaut.
Et tels sont nos travaux, insectes que nous sommes,
D'user nos petits bras à miner nos grands hommes,
Jusqu'à ce qu'il se trouve un héros sidéral,
Qui nous force à bâtir son phare sépulcral,
Et, malgré nous, du monde astre supplémentaire,
D'une lueur de plus illumine la terre.

N'est-ce pas là l'histoire à peu près comme elle est?
Qu'on y mette des noms, et le cadre est complet.
Sans doute; mais le tout est de savoir les mettre.
A l'épreuve des sens dès qu'on veut la soumettre,
La carte qu'on rêvait ne veut pas se tracer.
On ne peut accomplir ce qu'on ose penser.
Chacun peut concevoir : le génie exécute.
Ce n'est qu'en défiant un projet à la lutte,
Qu'on en juge la taille ou la témérité,
Et quelquefois alors l'âme qui l'a porté
Recule, en vacillant, sur un chemin vulgaire,
Comme ces chars d'orage inventés par la guerre,
Qui semblent, effrayés, retourner sur leurs pas,
Quand leur bouche de bronze a vomi son fracas;
Et malheur à l'esprit, quand sa charge s'embrase!
En revenant sur nous, souvent il nous écrase.
Il faut à l'aloès un siècle pour fleurir;
Mais, les cent ans passés, fière de s'entr'ouvrir,
Sa coque se dénoue avec un coup de foudre :
Facile à percevoir, difficile à résoudre,
La pensée est peut-être aussi lente à percer;
Mais la foudre orgueilleuse a honte d'annoncer

Les parfums qu'elle exhale : et la fleur incolore
S'épanouit sans bruit, et sans bruit s'évapore.

Que ces tristes retours sur notre infirmité
N'égarent pas plus loin notre essor dérouté!
Poursuivons de nos plans la lecture atlantique.
Replaçons devant nous la carte emblématique,
Dont l'étroite grandeur s'élargit sous nos yeux,
Et qui dans notre esprit, tout à coup spacieux,
Prend le relief vivant des pays qu'elle exprime.
L'imagination, coloriste sublime,
Transformant en tableau ces cordons bigarrés,
Qui partagent la terre en États séparés,
Partout en même temps, comme Dieu même, habite;
Et, des siècles mêlés reine cosmopolite,
En fait comme un seul chœur, qui chante avec ma voix.
Citoyen fraternel de tout ce que je vois,
Je vais de tous côtés glaner des témoignages,
Des formules d'oracle, ou d'adroites images.
Comme autrefois en rêve on a sculpté l'Athos,
Moi, sculptant d'un coup d'œil les Alpes en héros,
Je jette autour du globe, olympiques frontières,
Tous les maîtres du monde au lieu de Cordilières.

J'éparpille mon âme aux veines des rochers,
Et je les vois, fuyant leurs solides planchers,
A travers les déserts pousser leur caravane.
Au lit du fleuve, errant en fluide savane,
Je vais redemander quelques derniers lambeaux
Des empires défunts qu'ont réfléchis ses eaux :
Et fleuve comme lui, je roule, avec mes ondes,
Du passé disparu les miettes vagabondes.
De ces vastes forêts, où l'esprit me conduit,
Et dont mes pas fiévreux interrogent la nuit,
Moi, pour les consulter, je fais des forêts d'hommes;
Et, dans les accidents de ces verts hippodromes,
Je retrouve un exemple, un type incontesté,
Des mouvements de l'homme et de l'humanité.
La moindre ligne enfin sur mon atlas tracée,
Est un livre d'histoire écrit dans ma pensée.

. . . .

LE NAUTILE.

Le vent soufflait de l'est, la mer était tranquille,
Et n'offrait au soleil qu'un miroir immobile;
C'était, comme en nos champs, le printemps sur les flots.
Du muguet argenté simulant les grelots,
De frais boutons d'écume entr'ouvraient leurs aigrettes,
Et les vagues chantaient, à défaut des fauvettes.
Fleurs aussi, des essaims de poissons bigarrés,
Se balançaient en chœur dans les sillons nacrés,
Comme des bouquets d'ambre et de pourpre à la nage,
Ou de pâles bluets détachés du rivage.
Penché sur les huniers, j'étudiais leurs jeux;
Mais un seul m'attirait, et je suivais des yeux
Le nautile, à la fois matelot et chaloupe,
Qui louvoyait au vent, que nous avions en poupe,

Dans son petit bateau d'opale et de rubis,
Sous pavillon de moire et voiles de tabis.
Rien de plus gracieux que ce léger pilote,
Papillon de la mer que la vague dorlote,
Qui navigue et qui croise attaché sur sa fleur;
Car qu'est-ce que sa barque aux ailes de couleur!
Son bordage émaillé paraît d'une tulipe,
Qu'une fée invisible avec mystère équipe,
Pour aller déposer, sur des rives de choix,
Le trésor de ses dons ou le grain de ses lois.
Eh! pensais-je, un poëte, en quête d'autres grèves,
Place-t-il autrement sa cargaison de rêves?
Et plus j'examinais ce frêle gondolier,
Qui semble, du requin éclaireur familier,
Après lui, pour s'y perdre, entraîner la tempête;
Et plus je me disais : Voilà bien le poëte,
Embarquant son esprit sur la foi du printemps,
Et confiant aux flots, qu'ameutent les autans,
Sa nef aux rames d'or, aux mâts de pierrerie!
Et complétant le sens de mon allégorie,
Derrière le nautile et ses hardis drapeaux,
Un squale dévorant nageait entre deux eaux.

ÉROSTRATE.

Certes c'est un beau rêve à charmer notre nuit,
Que ce futur triomphe où le talent conduit,
Que cet espoir d'aller, moribonds que nous sommes,
Vivre encore après soi dans la langue des hommes.
A le bien voir pourtant, ce songe est-il plus beau,
Que l'or des feux follets courant sur un tombeau?
Économe sans choix, la mémoire vivace
Ouvre, au bien comme au mal, ses registres de glace,
Et, gardienne du vice aux dépens des vertus,
Accorde plus de place à Néron qu'à Titus.
Météore de boue éteint par le Calvaire,
La lèpre de Césars, qui commence à Tibère,

Dispute, en nos esprits, Rome à la liberté.
Que de gens n'ont pas lu ce qu'Homère a chanté,
Et qui savent par cœur de quoi vivait Zoïle!
Autour de l'églantier, la chenille, qui file,
Aussi bien que la rose a sa postérité.
Quel demi-dieu bâtit le temple si vanté,
Que la triple Diane occupait dans Éphèse?
L'histoire, sur ce point, en reste à l'hypothèse;
Mais elle vous dira la main qui l'a brûlé.
Un grand enseignement, à ses charbons mêlé,
Sort peut-être après tout de ce bûcher de pierre.
Cet homme que l'on voit, jaloux de la matière,
S'en aller, à l'affût des honneurs qui l'ont fui,
Tuer un monument pour hériter de lui,
Érostrate est peut-être un hardi philosophe,
Enfermant ses leçons dans une catastrophe;
Du Golgotha qui germe ambassadeur païen,
Venu pour nous prouver que la gloire n'est rien;
Un prophète écrivant ses arrêts dans la cendre,
La nuit même, où la terre accouche d'Alexandre,
Cet autre incendiaire, altéré de renom,
Qui brûle des cités pour éclairer son nom.
D'un culte, encore à naître, écho comme Socrate,
Aussi haut que la croix, la torche d'Érostrate

A notre aveuglement prêche l'humilité.
Qu'importe à la Sagesse une immortalité,
Qui sacre l'oppresseur avec ceux qu'il opprime,
Et détrône un bienfait, pour couronner un crime!

LE PRINTEMPS.

CENTON

DE QUELQUES POETES DU XVIe SIÈCLE.

Veuve du Renouveau, la terre, qui s'éveille,
Sous la neige qui fond dispose sa corbeille :
Et le frileux Hiver, exilé du coteau,
N'y laisse plus glisser l'ombre de son manteau.
Voici venir Avril, et la vive hirondelle,
Dont l'aile printanière, à ses ruisseaux fidèle,
Effleure d'un baiser leur volage cristal,
Et des saules voisins le rideau végétal !
Les yeux verts du bourgeon s'entr'ouvrent au zéphyre,
Et grâce à l'air fécond, que le pommier respire,

Ses rameaux rajeunis grandissent sous les fleurs,
Que l'aurore, en jouant, allaite de ses pleurs.
J'ai senti, par les prés, l'odorante aubépine,
Et le blanc chèvrefeuille, et la rose églantine,
Dont les colliers grimpants enguirlandent les bois;
C'est l'Été, qui reprend la terre sous ses lois,
Et le dieu, dénouant sa ceinture dorée,
Jette sur les herbis sa robe diaprée.
Voyez-vous les fraisiers rire sous les buissons,
Et sur les champs mûris blondoyer les moissons?
Bercé par le ruisseau, qui sautèle et murmure,
Que le dormir alors est doux sur la verdure!
Que doux est de rêver sous le creux des vallons,
Et de fouler à deux le duvet des gazons!
La douce volupté, de voir les colombelles,
En mariant leurs becs, se caresser des ailes,
Et d'ouïr Philomène, au frais tomber du jour,
Célébrer nos baisers, en chantant son amour!

. . . .

LES COQUELICOTS.

La campagne, que j'aime, est un livre d'images,
Une bible en relief, qu'on lit à tous les âges,
Qui prêche pour l'esprit, en enchantant les yeux :
Quand on la sait par cœur, l'âme se porte mieux.
Chacun, s'il le veut bien, peut y glaner sa gerbe.
Que de jolis châteaux j'ai vus pousser dans l'herbe,
Avec des tours de moire, et des colonnes d'or,
Et des murs parfumés en spath du Labrador!
D'une mante de fleurs quand la plaine s'habille,
La pensée aiguisée est comme une faucille,
Qui récolte, en courant, ses magiques moissons.
Pour l'homme, quel qu'il soit, prodigue de leçons,
La campagne apprend même à ravager la terre.
Le héros y poursuit ses études de guerre :

Il dispose le sol aux marches des combats;
Dans les plis des guérets embusquant ses soldats,
Il cache au fond des blés ses semeurs de mitrailles,
Et gagne, en pleine paix, de classiques batailles.
Souvent même pour lui les sillons complaisants
Semblent se pavoiser d'exploits moins innocents;
Il voit rougir au loin l'émail vert des herbages,
Comme s'il avait plu du vrai sang des nuages,
Ou que, pleurant ses fils, avant l'heure couchés,
Sur son sein maternel par leurs frères fauchés,
La terre en deuil saignât pour toutes leurs blessures.
Le sage, plus heureux dans le choix des augures,
Consulte, en les voyant, de moins tristes échos,
Et, sous un jour plus doux, voit les coquelicots
Courir dans ces vallons en ruisseaux d'écarlate.
Sous leur pourpre rustique un sens plus noble éclate.
Ce n'est pas, à ses yeux, un drapeau de terreur :
C'est le manteau de roi, qui sied au laboureur.
Il est roi celui-là, qui sait faire produire,
Qui nourrit les humains, au lieu de les détruire;
Qui, sans jamais songer aux vains honneurs du rang,
Croît que l'homme est petit, et que Dieu seul est grand.
Dédaigneux de la pourpre, où la gloire se cache,
Il la laisse à ses pieds : souvent même il l'arrache.

LA NUIT.

Des poëtes aimés, dont j'ai tenté la sphère,
Ceux qui n'ont rien de moi sont ceux que je préfère.
Les parfums du matin ont embaumé leurs chants.
Enveloppé par eux de la senteur des champs,
On entend dans leurs vers, que l'arc-en-ciel colore,
Le battement pourpré des ailes de l'aurore,
Et les hennissements des coursiers du soleil,
Soufflant de leurs naseaux l'or d'un brouillard vermeil.
On s'y complaît à voir, sur l'herbe pavoisée,
Comme un réseau qui fond frissonner la rosée,
Et, le long des prés verts, prodigue souverain,
L'ange odorant des fleurs secouer son écrin.
J'aime leur jour enfant, bégayant la lumière,
Qui se roule et qui joue à travers la bruyère;

Mais, malgré leur beau ciel moiré d'ambre et d'azur,
J'aime encor mieux le soir et son silence obscur,
Que ces gazes de brume, où l'aube se reflète,
Et qu'en son vol bavard fend la blonde alouette.
Partout, où m'ont porté mes ennuis curieux,
C'est toujours à cette heure, où se ferment les yeux,
Que les miens s'éveillaient pour mieux voir la nature.
Soit sous l'ardent Phénix, soit sous la Cynosure,
Du levant au couchant, j'eus toujours un regard,
Pour escorter des nuits le grisâtre étendard.
J'ai rarement du jour béni le jeune empire,
Mais toujours son déclin; je vis, quand il expire.

Par mon amour de l'ombre emporté loin du bruit,
Anachorète errant, que protége la nuit,
Où ne l'ai-je point vue, et partant adorée?
Sur les mers du tropique, où ma nef égarée
Rasait, comme un dauphin, le phosphore des eaux,
J'ai du ciel assoupi vu trembler les fanaux,
Et les poissons de feu, qui couraient sous mes voiles,
De leurs éclairs nageurs serrer des bancs d'étoiles.
Volage firmament, j'ai vu chez les Hindous,
Les fulgores du soir glisser sous les bambous,

Et dans l'Égypte, au bord de ses fleuves hostiles,
La lune, encor païenne, honorer les reptiles,
Qui dormaient, étendus dans le sable mouvant,
Comme des palmiers morts arrachés par le vent.
J'ai connu, poursuivant la nuit sous chaque zone,
Cet immense repos, que berce l'Amazone,
Qu'interrompt seulement, sans troubler les forêts,
Le pas lourd du bison dans les joncs des marais,
Ou de l'oiseau moqueur le cri grêle et sauvage.
Changeant, à chaque instant, de mer et de rivage,
Et, cherchant près du pôle un ciel plus idéal,
J'ai vu l'argent frileux du croissant boréal
Guider les froids Lapons sur leurs steppes de neige,
Ou baigner de pâleur les pins noirs de Norvége.
De l'astre des sultans j'ai vu les rais lointains
Trembler sur l'or aigu des clochers byzantins,
Se blottir au désert dans les nids de porphyre,
Où sommeillent en rois les serpents de Palmyre;
Sans réveiller Balbek s'y coucher en riant,
Ou, dans Grenade en pleurs ramenant l'Orient,
Des murs de ses palais rajeunir la dentelle;
La nuit parle en ces lieux une langue immortelle,
Qui rend impérissable : et, pour en bien juger,
Ce n'est pas là pourtant, qu'il faut l'interroger.

Chanteurs religieux de cette heure chérie,
Vous, dont la terre entière est la vaste patrie,
Et qui, cueillant partout vos simples précieux,
Tirez des fleurs de l'âme un miel harmonieux,
Dites-nous sous quel ciel, et sur quels bords d'élite,
La nuit plus éloquente à rêver nous invite.
N'est-ce point sur ces bords, gardés par un volcan,
Où les Napolitains ont établi leur camp,
Quand, mirant ses colliers et son bandeau de reine
Dans l'azur transparent du golfe de Tyrrhène,
Ses astres descendus semblent, aux matelots,
Des mouettes de feu qui couvent sur les flots?
Oh! qu'elle paraît bien l'ange d'un meilleur monde,
Quand sa tiède fraîcheur se balance sur l'onde,
Comme un écho mourant de la chaleur du jour;
Quand la lune, effleurant la vague avec amour,
Guilloche au loin les eaux d'une écaille mobile;
Quand, de Castellamare aux jardins de Virgile,
Des roches de Caprée aux laves d'Ischia,
Des balcons de Sorrente aux grottes de Baïa,
Les citronniers en fleurs et les jasmins d'Espagne
Se répondent de loin de montagne en montagne,

Et semblent préparer, aux purs Esprits de l'air,
Un isthme de parfums, pour traverser la mer!
L'âme, que le malheur a le plus poursuivie,
Ne sait plus sous quels noms elle a maudit la vie :
Et le génie en deuil, qui se manque de foi,
Se rattache à deux mains sa couronne de roi.
Exposez, à cette heure, aux souffles de la brise,
Ces harpes, qu'un baiser de son vol électrise!
Leurs cordes, j'en suis sûr, exhaleront sans art
Des chants, qu'auraient notés Pergolèse ou Mozart,
D'ineffables soupirs qu'aurait traduits le Tasse,
Dont Pétrarque jaloux eût envié la grâce.
Virgile y semble encor, prolongeant ses concerts,
Abandonner aux vents une ombre de ses vers,
Et les Muses, glissant comme un essaim de rêves,
Étoiler de leurs pas l'or sablonneux des grèves.

Eh bien! pour en jouir, pour la mieux admirer,
Ce n'est pas encor là, qu'il faut la respirer,
La nuit! Où donc alors? Partout sur cette terre,
Partout, où vous aurez, près d'un toit solitaire,
Quelques arbres à vous, pour ombrager vos pas,
Et, comme vos regards, égayer vos repas :

Où le soir, au jardin, dans l'herbe déjà brune,
Vous serez deux à voir la blancheur de la lune
Argenter le sommeil de votre jeune enfant;
Partout où, loin du bruit, loin d'un monde étouffant,
Vous pourrez, dédaignant de fastueux désastres,
Voir ce printemps nocturne, où fleurissent les astres,
D'un seuil béni du pauvre éclairer le bonheur;
Où vous vous écrierez : Puissent mes fils, Seigneur,
Vivre après moi sans tache où j'ai vécu prospère,
Et, pour le ranimer, priant comme leur père,
Dire, où je l'aurai dit : « Que l'on est bien chez soi,
Pour applaudir du ciel le merveilleux tournoi!
Seigneur, conservez-nous le goût des saintes choses,
Le dédain des grandeurs qui font les cœurs moroses,
Le respect du travail qui fait la liberté.
Rien ne vaut sur la terre un champ qu'on a planté;
Ce n'est que là que Dieu tout entier se révèle,
Et la plus belle nuit y semble encor plus belle. »

LA COLOMBE POIGNARDÉE.

Il existe un oiseau, dont le pâle plumage,
Des forêts du tropique étonne la gaieté;
Seul sur son arbre en deuil, les pleurs de son ramage
Font gémir de la nuit le silence attristé.

Le chœur ailé des airs, loin de lui rendre hommage,
Insulte, en le fuyant, à sa fatalité;
Lui-même se fuirait, en voyant son image :
Poignardé de naissance, il naît ensanglanté.

Et le poëte aussi, merveilleuse victime,
Qui mêle de son sang dans tout ce qu'il anime,
Arrive dans ce monde, un glaive dans le cœur;

Et l'on n'a point encore inventé de baptême,
Qui puisse en effacer le stigmate vainqueur :
Cette tache de mort, c'est son âme elle-même.

LE ROSAIRE.

Ces chapelets bénits, qui nous portent bonheur,
Qu'on tourne sous ses doigts, en songeant au Seigneur,
Ces talismans chrétiens, qu'on vend à nos misères,
Ont un nom bien plus doux : c'est celui de rosaires.
On dirait, grâce à lui, que chaque grain pieux
Devient, aux mains du pauvre, une rose des cieux,
Que la prière cueille et que l'âme respire.
Quand je lis de ces vers qu'un luth ami soupire,
J'ai souvent cette idée : il semble, à chacun d'eux,
Que quelque fleur, enfant d'un sol moins orageux,
Pour m'embaumer le cœur s'en détache elle-même,
Et mon cerveau fleurit de tout ce que j'y sème.

Amis, connus ou non, d'hier ou de demain,
Traitez ainsi ces vers, échappés de ma main,

Et dont j'ai l'une à l'autre enchaîné les images,
Comme ces perles d'ambre, ou ces coraux sauvages,
Que votre enfant dispute au sorbier de vos bois.
Laissez-les doucement s'égrener sous vos doigts,
Car j'ai souvent pensé qu'entraînés à me suivre,
Vos cœurs croiraient prier, en lisant dans mon livre.
Si Dieu n'a pas béni mes gerbes du printemps,
Consacrez ce rosaire, en le disant longtemps.
Profane chapelet, qu'un regard purifie,
Croyez qu'en y touchant votre œil le sanctifie.

LES VIVANTS ET LES MORTS.

Que je vous plains, ô morts, quand je songe à la vie !
J'ai vu des malheureux, qui vous portaient envie ;
Moi, j'ai pitié de vous : car le calice humain,
S'il est âcre aujourd'hui, peut s'adoucir demain.
De douleur en douleur en vain l'homme relaie,
Un baiser du soleil guérit plus d'une plaie ;
Mais vous, encor meurtris de vos derniers travaux,
Quel rayon va chercher l'ombre de vos caveaux ?
Vous ne reverrez plus, quand l'orient se dore,
Sous ses rideaux de brume apparaître l'aurore,
Et, des balcons du ciel qu'elle vient d'entr'ouvrir,
Faire signe aux jardins qu'il est temps de fleurir.
Les gazons pailletés de blanches étincelles,
Le frisson des étangs sous le vol des nacelles,

Des foins gras et mouillés le parfum villageois,
Et les soupirs chanteurs des oiseaux dans les bois,
Rien n'éveillera plus ces longues causeries
Du cœur, qui s'entretient avec ses rêveries.
Tout sera nuit pour vous, nuit lugubre et sans air,
Nuit stérile, et tombant d'un firmament de fer,
Où rien n'ira vous dire, interprétant le vide,
Comment, sur nos fuseaux, l'or des cieux se dévide.
Je vous plains, et pourtant, peut-être voyez-vous,
A travers vos linceuls, plus d'étoiles que nous;
Peut-être que la mort, de ses mains maternelles,
Pour fuir de vos cachots vous attache des ailes.
Nous pleurons, et, peut-être, ô mes amis perdus,
Que vous êtes montés et non pas descendus;
Nous pleurons, et pourtant peut-être qu'où vous êtes,
Les matins et les soirs ont de plus longues fêtes.
Peut-être habitez-vous, à l'abri des hivers,
Comme autrefois l'Espoir, des pays toujours verts,
Où l'eau, sans s'arrêter, rit dans les chèvrefeuilles,
Où l'arbre avec ses nids garde toujours ses feuilles :
Où du printemps vermeil l'automne a la couleur,
Où le fruit peut pousser sans détrôner la fleur.
N'importe où vous soyez, nos guerres, nos divorces,
Nos désirs, dont l'orgueil va plus loin que nos forces,

Tout a cessé pour vous, ô morts, et je vous croi,
N'importe où vous soyez, bien plus heureux que moi.

Quoique rien de durable ici-bas ne se fonde,
J'ai beau dire, je plains ceux qui s'en vont du monde.
Capitole muet, qui dévore ses dieux,
Que sais-je du tombeau, qui nous promet les cieux ?
De ses jours disparus garde-t-on la mémoire ?
Si nous allons ailleurs achever notre histoire,
La fin nous en fait-elle oublier le début ?
Regarde-t-on la route, après qu'on est au but :
Quand on ne les voit pas, se souvient-on des hommes ?
Ne savent-ils plus rien de la terre où nous sommes,
Ceux qui, nés avec nous sous l'astre des gémeaux,
Pour en faire des biens, ont partagé nos maux ?
Ont-ils, comme un poison, renié cette flamme,
Qui fait, en la brûlant, épanouir notre âme ?
Ont-ils, loin des éclairs qui percent nos brouillards,
Apostats du génie, abjuré les beaux-arts ?
Ont-ils, comme un hymen aussi fou qu'illusoire,
En changeant d'univers, répudié la gloire ?
Sur ceux qui n'en font pas, quels rêves nous faisons !
Mais comment croire au jour, en voyant leurs prisons ?

Incertain du banquet, où le ciel nous convie,
Oh ! que je plains les morts, quand je songe à la vie !
Et peut-être qu'hier à mon joug attachés,
Vous étiez mal debout, ô mes frères couchés !
Dans le monde sans doute, où le cercueil aborde,
On ne se traîne pas de discorde en discorde ;
On ne tend pas la main au vice parvenu ;
On ne fait pas au pauvre un crime d'être nu.
Comme un Christ permanent, souffletant le génie,
Là vous ne verrez pas au moins la calomnie,
Pour en nourrir des nains, immoler un géant,
Et tailler dans sa bière un trône à leur néant.
Quand vingt fléaux ligués sur nous fondent ensemble,
Vous, que ce soit un peuple ou la terre qui tremble,
Vous dormez, et peut-être, ô morts, que rien n'atteint,
Êtes-vous plus heureux que celui qui vous plaint !

Qu'il est triste, pourtant, quand l'âme en pleine séve
Veut jeter plus de fleurs que l'on n'en cueille en rêve,
De la voir, sous le marbre, emportant nos sanglots,
Replier des bouquets qui ne sont point éclos !
Quand, las des vers poudreux dont j'ai pétri l'argile,
Je m'égare à loisir dans les champs de Virgile,

Et crois que son talent va devenir le mien,
Que j'ai pitié des morts, qui ne sentent plus rien!
Prompte à faire germer l'extase et la prière,
La lyre du poëte est pour eux sans lumière;
Fermés comme leurs yeux, les livres qu'ils ont lus,
Les livres qu'ils aimaient ne se rouvriront plus.
O morts, peuple effacé des cartes de la terre,
Que devient, quand on meurt, notre soif de mystère?
Sans pénétrer peut-être un seul secret de Dieu,
A combien de plaisirs vous avez dit adieu!
Plus d'entretiens pour vous, plus de ces confidences,
Qui font des cœurs amis autant de providences,
Et semblent, pour pleurer, nous prêter d'autres yeux.
Vous ne connaîtrez plus ce baume merveilleux,
Qui tombe sur nos maux d'un regard que l'on aime,
Et, plus religieux, plus doux que la voix même,
Ce que dit le silence à notre âme, le soir,
Lorsque l'on n'est que deux, et qu'on n'a qu'un espoir.
Las! vous ne saurez plus, dans votre pâle empire,
Tout ce qu'il tient pour nous de ciel dans un sourire,
Dans une larme aussi : combien on peut puiser
De bonheur dans un cri, d'effroi dans un baiser?
Il est vrai; mais aussi, dans vos camps de poussière,
Nul dard ne vient percer vos cuirasses de pierre :

Vous ne maudissez plus, de vous découragés,
Tous ces soucis hargneux dont nous sommes rongés.
La jalousie, ouvrant vos retraites nocturnes,
Ne va pas distiller son venin dans vos urnes,
Et vous ne quittez pas votre noir horizon,
Pour trouver tout l'enfer dans une trahison.
Le vitriol des pleurs ne brûle plus vos joues,
Vous n'êtes plus cloués au cercle de ces roues,
Où, nous autres, vivants, nous sommes, âme et corps,
Rivés par le chagrin, quelquefois le remords.
L'ennui n'alourdit pas vos courtines funèbres,
Et le sommeil, fidèle à vos lits de ténèbres,
D'un frisson d'avenir n'agite pas vos os.
Ce que nous espérons, vous l'avez : le repos.
Ah! je ne vous veux plus déranger par ma plainte,
Martyrs, sur qui la tombe a versé l'huile sainte.
O sujets de la mort, vous êtes tous des rois,
Que ne blesse jamais la couronne; et la croix,
Qui jusqu'en votre couche a plongé sa racine,
Elle ne vous a pas traversé la poitrine.

Certes, la vie est belle, à ses débuts surtout,
Belle, à faire douter qu'on en vienne au dégoût!

Comme un vallon du ciel descendu des nuages,
Elle étale à nos yeux ses changeants paysages,
Et, pour tenter nos pas qu'attirent ses moissons,
Suspend l'or de ses fruits à ses moindres buissons.
Elle a des bois chanteurs, où d'arcade en arcades
Serpente, en murmurant, l'oracle des cascades;
Mais faut-il pour cela, déplorant leurs cyprès,
A ceux qui sont partis donner tant de regrets?
Sous leurs tentes de sable, à tous les bruits fermées,
Nul écho ne répond aux voix qu'ils ont aimées!
Sans doute; et cependant supposez-le permis :
Irez-vous réveiller ces pauvres endormis,
Pour qu'ils sachent le mal que vous fait leur absence,
Ou qu'ils ne sont pour vous qu'une réminiscence,
Dont la lueur pâlit et tremble à chaque pas?
Ne leur retirez point les bienfaits du trépas,
A tous ces pèlerins, qui vont, âge par âge,
Coloniser l'abîme, où finit leur voyage,
Qui dorment sous la ronce où leurs pieds ont saigné.
N'amenez pas l'orage au port qu'ils ont gagné :
Ils ont, dans les flots sourds d'une onde irrévocable,
Jeté leur dernier rêve avec leur dernier câble;
Oh! ne les pleurez pas, ceux qui s'en sont allés.
Tous ces soldats d'hier, à vos luttes mêlés,

Sont aujourd'hui d'un monde, où le vent, qui vous pousse,
La guerre va s'éteindre à leur chevet de mousse :
Ils ont uni leurs mains et plié leurs drapeaux.
Si ce n'est pas mes vers, croyez-en ces tombeaux !
Voyez ces fleurs sortir des pierres ébréchées !
Ce ne sont pas des fleurs que le meurtre a tachées :
C'est la blanche Asphodèle, et la pâle Hespéris,
L'or de la Cinéraire, et l'azur de l'Iris,
Des fleurs qui veulent dire : Amour, espoir, silence.
Quand au souffle du soir leur tête se balance,
Leurs doux frémissements, qui s'exhalent tout bas,
Ne ressemblent en rien à des airs de combats :
C'est un hymne de paix, un parfum d'harmonie,
Qui monte, comme un vœu, de la terre bénie,
C'est un chant d'exilés, mal compris sur nos bords,
Et qui dit aux vivants : Ne pleurez pas les morts.

HIER SOIR SUR LA MER.

Nous n'étions, hier soir, occupés que de rire :
Mais vers minuit, à l'heure, où tout bruit se retire,
Et, désertant des airs le champ religieux,
Les ouvre au vol de l'âme inquiète des cieux,
La gaîté disparut sous leur voile plus sombre,
Et de mâles pensers s'échangèrent dans l'ombre.
Eh ! qui peut en effet voir, sans recueillement,
La nuit, de ses grains d'or, sabler le firmament,
Et dans l'azur lacté des plaines populeuses,
Voir germer des soleils les grappes nébuleuses,
Et l'espace, abaissant ses milliers d'univers,
De leurs feux complaisants coloniser nos mers ?
Que le génie humain s'élève ou redescende,
Il rencontre toujours un ciel qui le demande :

Il prend incessamment sa teinte de grandeur,
Et, comme ses secrets, réfléchit sa splendeur.
Il semble, en parlant bas, que notre turbulence
Se mette en harmonie avec le grand silence.
On s'écoute sentir, on s'observe rêver.
On écoute de loin le repos arriver
Sur les yeux des mortels : et, quoique absent des nôtres,
Il semble qu'on ait peur de réveiller les autres.
Ah ! gardons cet effroi. Laissons, astres nouveaux,
Aux champs noirs du sommeil s'entr'ouvrir les pavots.
De son ciel, étoilé de séduisants mensonges,
Écartons nos rumeurs : n'empêchons pas ses songes
De redorer la vie aux cœurs de ses élus ;
Chaque heure de sommeil est un roman de plus.

LES FEUX D'ARTIFICE.

Nous marchons dans la nuit, pliés sous nos fardeaux,
Nuit sombre, dont le ciel exile ses flambeaux;
Et nous suivons ainsi notre aride carrière,
Sans un rayon doré qui rie à la paupière,
Baignant de nos sueurs un chemin qui conduit....
Vers un gîte plus sombre, hélas! que notre nuit.
Avouons-le pourtant : de charitables astres
Viennent, de loin en loin, levés sur nos désastres,
Rendre, en les éclairant, nos brouillards lumineux.
De plaire à ses sujets habilement soigneux,
Quand le prince est content et les peuples tranquilles,
Il allume pour eux les ténèbres des villes.
Innocente aussitôt, la poudre, qui détruit,
Éclate en palais d'or, que sa foudre construit.

Il s'improvise aux cieux, dont elle fend les voiles,
Un second firmament, qui neige des étoiles :
D'infatigables fleurs s'y pressent : c'est dans l'air
Un déluge de bruit, un vacarme d'éclair,
Qui fait bondir l'écho, comme un orgue sonore :
C'est beau, c'est grand, c'est riche... et bien plus court encore.

D'autres rois, dans la nuit, font naître aussi le jour.
La gloire, quelquefois, le génie ou l'amour,
Des sombres mers de l'âme illuminent les grèves.
L'illusion, l'espoir, allumant tous leurs rêves,
Sont autant de soleils, qui tournent sous nos yeux.
Des panaches d'épis, des bouquets radieux,
Poussent de tous côtés leurs gerbes magnétiques.
La bombe au vol de pourpre, aux ailes prismatiques,
Du ciel de la pensée envahit les parvis,
Fond en grésil d'opale, en flocons de rubis,
Et nous retombe au cœur en larmes de lumière.
C'est un printemps de feu, qui dore l'âme entière.
Mais ces fêtes, hélas! ne durent pas longtemps,
Pas plus que les bienfaits des rois qui sont contents.
Que reste-t-il des leurs, que reste-t-il des nôtres?
De brumeuses vapeurs qui se mêlent aux autres,

Et semblent retarder le lever du matin.
Gloire, génie, amour, qui réglez le destin,
Heureux les yeux prudents et les cœurs qui vous craignent :
Tout est fumée, hélas ! jusqu'aux vers qui s'en plaignent.

LES CERCLES.

Jetez dans l'Océan un des cailloux du bord !
Un cercle s'y dessine, un second le remplace,
Un troisième survient, qu'un quatrième efface,
Et tous, s'agrandissant, disparaissent d'accord.
Votre pierre s'enfonce, et, sur l'onde polie,
Il ne reste pas même une ombre qui la plie.

Jetez un cri dans l'air ! les échos bondissant
Se rejettent entre eux ce bruit qui se dévore;
Il vole, il glisse, il court sur une onde sonore,
Dont les cercles nombreux, toujours s'élargissant,
Meurent d'immensité. L'air ému se rassure :
Le son qui l'a troublé n'est plus même un murmure.

Rien de stable! Jetez dans la vie un grand nom!
Il fuit de cercle en cercle, et d'âge en âge il passe,
A chaque pas du temps occupant plus d'espace :
Puis, l'espace trop plein manque à ce grand renom;
L'humanité se tait : l'histoire le supprime,
Et c'est au tour d'un autre à tomber dans l'abîme.

LA POÉSIE ET LA PEINTURE.

A UN PEINTRE

QUI REGRETTE DE N'ÊTRE PAS POETE.

Aucun homme à son goût ne se trouve doté :
Ces vieux mots sont toujours jeunes de vérité.
Hors le riche, blotti sous ses chaudes tentures,
Qui, peu jaloux d'avoir les cieux pour couvertures,
N'a jamais, à son or, préféré les gros sous,
Je ne connais, je crois, personne parmi nous,
Qui ne voulût changer de vie avec un autre.
Du destin qu'il n'a pas chacun se fait l'apôtre :
Tacticien d'écus, le vaillant financier,
Toute bataille à part, voudrait être officier;

L'architecte inconstant fait des plans de sonates;
Le pianiste, infidèle aux chants de ses pénates,
Gémit de ne pouvoir aller, dans nos salons,
Jouer des concertos de plâtre et de moellons.
L'un à son encrier demande une palette,
L'autre, aux dépens du peintre, exalte le poëte.
Personne n'est exempt de défauts, Dieu merci!
Raphaël en avait : vous en avez aussi.

N'auriez-vous pas, un jour de spleen ou de délire,
Au lieu de l'inspirer, voulu toucher la lyre?
A quoi bon le trafic, quand on n'y gagne rien!
Est-ce que vos pinceaux ne chantent pas très-bien?
Vos pinceaux cadencés font des vers à merveille.
L'œil, quand il sait s'y prendre, entend comme l'oreille:
J'écoute un orateur que je vois respirer;
Et son silence adroit a l'air de pérorer.
Vous avez dans les mains un vrai luth oculaire,
Dont la corde éloquente, en vibrant, nous éclaire.
Les notes et les mots se pressent sous vos doigts.
L'âme, en vous regardant, traduit à haute voix
Vos strophes de couleurs, vos rimes de lumière.
Qu'avez-vous donc besoin d'un autre auxiliaire?

Croyez-moi, restez peintre, et fier de vos trésors,
Gardez-vous d'envier nos stériles accords.
Nos accords sont bornés, vos trésors sont sans nombre.
Le soleil est à vous, nous n'en avons que l'ombre.
Nous visitons la terre, elle vous appartient.
Quand Moïse ouvre un roc au fleuve qu'il contient,
L'onde appelée en sort et coule à grand spectacle;
Mais ne voilà-t-il pas pour vous un beau miracle?
Vous touchez une toile, et, comme du chaos,
Un monde inopiné jaillit de vos pinceaux.
Oh! respectez votre art, élus de la peinture,
Qui forcez l'idéal d'être dans la nature!
Nous foulons des chemins, par les hommes tracés :
Vous, c'est sur ceux de Dieu que vous vous avancez.
Nous sommes ses hérauts, et vous ses vrais prophètes :
Nous éveillons l'esprit, vous lui donnez des fêtes.

Quand le peintre est complet, quand son doigt traducteur
Devient, en l'imitant, rival du Créateur,
Combien son art magique est au-dessus du nôtre!
O poëtes muets, quel langage est le vôtre!
Certains d'être entendus, et sûrs d'être obéis,
Vous pouvez converser avec tous les pays.

Quand votre pinceau parle, on voit ce que vous dites.
Nous, qui jamais a vu, dans nos phrases maudites,
Des traits que nous aimons vaciller le profil?
Une femme nous quitte, on pleure son exil;
Quel charme, émané d'elle, à nos vers se rattache!
Tout notre cœur s'y montre, et sa beauté s'y cache.
Vous, nous retracez-vous un portrait enchanté?
Il vit : votre cœur bat derrière sa beauté.
Au même dieu que vous l'âme devient crédule,
Et l'idole fait croire à l'encens qu'on lui brûle.

Tout en souffrant comme eux, bienfaiteurs des humains,
L'illusion par vous reverdit nos chemins :
La mort devient un rêve et l'absence est un doute.
De nos songes perdus vous retrouvez la route,
Et, fixant près de nous d'éphémères amours,
De leurs ennuis pleurés vous repeuplez nos jours.
Une ombre, avec mes vers, voltige à ma fenêtre!
De ce fantôme-là vous me ferez un être.
Vous empêchez de fuir l'enfance d'un enfant :
Le passé, qui s'en va, vainement se défend,
Nos jardins défeuillés, nos cieux vides d'étoiles,
Retrouvent leurs bouquets, leurs astres sur vos toiles.

Vous rendez au printemps son sceptre de lilas :
Vos fleurs sont sans parfum, mais ne se fanent pas.
Triomphant de l'espace, aussi bien que des heures,
De pays tout entiers vous meublez nos demeures;
Même en le resserrant, vous doublez l'univers.
Faites-en donc autant avec nos pauvres vers!
Ils ont beau remuer le ciel, la terre, et l'onde,
Sans pouvoir l'agrandir ils allongent le monde.

Peut-être pensez-vous que je pars de ce point,
Pour jalouser tout bas un art que je n'ai point?
C'est là précisément, mon cher, ce qui vous trompe.
Dans notre Vatican, quand je vois, avec pompe,
Trôner en souverains ces poëmes vivants,
Qui des murs en repos font des sites mouvants,
Je voudrais à coup sûr avoir pu les écrire;
Quand, changeant à la fois d'horizon et d'empire,
Je vais, soit au salon, soit dans les ateliers,
Voir, dans leurs cadres d'or, fleurir vos espaliers,
Certe, il en est plus d'un, fût-ce comme épitaphe,
Où je serais très-fier d'avoir mis mon paraphe,
Et je sens, à part moi, que les vers les plus beaux
Ne sont que de l'eau claire auprès de vos tableaux;

Tout cela, j'en conviens. Mon front, sur ma parole,
Troquerait bien ses plis contre une autre auréole;
Mais de ne pas l'avoir être désespéré,
En mourir! ma foi! non. Tout bien considéré,
Sans en être ravi, je reste dans ma sphère.
J'aime encor mieux chanter vos œuvres que les faire:
C'est beaucoup plus facile, et beaucoup plus tôt fait.
Oui, tout est pour le mieux, si tout n'est pas parfait.
Chacun, pour s'y piquer, a ses propres épines;
Que sert d'en emprunter à des ronces voisines?
Lesquelles valent mieux pour nous faire saigner?
C'est ce qu'on peut, je crois, s'abstenir d'enseigner.
Continuons tous deux de rimer et de peindre,
Sans envier personne, et surtout sans nous plaindre;
En fait d'art comme en tout, n'en déplaise aux railleurs,
Les fruits qu'on peut manger sont toujours les meilleurs.

LES ARDENTS.

Que de comparaisons, pleines de transparence,
Ne voit-on pas fleurir entre notre espérance,
L'illusion volage ou le plaisir léger,
Ou même le chagrin si facile à changer;
Entre l'éclat tremblant de nos jeunes délices,
Et ces vapeurs d'été, dont les rusés caprices
Sautillent, aux beaux jours, dans l'herbe des tombeaux,
Ou des étangs dormeurs hantent les mornes eaux!
Ces malignes lueurs, qui trompent nos poursuites,
Et qui, multipliant les détours de leurs fuites,
Perdent le voyageur qui veut courir après,
Ne ressemblent que trop à ces rêves secrets,
Qui s'élèvent du cœur en atomes de flammes.
Oh! que de feux follets aux marais de nos âmes!

On raconte aux enfants, que ces paillettes d'or,
Dont la tiédeur de l'air sollicite l'essor,
Ce sont des trépassés, venus du purgatoire,
Pour chercher de nos pleurs l'aumône expiatoire,
Ou qui trouvant, sans nous, qu'on est mal dans les cieux,
Voudraient, avant notre ombre, y conduire nos yeux;
Ils s'éclipsent si vite, hélas! que c'est possible.
Mais pourquoi, si c'est vrai, leur dédale nuisible
Voudrait-il égarer nos pas et nos efforts?
Les suivre, n'est-ce pas se souvenir des morts?

Le soir, des grains vermeils qu'il vanne dans ses voiles,
Nous fait des papillons envolés des étoiles,
Dont l'émail, en glissant sous leur portique bleu,
Prend aux jardins du ciel leur poussière de feu.
Pour moi, quand je les vois, rêveuses étincelles,
Chercher en vain la fleur qui convient à leurs ailes,
Je me dis bien souvent, qu'esclave déguisé,
Sur cette terre aussi l'homme dépaysé,
Sans y trouver sa place, en tremblant se promène.
Aux lueurs des ardents jugeant la vie humaine,

Je me dis : Quelle est-elle ? un astre fugitif,
Dont l'éclat se débat dans les roseaux captif,
Qui, né quand le jour fuit, expire avant l'aurore ;
Un souffle lumineux, que la mort fait éclore,
Et qui, lorsqu'on le croit déjà loin dans les airs,
Va, dans son noir berceau, recoucher ses éclairs.
Puis mon esprit se perd à suivre une pensée,
Qui s'agite dans l'ombre, au moindre vent poussée,
Météore fiévreux de la nuit du cerveau,
A qui son vol promet quelque printemps nouveau.
Encore un feu follet qui nous rit dans la brume,
Qu'on aspire à surprendre, aussitôt qu'il s'allume,
Mais qui, lorsque notre œil croit toucher au réel,
S'éteint, insaisissable, à mi-chemin du ciel !

LA VAPEUR.

Trouvez-moi, s'il se peut, un spectacle plus beau,
Que ces grands chars, roulant dans leur ornière d'eau,
Vainqueurs audacieux du vent qui les ballotte,
Dont le feu qui dévore est le premier pilote,
Ces chars navigateurs, à qui le genre humain
Semble, au lieu de coursiers, atteler le chemin!
Quoi de plus imposant que ces flottes terrestres,
Qui dépassent le vol de nos lutteurs équestres,
Et, pour d'autres que nous, apprivoisant leur mer,
Y tracent, à demeure, un sillage de fer?
Avant que d'être né, l'avenir nous envie.
Nos pères autrefois, pour définir la vie,
Disaient que c'est un rêve, un souffle, une vapeur;
Ce rêve d'autrefois n'était pas si trompeur.

Changez deux mots de place! ils expliquent le monde :
La vapeur, c'est la vie. Ardente et vagabonde,
Elle insuffle notre âme aux veines des métaux,
Charge les éléments d'accomplir nos travaux,
Et fait, de la matière, un supplément de l'homme.
Sûre de son pouvoir, et du nôtre économe,
Elle achève, en un jour, l'œuvre lente des ans,
Et, rivale de Dieu, l'est aussi des volcans.
Et quand on réfléchit que cette force immense,
Qui crée et qui ravage avec magnificence,
N'est que de la fumée, on en pâlit d'effroi.
Vassal de cet agent, dont il se dit le roi,
L'homme tremble, à part lui, que tout ce qui l'anime,
Le rabaisse au néant, ou le pousse au sublime,
Son âme ne soit pas davantage : un peu d'air,
Un gaz aveugle et sourd exhalé sous sa chair.
Qui sait, hélas! l'amour, le génie et la gloire,
L'ambition, qui fait la moitié de l'histoire,
Ces hauts et saints désirs, qui s'allument en nous,
Et relèvent nos fronts, en ployant nos genoux;
Tout ce qui nous entraîne à semer sur la terre
Tant de grains, dont le germe est encore un mystère,
Souvent si peu de flamme, et toujours tant de bruit,
Ce qui fait que l'on fonde et demain qu'on détruit,

Peut-être tout cela n'est qu'un peu de fumée,
Qui frémit, dans la tête ou le cœur enfermée,
Qui veut fuir, vers le ciel, sa prison d'ici-bas,
Et la fait éclater.... quand elle n'en sort pas.

MARCHE ET MORT PROVIDENTIELLES

DES GRANDS HOMMES.

FRAGMENT

DU POEME DE L'UNIVERS

Les États, vus de près, sont des individus,
Dont les membres liés, et non pas confondus,
Autour d'un tronc commun vivent chacun leur vie;
Un peuple n'est, aux yeux de la philosophie,
Qu'un être à mille pieds qui marche d'un seul pas.
Le contraire est-il juste, et ne pourrait-on pas,
S'il se trouve un mortel, qui semble, en ses pensées,
Concentrer d'un État les forces dispersées,
Comme un peuple à lui seul regarder le géant,
Et croire, quand la mort le ramène au néant,

Qu'aux rôles de la terre il s'efface un empire?
Carthage disparaît, quand Annibal expire;
Aux murs de Babylone, où s'arrêtent ses fers,
Le râle d'Alexandre ébranle l'univers,
Qui gravitait de force autour de son épée;
La Rome de Brutus succombe dans Pompée.
Comme celui d'Atlas, ces trois fronts souverains
Soutenaient, sans plier, leurs cieux contemporains,
Et, quand ils ont fléchi sous leur charge prescrite,
La terre politique a changé son orbite.

D'autres hommes aussi, marqués pour le pouvoir,
Assignent, en naissant, un autre axe au savoir,
Et, vivant résumé des sciences humaines,
Règlent, en respirant, le cours des phénomènes.
Quand ils passent, ces rois, ces dieux, dont les rayons
Traversent de clartés la nuit des nations,
De leur pas novateur la secousse féconde
Donne un siècle d'essor à la course du monde,
Et le monde retarde autant qu'il eût marché,
S'il gêne, à coups de traits, leur vol effarouché;
Témoin, lorsque la Grèce, avec Anaxagore,
Du jour de la raison emprisonne l'aurore:

Du char de découverte elle rompt les essieux,
Et, jusqu'à Nicétas, paralyse les cieux.

Ce n'est pas au hasard que ces hommes arrivent :
Ils viennent à jour fixe, et quand il faut qu'ils vivent :
Ils vivent ce qu'il faut, pour nous ouvrir les yeux.
Si Copernic naissant fût mort silencieux,
Au lieu de Pythagore écoutant Ptolémée,
Le soleil poursuivrait sa route réformée,
Et la terre, avec lui, verrait, du sein des airs,
Autour de son repos pivoter l'univers ;
Mais la terre aspirait à se voir révélée,
Et Copernic vécut, pour fonder Galilée,
Comme, de son compas, un autre rejeton,
Képler, pour déblayer la route de Newton.

N'en allez pas pourtant conclure avec audace,
Qu'un être, ainsi trempé, marque toujours sa trace ;
Qu'un homme forcément s'empare des humains,
Quand il peut les guider par de nouveaux chemins,
Et, sur un sol criblé de piéges et d'obstacles,
Doive, en dépit de tout, pousser tous ses oracles !

Il n'en va pas ainsi; rien pour nous n'est certain.
Des étoiles souvent le navire lointain
Semble, à notre œil profane, aller à la dérive,
Et, des cieux du génie éphémère convive,
Plus d'un grand homme en tombe, éclipsé pour toujours;
L'astre de choix s'éteint sans achever son cours.

Eh! pourquoi meurent-ils, s'écriera le vulgaire,
Quand venus, selon vous, pour semer une autre ère,
Ils doivent à leur suite entraîner nos progrès?
Représentants du sort auprès de nos congrès,
Copernic, Galilée, exposent leur message:
Vainqueurs des préjugés sifflant sur leur passage,
Ils livrent aux mortels ce qu'ils ont de secrets!
Sont-ils pas moins puissants, moins dignes de regrets,
Ceux que surprend la nuit au seuil de la carrière,
Et qui n'ont pas le temps d'y jeter leur lumière?
Ne nous parlez donc plus, sur vous seul appuyé,
De je ne sais quel homme, à la terre envoyé,
Qui devait, du Très-Haut commentateur suprême,
De l'univers vaincu déchiffrer le problème!
Si ce grand inconnu, dont vous vantez le nom,
Ce Platon traducteur des hymnes de Memnon,

Eût d'un pareil pouvoir reçu l'investiture;
S'il eût eu mission d'expliquer la nature,
Il l'aurait expliquée. Il meurt! c'est un aveu
Qu'il n'était point ici le délégué de Dieu,
Un de ces rois du temps, qui, nés sans diadème,
Ont leur peuple, leur cour et leur trône en eux-même.

Pauvres fous, qui voulez, de vos débiles mains,
Las de toiser le ciel, mesurer ces humains,
Savez-vous s'ils sont nés pour mourir ou pour vivre?
Qui sait à quel dessein le sort nous les délivre?
L'un tombe en son midi, l'autre dès son début!
La place de leur chute est peut-être leur but.
Si le fer et l'orage ont, sur l'onde Atlantique,
Fléchi sous le héros qui portait l'Amérique,
Comme le Ladoga sous l'œil d'airain du Czar,
Ou les flots grecs calmés par un mot de César,
Ne voit-on pas la mer, ignorante et jalouse,
Près de Cook égorgé condamner la Peyrouse?
Si des pêcheurs d'Embden le poignard déjà nu
Respecte avec effroi, dans Descarte inconnu,
Le Christophe Colomb de la géométrie,
Ne voit-on pas plus tard une hache flétrie,

Toute mouillée encor du sang d'André Chénier,
Ravir les éléments aux mains de Lavoisier ?
Et que d'autres encor, en remontant l'histoire,
Qui semblaient devoir vivre un long âge de gloire,
Et dont la main du sort, retournant le flambeau,
A d'éclairs incomplets couronné leur tombeau :
Lucrèce, confident des dogmes d'Épicure,
Mourant, sans achever d'éclaircir la nature,
Et Lucain, qui chantait comme agissait Caton,
Abandonnant Pharsale au couteau de Néron !
Pesez leurs souvenirs ! N'est-ce pas une preuve,
Qu'avant d'avoir un cours, il se perd plus d'un fleuve ;
Qu'un astre, pour fleurir trop loin de notre sol,
Peut s'éteindre anonyme au milieu de son vol ;
Qu'on peut, tout imprégné de l'essence suprême,
N'avoir reçu qu'en vain ce lumineux baptême,
Loin du terme promis s'engourdir fatigué,
Et jeter l'ancre enfin sans avoir navigué ?

Oui, quand l'heure l'ordonne, il descend dans la vie,
Précurseurs des flambeaux que n'éteint pas l'envie,
Des esprits transcendants, hérauts d'armes des cieux,
Qui, s'ils ne mouraient pas en spectacle à nos yeux,

Dans un monde hébété glisseraient invisibles.
Des autels du génie holocaustes terribles,
Ils viennent avertir l'humanité qui dort,
Qu'un anneau de ses fers doit tomber à leur mort.
Leur supplice ne sert qu'à marquer leur passage;
Et le premier sillon, qu'ébauche leur naufrage,
Sous un cultivateur, député par le ciel,
S'allonge labouré du soc universel.

Parmi ces malheureux, qu'on voit, par intervalles,
Élevant leurs fanaux dans nos sombres annales,
Sous de lâches efforts tomber sans éclairer,
J'en sais un que le ciel ne fit que nous montrer,
Et qui n'eut pas le temps de devenir un phare.
Le monde indifférent, et de mémoire avare,
Sera de mon avis, dès qu'il le connaîtra.
En le voyant revivre, on le mesurera.
D'audace et de raison composé poétique,
Il mêlait dans son âme, au feu patriotique,
Le large de Bacon, le nerveux de Pascal.
Newton prédestiné de l'univers moral,
Peut-être eût-il chanté comme a peint Michel-Ange!
La foudre qu'il portait a foudroyé l'Archange.

UNE MATINÉE DU MOIS DE MAI

A LA CAMPAGNE.

Voilà le coq qui chante à ma fenêtre ouverte!
C'est le jour qui s'éveille, et qui me dit : Alerte!
Ne sois pas le dernier à saluer le ciel :
Les abeilles déjà sont à glaner leur miel,
Et les chardonnerets à satiner leurs plumes.
Le soleil, entr'ouvrant ses paupières de brumes,
De ses regards dorés inonde les guérets;
Des concerts de parfums s'exhalent des forêts;
Les prés ont revêtu leur robe verte et blanche;
Les oiseaux, j'en suis sûr, croient tous que c'est dimanche,
Tant la terre aujourd'hui, s'habillant de bouquets,
Dans ses écrins de mousse a pris d'atours coquets.

Oh ! c'est fête : j'entends les blondes alouettes,
Aux danses du matin inviter les fauvettes,
Et le bouvreuil, dans l'air, arrêtant son ami,
Dire : Bonjour, bouvreuil, avez-vous bien dormi ?
Et, comme on se demande ici de ses nouvelles
En se touchant la main, eux se touchent des ailes.
O Dieu, Seigneur mon Dieu, que vous avez bien fait
De créer la nature, où rien n'est imparfait,
Que notre cœur peut-être, alors qu'il vous oublie,
Et va, par les cités, s'enfiévrer de folie !
Comme ici tout est pur, gai, souriant, serein !
Oublieux du labeur, les troupeaux sans chagrin,
Étendus, ou debout, sur le foin de la crèche,
Causent, en déjeunant avec de l'herbe fraîche.
Les maisons elles-mêmes ont l'air rose et vermeil,
Et le clocher frileux, qui se chauffe au soleil,
Semble, tout doucement, parler à sa lumière.
Le bûcheron travaille au bord de la clairière,
Et ses petits enfants, dans le creux du ravin,
Ramassent du bois mort, pour se faire un jardin.
Armé d'un *Elzevir* qu'il ouvre et qu'il referme,
Le poëte rustique erre autour de sa ferme,
Peu soucieux du monde et du bruit de nos pleurs,
Lisant et regardant où rit le plus de fleurs :

Est-ce dans son parterre ou dans les Géorgiques ?
Imbibé, jusqu'au cœur, de leurs parfums magiques,
Il se dit : Le beau jour pour un homme inspiré !
Que d'admirables vers aujourd'hui je ferai !
S'il se trompe, les champs transfigurent ses rimes,
Et ses beaux vers manqués paraissent tous sublimes.

UNE MATINÉE DU MOIS DE MAI

A LA VILLE.

Que de bruit dans la rue! A peine s'il est jour,
Et, de l'aurore en pleurs devançant le retour,
L'orgue, aux sons catarrheux, dont le rhume chevrote,
De ses airs enroués tousse à faux chaque note.
J'entends déjà de loin, sur leurs essieux criards,
Vers leurs morts du matin voler les corbillards,
Et, de leurs ex-chevaux fouettant les simulacres,
Les cochers, soûls d'hier, grincer avec leurs fiacres.
A peine s'il est jour! cependant levons-nous,
Et du ciel éclairci humons l'air vif et doux,
Cet air frais et chargé de salubres présages.
Bon Dieu! l'affreuse odeur, les hideux paysages!

Quel dégoûtant spectacle éparpillé partout!
Des flots de chiffonniers, sortis de leur égout,
Dont les gosiers bourbeux pour jurer se relayent,
Et qui semblent salir les ruisseaux qu'ils balayent!
Vous verrez qu'un beau jour de nos belles saisons,
Pour quelque tas d'ordure ils prendront nos maisons.
Qui croirait qu'il existe un soleil dans le monde,
Et qu'il pousse au blé vert une couronne blonde!
Il va pleuvoir! que faire, et, d'ici jusqu'au soir,
Comment chasser le spleen, que je suis sûr d'avoir?
Mes livres de Paris sentent tous la poussière :
Sous leurs feuillets frileux la muse prisonnière,
Reste toujours blottie; aux champs c'est différent,
Les livres les plus secs ont un baume enivrant.
Des trésors de l'année, ô ciel, quelle disette!
Je ne vois sur ma table ici qu'une gazette :
Comme c'est printanier! On craint le choléra....
S'il vient à moi, tant mieux! cela me distraira;
Pourvu que j'en réchappe! Ah! bon! voilà qu'on sonne!
Ce sont des ennuyeux : je n'y suis pour personne;
Je veux bâiller tout seul. Si je faisais des vers!
La poésie, habile à changer d'univers,
Peut bien me transporter, sur ses ailes chantantes,
Aux grèves des étangs et des lacs, sous les tentes,

Dont la forêt commence à tisser les rideaux.
Je veux créer des fleurs, inventer des oiseaux,
Entendre au fond des bois, dont je rêve les cimes,
Les notes du coucou tinter dans mes deux rimes.
Parfumez-vous, ô vers, de la senteur des prés,
Où l'herbe fraîche attend les troupeaux altérés.
Lancez des chiens chasseurs sur la piste des lièvres :
Avec leurs chevriers improvisez des chèvres.
Emportez-moi, mes vers, dans des climats meilleurs :
On ne vit à Paris qu'en se croyant ailleurs.

LE FLEUVE SOUTERRAIN.

Des volcans ténébreux, qui n'ont pas de cratère,
Mugissent, enfermés dans les plis de la terre.
Dans ses veines aussi roulent des volcans d'eaux,
Des fleuves prisonniers, dont nos pâles flambeaux
N'ont jamais découvert la route indéfinie,
Et qu'a seul devinés l'œil perçant du génie.
Sous leur voûte muette ils cheminent tout bas,
Ou font, en voyageant, un bruit qu'on n'entend pas.
Rien ne vit dans leur onde, et rien sur le rivage;
Jamais la moindre fleur, dans cette nuit sauvage,
N'a, sur leur noir cristal, penché sa tête en deuil;
Et jamais une aurore, entr'ouvrant leur cercueil,
A ce miroir, couvert d'une brume éternelle,
N'a permis d'accueillir le vol d'une hirondelle.

Habitants animés de l'empire des morts,
Ils rongent sourdement leur linceul et leurs bords,
Et, pour monter au jour, dévorent leur barrière :
Ils le trouvent parfois au bout de leur carrière.
Quand de ce long tombeau l'humide pèlerin
Sent l'odeur de la mer percer son souterrain,
Il fend de sa prison la surface jalouse :
Il boit, de tous ses flots, la clarté qu'il épouse;
Et, du gouffre atlantique usurpateur vermeil,
Il y porte, en triomphe, un reflet du soleil.

Il existe de même, au milieu de la foule,
Des esprits généreux, que le malheur refoule,
Qui dans l'ombre et l'ennui roulent inentendus,
Sans rien savoir des cieux, dont ils sont descendus.
Ils sont assez puissants, pour enrichir la terre;
Mais, quoiqu'elle ait la force et l'élan du tonnerre,
Leur pensée intrépide, esclave de la nuit,
Circule sans témoins, sans éclair, et sans bruit.
Leur course nuageuse est morne et désolée,
Et la création, pour eux, reste voilée.
Leur désert est sans fleurs, et leur air sans oiseau :
Jamais à l'horizon, qui cerne leur tombeau,

L'arc-en-ciel n'a courbé l'émail de sa ceinture.
Sans en faire partie, habitant la nature,
Ils aspirent au jour, sans pouvoir s'y pousser :
Leur lisière de fer ne veut pas se casser.
Mais quand le voyageur, qui marche dans sa fosse,
Sent qu'il va s'y coucher, et que la mort l'exauce,
Il brise les barreaux qui lui cachaient les cieux :
Avant de les fermer, il ouvre enfin les yeux;
Le sépulcre est un monde, où la lumière éclate.
Sa pensée étincelle au jour qui la dilate :
Au gouffre qui l'éclaire il se plonge enivré,
Et, si c'est là se perdre, il se perd délivré!

L'ÉLYSÉE DE THALÈS.

De l'immortalité, que l'on prodigue aux hommes,
Pourquoi déshériter, orgueilleux que nous sommes,
Les plantes, qui s'en vont plus vite encor que nous,
Et semblent, en partant, nous donner rendez-vous?
Ces fleurs que nous voyons, sur leur tige penchante,
Mourir au bruit des vers, et pendant qu'on les chante,
N'ont-elles pas besoin, ne vivant qu'un matin,
Elles, qu'on ne peut pas guérir de ce destin,
Besoin qu'une existence, autre que la première,
Leur laisse, sans compter, respirer la lumière?
Pouvons-nous supposer, disait le vieux Thalès,
Qu'artisan, comme nous, de bienfaits incomplets,
Le Dieu, qui fit les fleurs, soit injuste pour elles!
Éphémères joyaux, ces diamants fidèles,

Qui s'enlacent d'eux-même au collier des saisons,
Qui, comme nos palais, visitent nos prisons,
Et croissent dans nos champs, sans que nos mains les sèment;
Ces fleurs qui, comme nous, se recherchent et s'aiment,
Qui s'ouvrent au soleil et s'endorment, le soir,
Pour être, en s'éveillant, plus charmantes à voir,
Ces enfants du printemps, que l'automnê rappelle,
Comme ceux de la femme ont une âme immortelle.
Leur éclat le promet, leur parfum le prédit :
Le parfum vole au ciel, quand l'éclat s'engourdit.
Du corset de la Vierge, ou des nœuds de son voile,
La rose tombe fleur, et se relève étoile.
Soyez donc sûr qu'admis à ses riants banquets,
L'Elysée adoptif vous rendra vos bouquets,
Et que vous verrez, tous, leurs suaves fantômes,
Des cieux colonisés embaumer les royaumes.
Leur bonheur sera là de vous plaire toujours,
D'enivrer, sans pâlir, votre ombre après vos jours.
Oui, croyez-moi, leur âme escortera la vôtre :
Les fleurs de cette vie ont un jardin dans l'autre.

LE MIROIR D'ARCHIMÈDE.

Quand la flotte romaine assiégeait Syracuse,
Archimède, appliquant la science à la ruse,
Au soleil défenseur osa s'associer.
Il enferma ses feux dans des miroirs d'acier,
Comme nous dans l'obus un réservoir de poudre,
Et, lançant la lumière en place de la foudre,
Et d'éclairs contre Rome armant le sein des eaux,
Acheva le problème, en brûlant ses vaisseaux.
Nous crions au miracle! et pourquoi ce prodige
Ne laisse-t-il en nous ni lueur, ni vestige,
Quand de l'ordre physique il passe à l'idéal,
Et du monde des sens à l'univers moral?
L'œil croit, et l'âme nie. Eh, pourtant, qu'on le dise!
Que sont ces forts marins, que la guerre improvise,

Près du vice en bataille, autour de nous posté,
Dont l'éternel blocus cerne l'humanité;
Près de la servitude et de sa lèpre immonde;
Près du virus de l'or, qui pourrira le monde?
Vos plus savants miroirs, bornés dans leurs effets,
Consument, à cent pas, vos donjons imparfaits:
Regardez le poëte, alors que, dans son œuvre,
Le soleil enfermé sous son regard manœuvre!
Combattant aujourd'hui contre vos passions,
A vingt siècles plus loin il darde ses rayons.
Qu'il s'allume aujourd'hui! dans trois mille ans encore,
Le miroir de ses vers, sublime météore,
Ira de ces marchands, que nous traitons en rois,
Foudroyer l'avarice, incendier les lois,
Et, comme le fer rouge employant le tonnerre,
Cautériser le crime aux veines de la terre.

LIVRE TROISIÈME.

LA RÉSURRECTION DE LAZARE.

FRAGMENT

DU POEME DE L'UNIVERS.

Quand Lazare fut mort, et couché dans sa bière,
Dieu, pour la relever, fit signe à sa poussière :
L'âme, qui regagnait son immortalité,
Suspendit tout à coup son vol déshérité,
Et le ver, qui cherchait sa boue alimentaire,
Quand Lazare en sortit, recula sous la terre.
Est-ce un fait véritable ? est-ce un mythe pieux,
Qui cache, sous sa lettre, un sens mystérieux ?
Je n'en suis pas le juge, et pour moi l'un vaut l'autre.
Thèse d'historien, de poëte ou d'apôtre,

Qu'importe ! dans la nuit, où, campé quelques jours,
L'homme poursuit, sans voir, ce qui le fuit toujours,
Quel motif avons-nous de nier quelque chose ?
Quand on croit sans raison, on doute aussi sans cause.

Toi qui ne comprends pas, en toi-même inhumé,
Qu'en sa tombe vivace un insecte enfermé,
Par ordre du soleil, ouvrant sa chrysalide,
Voltige sur les prés comme une fleur rapide :
Homme qui ne sais rien, mais qui prétends savoir,
Lazare ressuscite, et tu voudrais le voir !
Eh bien ! tu le verras. Si cette main débile
Peut lever le rideau, qu'a baissé l'Évangile,
Derrière ce rideau, viens ! je te montrerai
Ce qu'est cet homme heureux, du sépulcre engendré,
Qui reprend de ses jours le manteau périssable,
Comme un baigneur le sien, qui séchait sur le sable.

Au moment de quitter cet aride univers,
Où les fosses des morts sont les lieux les plus verts,

Il avait entendu, sur sa couche glacée,
Près de sa mère en deuil prier sa fiancée,
Et son âme, un instant, reployant son essor,
Aurait voulu rester pour les entendre encor.
Vains souhaits! il mourut, comme on meurt, quand on aime,
En pleurant. Tout à coup, Dieu rompt ce ban suprême!
A son palais solaire avant d'être monté,
Dans ses champs paternels il renaît transplanté;
Mais il ne les voit plus qu'à travers son suaire.
Forcé de se remettre à sa tâche annuaire,
Le chagrin du départ le saisit au retour,
Et son œil d'exhumé ne comprend plus le jour.
Déjà l'herbe oublieuse a poussé dans sa voie.
Sa mère, en l'embrassant, l'a reconnu sans joie:
Ce n'est pas là le fils, qu'elle avait enfanté;
C'est celui que la mort dans ses flancs a porté.
Sa maîtresse n'approche, à son tour, qu'avec crainte;
Quel baiser peut fleurir sur cette bouche éteinte,
Qui sur un front vermeil ne jette, en s'y posant,
Ou sa pâleur de spectre, ou le froid de son sang!

Étranger aux humains, qui ne sont plus ses frères,
Il parcourt, isolé, leurs chemins temporaires,

Tout seul, quoiqu'avec eux : de l'âme et du regard,
Cherchant le port céleste entrevu par hasard,
Et dont le souvenir, constant mais indocile,
Feu follet invisible, entre ses chairs vacille.
Le désert de son cœur se réfléchit partout.
Point de sentier pour lui qui ne mène au dégoût!
Dans son linceul absent sa marche s'embarrasse.
Il se semble à lui-même un fantôme qui passe,
Qui, conduit dans la vie en laisse de la mort,
Y traîne, à ses côtés, le gouffre dont il sort,
Et voit, à chaque pas de sa route flétrie,
Dégoutter sur les fleurs la cendre qu'il charrie.

Sûr de son avenir puisqu'il l'a traversé,
Il assiste, en avant, à son destin passé.
Qu'il sente du génie, aux mains toujours si closes,
Tomber en lui le grain, qui fait les grandes choses!
L'ouragan sans merci, qui souffle du cercueil,
Vient geler les moissons dont il rêvait l'orgueil.
Les passions en vain l'appellent à leur fête :
Au lieu de leur répondre, il détourne la tête,
Comme s'il entendait sa fosse se rouvrir;
En voulant l'éviter, il a l'air d'y courir.

Rien n'excite, n'attire, ou n'émeut son envie;
Il vit, dans un autre air, détaché de sa vie,
Pareil à ces bouquets, par la serpe coupés,
Et qu'un vase adoptif d'une eau pure a trempés.
Le nouvel élément, où renaît leur verdure,
Avec ces pauvres fleurs, entretient leur blessure :
La séve, en se hâtant, leur fait bientôt défaut.
Elles poussent plus vite, et s'effeuillent plus tôt.

Doublé par le sommeil, j'ai souvent, pâle et sombre,
Assisté dans un rêve au convoi de mon ombre,
Ou debout, près du moi sur sa couche étendu,
Poursuivi d'un doigt sûr mon pouls rare et perdu.
Homme et spectre, posés l'un à l'autre en problème,
Ainsi vivait Lazare, insoluble à lui-même.
L'âme, du spectre à l'homme, errant comme un fanal,
Se cherchait, sans se voir, en ce double arsenal.
Comme le froid savant, dont l'acier téméraire,
Veut, aux flancs d'un cadavre, ou la lire ou l'extraire,
Lazare, de ses sens aiguisant le scalpel,
Sous son propre cerveau guettait le mot du ciel;
Mais, prêt à le saisir, le mot fier et superbe
Restait insaisissable, et fuyait sous son verbe.

Passager de la tombe, il n'en a rapporté,
Avec d'autres brouillards, qu'une autre obscurité.

D'univers différents douteux aborigène,
Qui souffre du repos, que l'activité gêne,
Il se sentait, vivant, le collègue des morts.
Combinant ces états, sans les mettre d'accords,
Il était là debout, un pied dans chaque monde,
Comme au seuil d'un empire, où la discorde gronde,
Un drapeau blanc et noir, qui flotte entre deux camps;
Comme sur un rocher, qui sépare deux champs,
Un de ces fiers sapins dont on ne sait pas l'âge,
Quelque chêne roussi d'un côté par l'orage,
Et de l'autre encor vert des baisers du printemps,
Qui, livré sans relâche à des vents inconstants,
Balance, tour à tour, entre les deux vallées,
Ses touffes de feuillage, et ses branches brûlées.

Échappé de la mort, il croit toujours sentir,
Dans les plis de sa chair quelque ver se blottir.
Inquiète du jour, sa fatale pensée
Redoute encor la nuit dont elle est divorcée,

Et, d'un port ou de l'autre également proscrit,
Tout espoir de refuge avorte en son esprit.
S'il se cherche en arrière, à travers la distance,
Quelque douce raison de chérir l'existence,
C'est vainement qu'il veut, à ses pas refroidis,
De sa jeunesse en fleurs rouvrir le paradis;
Sa première naissance a l'air, pour lui, d'un conte;
Né deux fois, la seconde est la seule qui compte,
Et dans ce cercle aride il végète enchaîné.
Comme un dieu de la fable, à nos traits condamné,
Mal à l'aise dans l'homme, et sa langue grossière,
Qui prend, en y passant, l'odeur de sa poussière,
On eût dit qu'il voulait, malgré l'humanité,
Rentrer, par ses récits, dans sa divinité,
Et sentait, en dictant sa merveilleuse histoire,
Les vapeurs de la terre embrumer sa mémoire.

« Sais-tu, lui disait-on, ce que c'est que la mort?
» Est-ce un bien, est-ce un mal, le naufrage, ou le port?
» Revenu d'un séjour d'où ne revient personne,
» Dis-nous s'il a des droits aux terreurs qu'il nous donne. »

Et Lazare disait : « La mort est un sommeil,
» Dont vous me demandez quel sera le réveil?
» Je ne l'ai point appris. Dans cette nuit sans trêves,
» A-t-on des visions, qui ne soient pas des rêves?
» Je n'en ai, comme vous, qu'un espoir impuissant :
» Je ne m'en souviendrai qu'en les recommençant.
» Tout ne meurt pas en nous, puisque je vis encore,
» Mais quel est ce principe immortel? Je l'ignore.
» Comment nous survit-il? où va-t-il? et comment
» Nage-t-il, invisible, aux mers du firmament?
» Je n'en sais rien. Notre âme en tout se confond-elle?
» Va-t-elle, se masquant d'une robe nouvelle,
» De quelque autre machine ordonner les ressorts?
» De costume et d'ennui changeant comme de corps,
» Lui faut-il, sans jamais soulever aucun voile,
» Aller, de morts en morts, essayer chaque étoile?
» Peut-être l'ai-je su; mais j'ai tout oublié.
» Ce secret du Très-Haut, par nos yeux épié,
» Ne passe point du ciel aux veines de la terre :
» Je ne puis, comme vous, qu'adorer et me taire.

» Comme la vôtre, à tous, ma croyance est un vœu.
» J'imagine que l'âme est un rayon de Dieu,

» Qui nous arrive au cœur, comme aux yeux la lumière,
» Par l'espace : et quand Dieu, nous fermant la paupière,
» De ce miroir subtil, tout à coup éclipsé,
» Rappelle à son berceau le trait qu'il a lancé,
» J'imagine que l'âme a besoin, pour s'y rendre,
» Du temps dont la lumière a besoin pour descendre;
» Et peut-être qu'avant d'y pouvoir remonter,
» Elle a, dans l'infini, des siècles à flotter :
» Ce qu'en ont à franchir les régions stellaires,
» Pour porter jusqu'à nous leurs clartés séculaires!
» Voyageuse d'un jour, qui crut aller si haut,
» La mienne, hélas! la mienne a fait halte trop tôt.

» Fleuve intellectuel, en quête de sa source,
» L'âme, stagnante ici, prend, à la mort, sa course.
» Mais ce flot, qui retourne à son lit aimanté,
» Se sent-il rejaillir vers la Divinité ?
» Cette âme, en traversant l'air de l'indépendance,
» D'un but, qui la transforme, a-t-elle confidence?
» Quand, auprès de son vol, passe un astre habité,
» Son vol pensif craint-il de s'y voir arrêté?
» Peut-elle, suspendue au bord de son orbite,
» Et, comparant ce globe à celui qu'elle quitte,

» De son séjour futur s'emparer par l'espoir?
» Hélas! j'en suis resté trop loin pour le savoir,
» Et, si j'ai vu le port, ma poussière charnelle
» N'en peut plus réfléchir la splendeur éternelle.
» J'ai beau creuser en moi, pour en faire jaillir
» Cette splendeur sans nom que j'y sens tressaillir,
» Dans mon sang limoneux elle reste enfoncée;
» Je ne puis retrouver le ciel dans ma pensée.
» Il la remplit pourtant, et ce pompeux fardeau
» Me pèse plus qu'hier la dalle du tombeau.
» Mon sein, gros d'avenir, garde en lui son oracle,
» Et je ne suis de Dieu qu'un douloureux miracle.

» Je crois me souvenir qu'au moment d'expirer,
» Quelque chose de moi s'est senti savourer
» Je ne sais quel repos, je ne sais quel air libre,
» Avec lequel mon âme était en équilibre;
» Mais cet air généreux, si vite évaporé,
» Ce repos nourrissant, que je n'ai qu'effleuré,
» Je n'ai pas eu le temps d'en recueillir la séve.
» Il est des jours fiévreux, où la douleur s'élève
» A des hauteurs d'idée interdites plus tard,
» Et dont l'impression, s'en allant en brouillard,

» Comme un son qui se meurt, dans l'esprit se prolonge.
» C'est tout ce qu'aujourd'hui j'ai conservé d'un songe,
» Où les harpes du ciel m'ont peut-être bercé :
» Mon cœur en vibre encor, mais le reste est passé.

» Néophyte amoureux d'un souvenir sublime,
» Ma vie est à l'étroit dans le corps qu'elle anime.
» Pour fixer ce qui glisse en moi comme un éclair,
» Mon âme d'aujourd'hui n'a que mes sens d'hier;
» Loin de les maîtriser, ce sont eux qui l'enchaînent;
» Au lieu de la servir, mes organes la gênent.
» Par un essai de mort esclave émancipé,
» On dirait que ce monde, où j'ai déjà campé,
» Dont j'ai vu, dont je touche encore les deux pôles,
» Le monde des vivants pèse sur mes épaules.
» L'être convalescent, qui crut perdre le jour,
» En accueille, enivré, le magique retour :
» La terre est plus brillante, et plus fraîche, et plus belle;
» Il la foule à pleins pieds, pour sentir que c'est elle.
» Moi, je revois aussi la terre avec orgueil,
» Mais mon bonheur frileux a des frissons de deuil.
» Rien n'est comme autrefois, n'a la même parure :
» L'optique du tombeau m'a changé la nature.

» Tantôt tous les objets se peignent à mes yeux,
» Comme, au miroir d'un lac, l'opulence des cieux,
» Ou la verte forêt, à sa berge adossée :
» La peinture est fidèle, hélas! mais renversée;
» Tantôt toutes les fleurs, les arbres, les coteaux,
» Et les vallons baignés de l'écharpe des eaux,
» Les monuments de l'homme, et les hommes eux-mêmes,
» Tout, à mes yeux, frappé d'éclipse et d'anathème,
» Paraît nager, obscur, dans ces flots de vapeur,
» Que les spectres du soir traînent devant la peur.
» Je suis debout ici, comme ces obélisques,
» Que, de leur lit de sable, on retire à grands risques :
» Ils remontent dans l'air, de poussière tachés;
» On devine, à les voir, qu'ils ont été couchés.

» Banni, par le trépas, de la terre où nous sommes,
» Et, du trépas vaincu, renvoyé chez les hommes,
» Ma résurrection n'est qu'un exil de plus,
» Où, porté par les flots, j'en attends le reflux.
» Sentant, au fond de tout, un implacable vide,
» Plus j'en vois le néant, et plus j'en suis avide.

» Je voudrais quelquefois me ressaisir des airs,
» Et, craignant d'en tomber, je m'attache à mes fers.
» Sans redouter beaucoup que la mort me remporte,
» Il me semble toujours qu'elle frappe à ma porte,
» Et de peur qu'il me manque une peine à compter,
» Je voudrais, s'il se peut, me presser d'exister.
» Avant que sonne au ciel ma mort définitive,
» J'aurais honte, je crois, de laisser sur la rive
» Une idée à prévoir, une énigme à sonder.
» Comme l'astre du jour, où j'espère aborder
» Lorsque j'aurai franchi nos poudreuses demeures,
» Je voudrais parcourir le monde en vingt-quatre heures.

» Voilà comme je vis, depuis le jour si beau,
» Où mon premier cercueil fut mon second berceau!
» Double et simple à la fois, comme si cette image,
» Cette ombre que mon corps jette sur mon passage,
» Savait qu'elle me suit et demandait pourquoi;
» Comme si cette image était un autre moi,
» Et de tous mes pensers un obscur satellite.
» Je ne suis rien, hélas! qu'une ombre qui s'agite,
» Qui croit son mouvement toujours prêt à cesser,
» Et qui dit au soleil : Quand dois-tu m'effacer? »

C'est ainsi que pensait, que s'exprimait Lazare,
Être surnaturel, prophétique et bizarre,
De son propre savoir, captif silencieux;
Semblable en quelque sorte au Rhône curieux,
Qui, déserteur du jour pour s'enfuir sous la terre,
Ramène un peu plus loin, aux champs qu'il désaltère,
Des flots ressuscités, dont le miroir muet,
De leur cours souterrain, ne dit point le secret.
Ce qu'il eut à penser, quand la mort inflexible
Vint enfin le couvrir d'une aile irrémissible,
Allez, si votre cœur ne l'a point deviné,
Interroger ailleurs un écho moins borné.

Ces échos sont nombreux, quoiqu'ils paraissent rares.
Que d'hommes vous verrez, comme autant de Lazares,
Hommes anciens, vêtus d'un costume nouveau,
S'acharner à chercher, au fond de leur cerveau,
Un mot révélateur, qu'ils ne peuvent nous dire,
Un rayon, qui s'obstine à ne vouloir pas luire!

Qui sait, lorsqu'ils vivaient, si le Dante ou Bacon,
Charlemagne, Leibnitz, Bonaparte ou Milton,
Ne s'étaient pas déjà présentés sur la terre,
Et n'y reprendront pas leur course solitaire;
Si tous ces fiers esprits, tous ces porte-flambeau,
N'étaient pas des bannis de leur premier tombeau,
Qui, se souvenant tous de leur mort commencée,
Associaient leur vie au deuil de leur pensée!
Pleins d'un autre univers qui parle par leur voix,
Tous ont l'air d'exister pour la seconde fois.
Oui, ces puissants humains, qui dominent le monde,
Dont l'âme nous paraît si vaste et si profonde,
N'ont peut-être de grand que de se rappeler
Des secrets, que la tombe allait leur dévoiler:
Chiffres interrompus, dont leur génie en peine
Aspire sans relâche à renouer la chaîne.
Sépulcres voyageurs, qui semblent, vers les cieux,
Exhaler, au passage, un air religieux,
On marche, mais de loin, sur leur trace céleste,
Et, tout en les suivant, la foule les déteste.
Et ce qu'on hait en eux, ce n'est pas leur pouvoir:
On les hait d'avoir vu ce qu'on ne peut pas voir.
Ils traînent, après eux, des restes de lumière,
Qui font, en la touchant, honte à notre poussière.

A les voir vivre seuls, seuls au milieu de tous,
On devine qu'ils sont d'autre espèce que nous,
Et que leur horizon va plus loin que le nôtre.
Leur corps est de ce monde, et leur esprit d'un autre;
Voilà pourquoi leur sort est si triste ici-bas!
Ils sont dépaysés. Ah! vous ne savez pas
Ce qu'on souffre à sentir des fragments de mystères
Rouler avec le sang qui bat dans nos artères,
A vouloir reporter, à sa source de feu,
Le secret dont on meurt, quand ce secret c'est Dieu,
Qui nous a pris pour ciel, et qu'en soi l'on contemple.
Mais Dieu n'en peut sortir, qu'il ne brise son temple:
Et ce temple vivant, qu'il daigne visiter,
Est lent à démolir, comme à ressusciter.

LA SOURCE.

L'homme jeune est un roi, par Dieu même sacré,
Dont le trône invisible est partout révéré.
Des États qu'il parcourt prince cosmopolite,
Il habite en lui-même une ville d'élite,
Dont l'Arabe envîrait le luxe oriental,
Et dont les temples d'or, les thermes de cristal,
Se construisent d'eux-même aux accords de son âme.
Un magique soleil l'échauffe de sa flamme,
Et mêle à ses trésors les trésors du printemps.
Mais ce royal Éden ne dure pas longtemps.
L'âge arrive, suivi de son frileux cortége,
Qui veut, dans son blason, jeter des fleurs de neige,
Dont l'haleine bientôt ternit, comme un brouillard,
Ces palais, qui font honte aux merveilles de l'art,

Ces jardins, rayonnants de perles nuancées,
Où le roi, jour et nuit, tient sa cour de pensées.
Un souffle les fit naître, un souffle les abat.
Tout cède, tout s'écroule à peu près sans combat;
Et que lui reste-t-il de ce règne rapide?
Des regrets, et, dans l'ombre, une source intrépide,
Une petite source, aux flots apprivoisés,
Qui chante jusqu'au bout autour des murs brisés.
Rien ne la décourage, et sa plaintive aumône
Console, en l'assistant, le roi tombé du trône.
Cette source, fidèle aux décombres du cœur,
Et qui trompe du temps le pied toujours vainqueur,
Est-il besoin de dire ici comme on la nomme?
L'Espérance, la sœur de charité de l'homme,
Qui veille au froid chevet de nos désirs mourants,
Est comme ce ruisseau, dont les flots transparents,
Après avoir roulé dans des lits de porphyre,
Arrosent des déserts qui furent un empire,
Réfléchissant leur deuil morne et silencieux,
Mais, avec ces débris, réfléchissant les cieux.

LA COLONNE DE FUMÉE.

L'homme le plus robuste est encor bien débile :
Pour atteindre un grand but, son âme est trop mobile.
De leur trésor abstrait chercheur ambitieux,
Il conduit sa pensée à l'attaque des cieux;
Mais sa vague pensée, en montant, s'évapore,
Ou, devenant brouillard, couvre d'ombre incolore
Ce soleil, où son vol se flattait d'atterrir.
Le génie, ici-bas, ne peut rien conquérir.
Son orgueilleux essor ressemble à la fumée,
Que pousse de l'Etna la fournaise allumée.
La colonne rougeâtre a l'air, quelque moment,
D'avoir, pour chapiteau, le dais du firmament;
Mais, au souffle du vent, son fût courbé vacille.
Cet Atlas nébuleux, penché sur la Sicile,

Fléchit sous le fardeau, qu'il ne peut approcher.
Au lieu de soutenir ce ciel qu'il croit toucher,
Il y drape le jour d'un insolent nuage :
Et bientôt la nuée, où fermente l'orage,
Sur le front du géant éclate avec fracas.
Elle y retourne en pluie, y retombe en frimas,
Ou, de grêlons aigus, mord sa crête brisée :
C'est souvent le tonnerre, et jamais la rosée.
Triste histoire de l'homme, et de l'esprit humain!
Cette flamme, qui couve au fond de notre sein,
S'en échappe par flots de vapeur et de cendre,
Qui brouillent les secrets, que nous voulons surprendre.
C'est toujours de la nuit qu'enfante notre feu,
Et, quand on s'imagine arriver jusqu'à Dieu,
Dieu la renvoie en bas, sous forme de tempête,
Du volcan raisonneur battre ou glacer la tête.

IGNORER.

L'ignorance a du prix : c'est la sœur de l'espoir.
N'aimons-nous pas souvent, quand la fraîcheur du soir,
D'une gaze brumeuse, argente nos herbages,
A voir se découper, sur le fond des nuages,
Le clocher villageois, qui, pour les prier mieux,
Semble se rapprocher, le plus qu'il peut, des cieux ?
N'aimez-vous pas à voir, aux vitraux des chaumières,
Des astres du foyer trembloter les lumières,
Et des hauts peupliers le portique mouvant,
Colonnade jaseuse où murmure le vent,
Apparaître de loin comme un cortége austère,
Qui regagne, en priant, les tours du monastère?
Peut-être qu'au soleil, ce clocher, sale et noir,
Vous gâterait le ciel, qu'il embellit, le soir :

Peut-être que ce feu, qui luit dans les chaumines,
N'éclaire autour de lui que d'ignobles ruines,
Que les haillons du vice et de la pauvreté :
Et l'arbre, dont le vent berce la majesté,
Peut-être, dans les airs, ne porte, avec tristesse,
Qu'un diadème aride, usé par la vieillesse.
Grâce à la nuit pourtant, on peut tout admirer.
L'esprit, qu'elle aiguillonne, au lieu de l'égarer,
Des merveilles, qu'il rêve, enrichit la nature :
L'ombre, qui la déguise, ajoute à sa parure.
Que faut-il, pour la voir soudain s'évanouir?
Le jour. Craignez-le donc : ignorer, c'est jouir.

LE ROI DES ROIS.

Quelle peine on se donne, et qu'on fait de chemin,
Pour étonner des gens, qui seront morts demain!
Que de bruits vont se perdre, avant qu'on leur réponde!
Un docte visiteur des quatre coins du monde
Me racontait qu'un jour, dans un de ces déserts,
Où dort sur un sol nu le vide errant des airs,
Il avait vu soudain, comme une île sans arbre,
Surgir de la poussière un piédestal de marbre,
Et, sur ce piédestal, aperçu, par hasard,
Un pied d'homme brisé, que foulait un lézard.
On ne découvrait pas trace de la statue :
Sa base seulement n'était point abattue.
On y lisait : « Je suis... » Puis rien. Terrible ou non,
Les siècles, lettre à lettre, avaient rayé ce nom.

« Rois des rois. Au ciel même osant porter ombrage,
» Avec des monuments j'ai refait son ouvrage;
» Mon œuvre se termine où la sienne finit. »
Cherchez donc à présent l'univers de granit,
Que ce frêle éternel croyait impérissable!
On n'en distingue plus, naufragé dans le sable,
Qu'un pauvre bloc de pierre, écorné par le temps.
Ameutés contre lui, le soleil et les vents,
Ont cassé du faux dieu l'orgueil testamentaire.
Et quel legs précieux a-t-il fait à la terre?
Le même qu'un cheval eût pu lui destiner :
Le bronze du sabot, qu'il y faisait sonner;
Fossile plus obscur que ceux du mastodonte,
Et sur lequel Buckland, ou Cuvier qui les dompte,
N'oserait rebâtir ce petit-fils d'Atlas :
Car tout ce qui fait l'homme est ce qu'on n'en voit pas.
Créations d'un jour qu'un autre décomplète,
Si, pour les transformer, l'âme ne s'y reflète,
Les œuvres de nos mains durent toutes bien peu;
L'invisible survit, parce qu'il tient de Dieu.
Tout s'en va; rien n'a place ici-bas plus d'une heure :
Ce qu'on fait se détruit, ce qu'on pense demeure.

CONTRADICTION.

Du feu des passions quand l'éclat nous inonde,
D'où vient que l'âme en deuil pense à changer de monde?
Ne peut-on supporter leur mordante langueur?
Est-il, dans leur délice, un poison pour le cœur?
Ah! sans doute qu'alors la triste expérience
Veut, contre l'avenir, s'armer de prévoyance.
Quand on sait que l'amour suit les chances du sort,
On veut, à ce désastre, échapper par la mort.
Ivre des biens chéris, qu'on va perdre peut-être,
On veut mourir heureux, de peur de ne plus l'être.
C'est que l'homme plutôt, facile à s'éblouir,
Perd, au sein du bonheur, la force d'en jouir.
Trop haut dans l'existence, il respire avec peine :
Et, sans vouloir descendre, il demande la plaine

D'une double nature indocile vassal,
C'est qu'il perçoit le bien avec le sens du mal :
C'est que, faits pour la nuit, nos regards de poussière
Ont tout à la fois peur et soif de la lumière.
On dirait que, pressé par d'avides ressorts,
L'esprit veut s'affranchir de la gêne du corps :
Et comme le volcan, étouffé sous la terre,
Cherche à se délivrer, en s'ouvrant un cratère,
On dirait que du cœur l'ardente émotion
Aspire, pour s'éteindre, à faire explosion.

LE VENT D'ORAGE.

Avez-vous remarqué, l'été, quand un orage
Couve dans les flancs roux de quelque épais nuage,
Quelle sourde menace inquiète les bois,
Et met, comme les fleurs, l'arbre même aux abois?
Avant qu'il n'ait soufflé, le vent, qui se prépare,
Fait frémir sous l'aubier la séve qu'il égare;
L'aulne altéré se plaint de la tiédeur des eaux,
Et le feuillage ému tremble au bout des rameaux.
On jurerait alors que le pouls de la terre
Communique aux forêts sa fièvre involontaire,
Et le moindre arbrisseau, saisi d'émotions,
Frissonne au contre-coup de ses pulsations.
N'est-ce pas là souvent le mal qui nous oppresse,
Dans ces jours si brûlants de la verte jeunesse,

Que l'on est convenu d'appeler nos beaux jours?
Notre sang tout à coup plus pressé dans son cours,
Avant qu'elle n'éclate, annonce la tempête.
Un trouble vaporeux nous fait pencher la tête,
Et, s'échappant du cœur par la fièvre surpris,
Des rêves inconnus courent dans nos esprits.
N'aurions-nous pas en nous, l'une à l'autre enlacées,
Tout le long du cerveau, des buissons de pensées,
Qui tremblent, quand de loin ils sentent arriver,
Le vent des passions, qui voudrait s'élever?
On ne sait pas d'où vient cet orage de flamme,
Mais regardez-y bien : le nuage est à l'âme.

L'AÉROSTAT.

Le poëte est semblable au jeune aéronaute,
Qui, d'un vaisseau de soie audacieux pilote,
Pour aborder le vide, ose tenter les cieux.
Il aperçoit sous lui des pays radieux,
Qui lui tendent de loin leur fertile couronne :
Ce sont tout simplement les champs qu'il abandonne,
Et dont il fuit au ciel les arides déserts.
Au-dessus de sa tête, il voit, au fond des airs,
S'allonger et courir d'admirables contrées,
Dont les plaines sont d'or, de lapis diaprées.
Sa barque y veut surgir : et, quand il les atteint,
Des vallons frauduleux l'or magique s'éteint.
Il navigue, il navigue, aveuglé par la brume,
Perdu dans des courants, où la foudre s'allume,

N'ayant que Dieu pour nord, l'espace pour soutien.
Où va ce voyageur pourtant? Il n'en sait rien.
Il dompte un élément, qui le fait son esclave :
Il est le prisonnier de son vaincu qu'il brave.
Ce conquérant de l'air est le jouet du vent;
Où l'on ne peut pas vivre, il pénètre vivant.
Mais veut-il s'arrêter dans sa course perverse!
Aucune ancre ne tient dans les mers qu'il traverse.
Il navigue, il navigue : et, quand il a longtemps,
Comme un essaim d'écueils, défié les autans,
Il regagne, à travers mille dangers sans gloire,
La terre, dont son vol insultait la mémoire.
C'est pour descendre, hélas! qu'il s'est tant élevé.
Cherchez donc, hors du monde, un navire achevé,
Qui sache mieux des airs et la route et la carte!
Ce vaisseau, c'est la mort. Tout devant lui s'écarte :
Il emporte notre âme aux plus lointains sommets,
Et ceux qui l'ont monté n'en descendent jamais.

RÉPONSE

A UNE ÉPITRE DE M. DE LACRETELLE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Fier et reconnaissant de votre jeune épître,
Me voilà, pour répondre, assis à mon pupitre!
Mais c'est embarrassant de faire de beaux vers;
Quand le cœur est joyeux, l'esprit va de travers,
Et ma verve s'éteint, quand la vôtre s'allume.
Comme un vin capiteux, l'encens porte... à la plume,
Et les mots enivrés trébuchent sous mon doigt :
Vos louanges d'ami m'empêchent d'aller droit.
N'importe : quoiqu'au ciel il ait perdu les anges,
Quel ravissant poison, que celui des louanges!
Un autre en rabattrait : moi, je n'en rabats rien;
Je crois tout, je prends tout, mon maître, et je m'y tien.

Vous m'élevez un trône, il faut bien que j'y reste.
Comment faire, d'ailleurs, pour paraître modeste?
Moi qui, sur tous les points, ai, depuis que je vis,
Toujours eu le bonheur d'être de votre avis,
Je ne puis pas si vite oublier de vous croire :
Signé de vous, l'éloge est pour moi de l'histoire.
Priez Dieu seulement que je meure ignoré :
Si jamais on me lit, je vous compromettrai.

J'étais, dans mon vieux cloître, à lire les étoiles,
Dont mes chants quelquefois ont cru percer les voiles,
Quand un écho, parti des vignes de Bélair,
Est venu me trouver aux sentiers de Képler.
Adieu de ces chemins les hauteurs escarpées,
Et leurs ombres de feu, par Newton dissipées!
Les astres ont repris leur cours silencieux,
Et j'ai, pour vous bénir, interrompu les cieux.
Je me suis presque aimé, quand j'ai vu, sans nuage,
Le miroir de vos vers réfléchir mon image.
Vos pinceaux, tout brillants de générosité,
Ont tracé mon portrait avec tant de bonté,
Que, sans vouloir chercher si vous étiez fidèle,
Je me suis mis d'abord à songer au modèle :

Et parfois, grâce à vous, je me suis fait accueil,
Avec un intérêt, qui ressemble à l'orgueil.

Après vous avoir lu, je restai sur ma chaise,
Satisfait, mais pensif, évoquant à mon aise,
D'un passé déjà loin, les tableaux endormis,
Revoyant mes chagrins et comptant mes amis,
Refeuilletant mes jours, écoutant, page à page,
Mourir ces passions, qui font tant de tapage;
Retâtant cette arène, où je vous suis de loin,
Ce cirque littéraire, où l'on meurt sans témoin,
Où dès seize ans, je crois, entré malgré mon père,
Je n'ai guère éprouvé la fortune prospère,
Où souvent dans ma coupe un lait pur s'est aigri,
Où, malgré l'amitié qui m'a toujours souri,
J'ai trouvé peu de fleurs terrestres ou divines,
Où je me suis piqué les mains à tant d'épines.
En ne m'en plaignant pas, le mal s'est amorti;
Mais, soit dit entre nous, je l'ai toujours senti.

Mon père me disait, quand, plus hardi que sage,
Je voulais, jusqu'à Dieu me frayant un passage,

Par l'échelle des vers prendre le ciel d'assaut :
« Vous êtes trop petit, pour regarder si haut.
» L'avenir vous attend! mais, vers ce but frivole,
» On risque de tomber, mon cher, quand on s'envole.
» Fussiez-vous, par hasard, un aigle sans pareil,
» On ne vit pas, en l'air, de gloire et de soleil.
» Laissez-là, croyez-moi, les voûtes éternelles.
» Lorsqu'on a, voyez-vous, des jambes au lieu d'ailes,
» Et je ne vous dis pas cela pour vous fâcher,
» Le parti le plus sûr est encor de marcher.
» Vous rêvez le génie et son bruyant cortége!
» C'est un rêve, qu'on fait au sortir du collége,
» Et qui mène les gens droit à l'adversité.
» Vous voulez le malheur et la célébrité!
» Peut-être aurez-vous l'un, mais vous n'aurez pas l'autre.
» Les hommes de talent douteront tous du vôtre.
» Personne, en vous voyant, ne fera de holà,
» Et, vous suivant des yeux, ne dira : Le voilà!
» Et, si votre renom vient un jour à s'étendre,
» C'est quand vous n'aurez plus d'oreille pour l'entendre.
Mon père eut la douleur d'avoir vingt ans raison,
Et ses yeux se sont clos sans voir, à l'horizon,
Briller une lueur qui contredît mes ombres.
Que dirait-il du jour, qui suit des nuits si sombres,

S'il voyait maintenant un talent révéré,
Un de ces hauts barons de l'univers lettré,
Dont l'éloquence intègre et toujours salutaire
Lui semblait faite exprès pour assainir la terre,
Me prendre par la main, et me traiter d'égal,
M'appeler, d'un seul mot, Tacite et Juvénal,
Et, descendant pour moi de son trône oratoire,
Couvrir ma pauvreté d'une part de sa gloire?
Mon vieux père aujourd'hui s'écrierait stupéfait :
« Vous ne m'avez pas cru, mais vous avez bien fait. »

Vous, qui me connaissez, qui savez que ma muse,
A compter les bluets, le long des blés, s'amuse,
Ou, comme les bergers, aime à voir, loin du bruit,
Dormir, au parc des cieux, les troupeaux de la nuit :
Que me conseillez-vous de quitter la retraite,
Où je fais mon salut en humble anachorète,
Pour venir écouter si mes vers manuscrits
Ont, quand ils sonnent vêpre, un écho dans Paris?
Non, ma muse a son lot en fait de renommée :
On dira d'elle, un jour, que vous l'avez aimée,
Que vous l'avez chantée. Aussi je ne crains plus
Cette mort de l'oubli, dont on me croit perclus;

Je vivrai désormais plus que mon espérance,
Autant que vous, mon maître, et l'Histoire de France.

Quant au bruit, qui se fait autour des grands vivants,
Qu'un volcan le soulève ou qu'il vienne des vents,
Qu'il gronde sous leurs pieds ou tonne sur leur tête,
Je n'en dédaigne pas l'imposante tempête.
J'honore les brevets par la foudre accordés;
Mais fi, jusqu'à la mort, des succès marchandés!
La palme se flétrit au front qui la demande :
Les lauriers demandés sont tous de contrebande.
Faisons tout pour avoir place dans l'avenir,
Tout pour la mériter, et rien pour l'obtenir.
Voilà ce que je veux! Et vous, mon très-cher maître,
Qui m'encouragez tant à me faire connaître,
Qui me prêchez du cœur, qui me poussez des yeux,
Dites, qu'avez-vous fait pour un nom glorieux?
Vous avez composé beau livre sur beau livre,
Éclairant les humains, pour leur apprendre à vivre :
Et la gloire est venue à vous tout doucement,
Comme vient quelquefois la fortune, en dormant.
Eh bien! ami, je dors, en attendant fortune,
Et nuls songes fiévreux de presse ou de tribune

N'agitent mon chevet, aux dédains endurci.
Si la gloire me vient, je lui dirai merci;
Si l'ingrate pour moi reste sourde ou cruelle,
J'ai bien, sans vanité, de quoi me passer d'elle.

Comptez tous vos trésors, et regardez les miens!
Le ciel nous a tous deux dotés des mêmes biens,
Et deux hymens pareils, dans nos deux ermitages,
Font refleurir nos jours, tapis sous les ombrages.
Votre Bélair ressemble à notre Éden du Val.
Nous sommes quatre ici sur le même cheval,
Pour aller au bonheur : et si la route est belle,
C'est qu'autant que le but le chemin vous rappelle.
Vous avez de grands fils, qui me passent du front :
Moi, j'en ai de petits, qui les rattraperont.
J'ai des enfants charmants, qui tiennent de leur mère,
Et beaucoup plus gentils que ne l'était leur père,
Quand il avait leur âge, admettant qu'il l'ait eu.
Cela posé, je dis, sans effort de vertu,
A la gloire, qui chante afin que je la flatte :
Je deviens un peu sourd, porte ailleurs ta sonate.

Puis j'ai des biens encor, qui ne sont pas sans prix;
Le Seigneur m'a donné, comme à ses favoris,
Ce qui prête au bonheur plus de charme et de grâce :
Avec le goût des vers, un peu de l'or d'Horace,
Et même sa maison par-dessus le marché :
Un toit simple et rustique au fond des bois caché,
Des peupliers à moi, que je trouve superbes,
Et qui semblent poussés dans un océan d'herbes,
Où jase le matin la fauvette, où le soir,
Aux chants du rossignol, je vais souvent m'asseoir :
Un petit coin du ciel, encadré dans leurs cimes,
Où se bercent pour moi des nuages de rimes,
Où le soleil levant, qui surveille mes fleurs,
Leur verse, avec amour, des trésors de couleurs :
Où la lune, plus tard, comme un adroit pilote,
Semble, pour jeter l'ancre, entrer avec sa flotte.
Ce sont là de grands biens, que remplacerait mal,
D'un nom, qu'on rend fameux, le fracas baptismal,
S'il faut surtout, sonnant cette cloche moi-même,
Être le sacristain de mon propre baptême.

Sans doute, il est des jours où je sens qu'il est beau
D'appeler l'avenir autour de son tombeau;

Où, réveillant d'un mot mes ennuis du jeune âge,
Avec l'obscurité je fais moins bon ménage;
Où le *genus vatum* reparaît tout entier,
Où mécontent de moi, sans être singulier,
Je suis triste, morose, et même assez maussade;
L'homme le mieux portant est quelquefois malade.
Mais une fleur qui s'ouvre au vol d'un papillon,
Un rayon de soleil roulant sur le sillon,
Le baiser matinal de Maxime ou d'Eusèbe,
Plus inspirant pour moi que l'aurore de Thèbe,
Un regard de leur mère, et me voilà guéri!
En diriez-vous autant, si je m'étais meurtri
Aux dards envenimés qu'aiguise la critique?
Qui sait si je n'ai pas un orgueil diabolique,
Caché dans le fin fond du cœur et du cerveau,
Prêt à crucifier un honnête bourreau,
S'il traitait en coupable un innocent poëme?
Je n'en jurerais pas. Inconnu par système,
Mieux vaut, sous mes buissons, sommeiller abrité,
Que de courir après la popularité,
Qui ne fait pas toujours du bien quand on l'attrape,
Et fait toujours du mal quand elle nous échappe.

J'aime beaucoup Horace, et je vous l'ai cité;
Maintenant c'est un trait, à Virgile emprunté,
Dont je veux de ces vers enrichir l'humble étoffe.
Le premier de ses vœux fut d'être un philosophe,
Le second et dernier, d'être un bon laboureur.
Jupiter, disons mieux, crainte de quelque erreur,
Le ciel, pour tenir compte, à sa docte jeunesse,
D'avoir, même à Palès, préféré la sagesse,
Ne se contenta pas d'en faire un vrai Platon,
Plus fort sur le labour que ce bœuf de Caton,
Dieu voulut qu'il sût rendre, et c'était peu facile,
L'agriculture aimable, et la science utile :
Il en fit le plus grand des poëtes connus.
Je ne suis pas encor de ces lourds ingénus,
Qui mesurent leur ombre à celle de Virgile;
Mais le ciel paternel, à mes souhaits docile,
Ne m'a pas, dans ses dons, moins bien traité que lui.
Ami des arts, je sais, quand je tourne à l'ennui,
Sans que personne entende, emboucher la trompette,
Toucher tout bas la lyre et tout haut la serpette.
Écrivain le matin, et le soir jardinier,
Je me tire, en seigneur, de mon double métier.
Je joue aux fleurs, aux vers, sans rien mettre, et je gagne.
Tantôt fermier, tantôt poëte, la campagne

M'a rendu philosophe, et même un peu chrétien.
Je ne vous dirai pas que je la chante bien;
Mais j'ai, pour la campagne, un peu de fanatisme,
Et je suis, par Cérès, cousin du paganisme.
Si mes jeunes moissons ne poussent pas toujours
Si dru que je voudrais : si l'été, dans son cours,
En ridant mes melons, a mal doré leurs côtes,
Je n'en trouve pas moins la nature sans fautes :
Et, pour en profiter dans mes froides saisons,
J'y cueille, à pleins paniers, d'excellentes leçons.
J'en ai déjà rempli mainte et mainte corbeille,
Un vrai jardin d'hiver, dont je suis seul l'abeille :
Et je ne vous fais là ni contes, ni romans;
Ce sont des fruits à part.... venez voir si je mens.

Pour devenir un jour tout à fait optimiste,
Rien ne me manque plus dans mon réduit d'artiste,
Que vos conseils. Venez visiter ce manoir.
Averti de vos pas, mon vieux couvent, moins noir,
Sent presque rajeunir ses entrailles de pierre;
Il agite en tous sens ses panaches de lierre;
L'ogive, dont le temps écorne les rinceaux,
Met de la mousse neuve autour de ses arceaux,

Et mes piliers verdis, que la vieillesse ébarbe,
Ont mis à leur côté leur plus belle joubarbe.
Profané par l'oubli, ce sanctuaire obscur
N'aura jamais paru si sacré ni si pur,
Car vous lui montrerez, dans sa double harmonie,
La probité du cœur et celle du génie,
Noble culte, que l'homme ose aussi blasphémer,
Mais qu'en vous connaissant il est forcé d'aimer.

Puisqu'il s'agit de culte, écoutez ma prière,
La meilleure, à coup sûr, qui soit dans mon bréviaire :
Venez, mon docte ami, respirer sous nos bois
Un repos, qui fait bien au cœur comme à la voix;
Venez vous abreuver, dans nos grasses prairies,
D'un air tout parfumé de fraîches rêveries.
Nous avons des vallons, que la Suisse envîrait,
Et, tout au bout des prés, une grande forêt,
Où poussent par milliers des chênes druidiques,
Centenaires autels dignes de vos cantiques;
De vieux chênes râblés, qui parlent d'Irmensul,
Dont les nœuds et les ans échappent au calcul,
Mais qui, soit dit ici sans dénigrer leur force
Et le fer végétal de leur sauvage écorce,

Seront un peu confus, que leurs grands rameaux verts
N'aient pas autant de séve et d'éclat que vos vers.
Nous ne trouverez pas, derrière notre herse,
Tous nos amis d'hiver, que le printemps disperse :
Le Phidias de l'ode, Hugo, dont le burin
Cisèle avec des mots des bas-reliefs d'airain;
Notre Homère tribun, qui, comme Michel-Ange,
Semble avoir au cerveau quatre âmes de rechange;
Guiraud, dont Vilmartin aime à cacher les jours,
Ou l'épique Soumet, qui me promet toujours,
Et ne tiendra, je crois, parole qu'à la gloire;
Mais vous verrez ici, noms chers à ma mémoire,
Hervé, par la justice aux muses disputé,
Poëte comme nous, quoiqu'il soit député,
Et Deschamps, dont l'esprit, toujours prêt à la lutte,
Vous décoche, en jouant, vingt bons mots par minute,
Qui, chéri des salons bien qu'il en soit le roi,
Excepté qu'il vous aime, a tout dit mieux que moi.
Pour faire les honneurs de mon cloître champêtre,
De ce temple, après moi, je le nomme grand prêtre :
Et si j'étais, un jour, pour retenir vos pas,
A court d'un *Te Deum*, vous n'y perdriez pas;
Il est de vers choisis un vivant reliquaire,
Et l'évêque du Val ne vaut pas son vicaire.

LA PERLE.

L'âme de l'homme est vaste, et son cœur est profond;
Le rire est sur le bord, et la pensée au fond.
Si vous voulez saisir de ces mâles images,
Que n'offense jamais la gerçure des âges,
Et qu'un souffle jaloux ne saurait altérer;
De ces mots radieux, qui nous font tous vibrer,
Et semblent, défiant la critique ennemie,
Des rayons d'arc-en-ciel fixés par la chimie;
Si vous voulez trouver de ces vers tout-puissants,
Qui passent à travers le cours brumeux des ans,
Comme, à travers l'espace et sa vaste barrière,
Ces flèches du soleil qui portent la lumière,
Jetez avant la sonde, et laissez-la longtemps
Interroger du cœur les gouffres palpitants!

Vous en ramènerez quelque rare merveille.
Que ramasser au bord de la mer qui sommeille ?
Des coquilles sans nom, d'inutiles cailloux,
Que l'Océan dédaigne et rebute avant nous.
A la pointe des flots, la barque ne moissonne,
Que l'algue et le varech, une herbe à peine bonne
Pour le foyer du pauvre, ou le lit du marin.
C'est plus avant que l'onde ouvre son riche écrin :
Les étoiles de feu nagent loin de nos grèves.
Aux antres de l'abîme il faut plonger sans trêves,
Pour y chercher la nacre et cueillir le corail ;
Ce n'est que sous la vague, où descend le travail,
Qu'on voit s'épanouir la perle, et que l'on pêche
Cette fleur de la mer, qui reste toujours fraîche.

LA FLEUR FOSSILE.

Jamais coupe d'opale, où boivent les abeilles,
Jamais perle d'azur, étoilant nos corbeilles,
Ou vivant de notre air dans l'or vivant des blés,
N'ont agi plus longtemps sur mes songes troublés,
Que ce fantôme noir d'une plante momie,
Dans son champ souterrain six mille ans endormie.
Ses jeunes sœurs d'hier, opulentes ou non,
Ont toutes des couleurs, qui nous disent leur nom,
Qui content à nos sens les secrets de leur vie;
Mais cette fleur de pierre, aux cavernes ravie,
Que semble, en l'éclairant, renier le soleil,
Quelle énigme sans fond renferme son sommeil!

Obscur comme ta tombe, et plus impénétrable,
Sphinx jadis éphémère, aujourd'hui si durable,
Voyageur engourdi, qui reviens de si loin,
Que sais-tu de la terre? Avait-elle un témoin,
Quand, la couronne au front, de ta couche élancée,
La lumière sacra ta royauté passée?
Né comme toi des pleurs ou des baisers du jour,
Le vol des papillons t'a-t-il parlé d'amour?
Oasis de parfums, dans les déserts flottante,
A quel sylphe nomade as-tu servi de tente?
Quelle ombre a rafraîchi ton germe? quel oiseau
Vint, pour te saluer, chanter sur ton berceau?
Avant d'y promener sa force vagabonde,
L'homme avait-il déjà des vassaux dans ce monde;
Ou, du globe encor vide astre silencieux,
N'as-tu de ta splendeur étonné que les cieux?

Quand j'interroge ainsi ton spectre avec mon rêve,
Je ne sais quel brouillard de ta cendre s'élève,
Où, comme des vaisseaux, glissent, appareillés,
Des jours évanouis les trésors réveillés.
Des monstres primitifs la race qui s'exhume,
Repeuple devant moi cet océan de brume,

Et l'air ressuscité s'encombre de dragons,
Dont le vol fait crier le monde sur ses gonds.
Autour de ton néant, je vois, comme un mirage,
Des continents proscrits bouillonner le naufrage,
Et des mers d'autrefois ranimant les complots,
Je te vois, dans ta fosse installé par les flots,
Des siècles décédés confident oculaire,
Nous garder, de leur fin, ta mort pour exemplaire.

Écho pétrifié des temps qui sont perdus,
Tes oracles muets, dans mon âme entendus,
Refont tout le passé dépouille par dépouille.
Fleur antique, salut ! chrysalide de houille,
D'où s'envole, à mes yeux, un vivant univers.
Pour qui veut l'y chercher, quelle moisson de vers
Rayonne sous la nuit de tes mornes pétales,
Genèse, où le déluge a scellé ses annales,
Et qu'à livre fermé comprennent nos esprits !
Poëme, plus confus que ces vieux manuscrits,
Que rangeait Pompeïa dans ses cases de poudre,
Et qui dorment sans voix calcinés par la foudre,
Ton silence éloquent me parle plus haut qu'eux.
Tout ce qu'on peut glaner sous leurs plis ténébreux,

Fût-ce un soupir perdu de la Grèce ou de Rome,
C'est quelque mot terrestre, imparfait comme l'homme,
Dont le sens préféré n'est pas toujours le bon :
Toi, l'on n'épelle pas tes feuilles de charbon,
Sans en voir aussitôt, comme une ombre empressée,
Sortir un mot de Dieu, traduit par la pensée.

LE SOIR ET LE MATIN.

Rien ne m'attriste autant que le lever du jour.
Le rire du matin dans les bois d'alentour,
L'or joyeux de ses pas sur la plaine vermeille,
La gaîté des oiseaux que la lumière éveille,
L'ambre amoureux des fleurs, qui semblent, en commun,
Envoyer au soleil des baisers de parfum,
Tout me serre le cœur. Quand je vois la nature,
Des brouillards du sommeil, s'élancer fraîche et pure,
Je songe à mes beaux ans, devenus des hivers,
A d'impossibles fruits, à des amis bien chers,
Qui devaient dans ce monde escorter mon passage,
Et se sont arrêtés à moitié du voyage;
Le jour me fait penser à leur épaisse nuit.
J'ai honte de bénir la clarté qui me luit,

Et de quitter l'alcôve, où j'ai peine à l'attendre,
Quand eux ne quittent plus leur lit d'ombre et de cendre.
Plus tard je m'accoutume à ne pas les revoir,
Et l'aurore est un mal, dont je guéris, le soir.
Des vapeurs du couchant quand Dieu masque la terre,
Le cœur se sent moins veuf, l'âme moins solitaire.
Quand tout paraît caché sous des voiles pareils,
On se réconcilie avec les longs sommeils.
Quand tout s'endort, couvert d'un silence uniforme,
On ne s'étonne plus qu'un frêle écho s'endorme;
Et ces amis perdus, qu'on pleure encor pourtant,
Quand tout se tait, leur voix ne nous manque pas tant.

COMPENSATION.

Le génie est un trône, où l'on monte en souffrant.
De ceux qui sont heureux n'attendez rien de grand.
Leur horizon splendide a des bornes prochaines :
Le bonheur ici-bas n'habite que les plaines,
Et son regard paisible, ami des gazons verts,
Aux confins de ses champs limite l'univers.
Un peuplier, qui tremble au fond du paysage,
Du ciel à ses élans fermera le passage.
Les contours élégants de ses simples coteaux
N'enserrent ni rochers, hantés par les échos,
Ni cavernes, témoins de sinistres miracles,
Où des temps primitifs serpentent les oracles.
Comme un berger antique assis aux bords des flots,
Qui baignent, en jasant, les fleurs de son enclos,

Peut-être, comme nous, sait-il où l'onde arrive;
Mais la voyant toujours baiser la même rive,
Il l'oublie, et s'endort à ses vagues chansons.
Ses désirs ne vont pas plus loin que ses moissons,
Et pour lui la nature, obstinément discrète,
Toute vaste qu'elle est, reste étroite et muette.
Le bonheur est timide et faible : il n'ose pas,
Au delà du connu, hasarder d'humbles pas.
Voyant toujours le monde à la même distance,
Ce n'est que de profil qu'il juge l'existence,
Et la vie est pour lui comme l'astre argenté,
Dont nous n'apercevons jamais qu'un seul côté.

Le malheur, d'autre part, dominant l'étendue,
Au lieu de l'affaiblir, allonge notre vue,
Et porte nos regards par delà nos tombeaux.
Fût-ce pour y chercher quelque lieu de repos,
Le malheur est toujours en marche autour du monde.
Le ruisseau qui gazouille et l'Océan qui gronde,
Le roulis des forêts, les abois du torrent,
Tout lui parle un langage inconnu qu'il comprend,
Et qu'il parle, à son tour, sans en savoir la règle.
Le malheur a cela de commun avec l'aigle,

Que, pour juger la terre, il va droit au soleil.
Au vent qui nous effraye il berce son sommeil,
Et, franchissant l'orage errant sur les campagnes,
Il va pendre son aire au sommet des montagnes ;
C'est de là, comme Dieu, qu'il voit tous nos combats,
Et, spectateur lointain des choses d'ici-bas,
Aux dociles éclairs de la foudre asservie,
Il saisit, d'un coup d'œil, tout le cours de la vie.

LE VER A SOIE.

Dans les petits objets les grands peuvent se voir.
L'humanité si vaste a partout son miroir :
L'homme réfléchit tout, et tout réfléchit l'homme.
De quelque nom fameux que la gloire le nomme,
Les vers l'auront demain : d'autres vers aujourd'hui
Font de l'histoire humaine, en travaillant pour lui :
Ceux qu'on voit, s'appliquant à leur tâche annuaire,
Passer leur courte vie à tisser leur suaire.
Faisons-nous autre chose, ouvriers du destin,
Qui, du matin au soir, et du soir au matin,
Nous tuons à tailler le marbre qui nous couvre,
A préparer la fosse, avant qu'elle ne s'ouvre ;
Et, sur un sol, tout près de manquer sous nos pas,
A semer des trésors, que nous ne verrons pas ?
Dans quelque noble sens que l'homme se déploie,
L'homme, qui vit un jour, ressemble au ver à soie.

Que de fois, contemplant Rome, Tadmor, Balbek,
Et ces temples muets, sortis du ciseau grec,
Dont l'art respectueux baise encor la poussière,
Je les ai comparés à des cocons de pierre,
Dont le fil s'est cassé sur les fuseaux du temps!
Ces meubles, ces tableaux, ces bronzes palpitants,
Encor tout imprégnés des sueurs du génie,
Ces dédales de sons ouverts par l'harmonie,
Tout n'est-il pas vraiment un cercueil animé,
Où le talent se cache et respire enfermé?
Eh! que d'autres rapports entre l'homme et l'insecte!
Chassant de son palais le soyeux architecte,
Nous prenons son linceul pour habiller nos corps,
Et nous portons, vivants, la parure des morts.
Traitons-nous autrement ces moelleuses idées,
Que nos aïeux pour nous n'avaient pas dévidées,
Dont leur âme et leur nom s'entouraient en mourant:
Et ne marchons-nous pas, l'air fier et conquérant,
Vêtus de leur mémoire, ornés de leurs dépouilles?
Qu'ont donc de moins que nous ces vers, dont nos quenouilles
Tordent l'or sépulcral en cordons lumineux!
Fileurs désespérés, nous sommes vers comme eux.
Ils prennent au tombeau des ailes: et nous autres,
Qui sait, si quelque jour nous n'aurons pas les nôtres!

TOUT EST VRAI.

Quoi! madame, c'est vous, âme jeune et légère,
Pour qui l'adversité demeure une chimère :
Qui, facile à mêler le rire avec les pleurs,
Sous un deuil orageux verriez poindre des fleurs :
Vous, qui, de l'avenir surveillant les prodiges,
Créez, pour l'habiter, le pays des prestiges :
C'est vous, qui, dans un cercle enfermant nos tableaux,
Des champs du merveilleux détournez nos pinceaux!
Contente, à peu de frais, de nos tristes spectacles,
Vous voulez croire à Dieu, sans croire à des miracles!
Et moi, qu'elle a flétri, votre réalité,
Moi, qui ne puis franchir l'aride vérité,
Qui, crédule au bonheur pour les êtres que j'aime,
Ne l'ai jamais peut-être espéré pour moi-même,

Il faut que ce soit moi, qui, plaidant pour les cieux,
Aux rêves de l'esprit reconduise vos yeux!

Sans doute, comme vous, j'aime à voir le poëte,
De la création lumineux interprète,
Entre le ciel et lui jetant à flots ses vers,
Jusqu'au chaos vaincu remonter l'univers;
J'aime à voir de Newton, traduit par l'harmonie,
Le calcul s'assouplir, et changer de génie:
Ou, d'un pont nuageux courbé sur le néant,
Voir de l'histoire humaine osciller l'Océan;
Rendant la poésie à sa mâle origine,
J'aime à voir les accents d'une langue divine,
Autant que les sujets civiliser les rois,
Sans flagorner la foule, en proclamer les droits,
Et du champ populaire, encombré par l'ivraie,
Déblayer les sillons, où le bon grain s'effraie.
Oui: mais, des temps futurs orgueilleux souverains,
Ces chants consolent-ils un seul de nos chagrins?
Hélas! non. Quelque amour que l'on ait pour ses frères,
Le destin, sous nos yeux ramenant nos misères,
Pour les approfondir nous les fait mesurer:
Et quand on pleure, on songe à ce qui fait pleurer.

Si vous saviez alors combien l'âme est flexible,
Et, lasse du réel, a foi dans l'impossible!
En faveur d'une larme, on se traduit, tout bas,
De la brise et des fleurs les murmurants combats,
Ce que dit le ruissel aux mousses de la grève,
Et l'oiseau, qui s'afflige, au peuplier qui rêve.
Tout nous parle : et la terre, Olympe de fourmis,
Nous offre autant de dieux, qu'il nous manque d'amis.

Direz-vous que ces dieux ne sont que des mensonges!
Ah! ce n'est pas à vous à douter de ces songes,
Vous, que, dans nos gazons, je vois, à chaque pas,
Effeuiller tant d'espoir, qu'il ne m'en reste pas,
Et vingt fois, dans un livre, épier quelle lettre
Peut donner le bonheur, où du moins le promettre.
Pensez-vous pas alors à quelque sylphe adroit,
Qui, dirigeant vos yeux, ou guidant votre doigt,
Combine, pour vous plaire, un oracle... infaillible?
Vous devez croire en lui, puisqu'il est invisible,
Vous, qui ne croyez pas à ce vous voyez,
Et qui niez l'amour, quand il tremble à vos pieds.

Ne vous liguez donc plus avec ce prosaïsme,
Qui tâche de noircir les sept couleurs du prisme :
Et laissez, dans nos mains, la baguette des arts
Peupler, de palais d'or, vos steppes de brouillards.
Cédez au merveilleux, dont l'attrait vous invite :
Quand nous vous regardons, nous l'admettons si vite !
Eh ! qui vous dit d'ailleurs que ces divins pays,
Où l'aile des beaux vers nous emporte éblouis,
Ne sont qu'un vain mirage, animé par la lyre,
Une bulle qui fond, au moment qu'on l'admire !
Croyez-moi : le poëte est un peu plus puissant,
Et l'empire, qu'il fonde et tire de son sang,
N'est pas fait pour crouler plus tôt que la nature :
Il achète assez cher son trône, pour qu'il dure.
Fils du Dieu, dont un mot créa l'immensité,
D'un reflet de sa voix nous avons hérité,
Et nous jetons aussi nos mondes dans l'espace.
Ne leur infligez pas un nom qui les efface :
Ils sont vrais, si votre âme y rencontre un appui ;
Tout ce que l'homme invente existe comme lui.

LE SON DES CLOCHES.

Quand les brouillards d'octobre enveloppent nos plaines,
Quand nos bois, tourmentés par de froides haleines,
Laissent dans nos sentiers, de bluets dégarnis,
Tomber, en frissonnant, leurs feuillages jaunis :
Lorsque d'oiseaux-pêcheurs nos rivières sont veuves,
Et qu'on voit les ruisseaux, s'efforçant d'être fleuves,
Échouer sur les bords, qu'ils avaient égayés,
Des derniers papillons les cadavres noyés :
Ce qui m'attriste encor plus que le paysage,
C'est le bruit lent et sourd des cloches du village,
Qui semblent dénoncer aux champs, par des sanglots,
L'approche de l'hiver dans les brumes éclos.
On dirait qu'à son tour ébranlé par la bise,
Fatigué par le nord, l'arbre saint de l'église

Laisse emporter au loin ses feuilles par le vent,
Et qu'une voix, dans l'air, leur vient en s'élevant.
Cette voix, on dirait que dans l'air qui palpite,
Ce sont autant d'adieux de tout ce qui nous quitte:
Un bruit d'ailes, un cri, d'hirondelle qui part,
Et qui s'en va chercher le soleil autre part,
Du chant de la moisson une dernière note,
Dans son rocher sans mousse un écho qui grelotte,
Un soupir des forêts qui regrettent les fleurs.
Je ne sais rien de triste, et qui nous porte aux pleurs,
Comme ces sons voilés des cloches de l'automne,
Qui, dans le ciel, ému de leur glas monotone,
Semblent compter les deuils dont nos larmes font foi,
Et de nos printemps morts annoncer le convoi.

LES CHAUVES-SOURIS.

Ce n'est pas seulement, au départ du soleil,
Et quand le soir descend escorté du sommeil,
Le datura qui s'ouvre, et le pâle nyctage,
Qui des bois dépeuplés parfume le veuvage;
Ce n'est pas seulement, quand la clarté s'enfuit,
Le chant du rossignol qui caresse la nuit,
Et les yeux d'or du ciel qui, sur l'herbe épuisée,
Versent avec amour leurs larmes de rosée;
Ce n'est pas seulement, quand la terre s'endort,
Le poëte aguerri qui se lève et qui sort,
Et, de son cœur captif arrachant tous les voiles,
En fait jaillir ses vers comme un bouquet d'étoiles;
Tout ce qui craint le jour et ses joyeux éclairs,
La chouette et l'orfraie, envahissant les airs,
Cernent les noirs clochers de leurs rondes funèbres;
Nos soucis, ranimés par le frais des ténèbres,

Désertent leurs prisons, et reviennent en chœurs,
Comme autant de corbeaux, croasser dans nos cœurs.
La nuit, contre nos fronts, déchaînant ses fantômes,
Prodigue de poisons, est avare de baumes.
Quand l'édifice humain, lézardé par le sort,
Croule dans l'abandon comme un vieux château fort,
Les soupçons, les ennuis, mille regrets vivaces,
S'en viennent aussitôt nicher dans ses crevasses,
Comme aux trous des plafonds, aux fentes des débris,
La noctule velue ou la chauve-souris.
Tout ce qui dort le jour s'éveille avec les ombres,
Et tout cela, le soir, s'émeut dans les décombres;
Et les regrets amers, et l'immonde oreillard,
Dont le vol ambigu tourne en cercle criard,
Tout cela, dans la nuit, frémit, comme une trombe,
Autour d'une muraille ou d'une âme qui tombe.
Quand nous ne sommes plus que cendre et que désert,
Quand le cerveau brisé n'est qu'un comble entr'ouvert,
Où rien ne pousse plus que d'arides épines :
Que de chauves-souris grincent dans ces ruines!
Ce sont nos souvenirs, auxquels nous n'échappons
Que le jour, faux oiseaux dont l'aile a des crampons,
Et dont le vol, lassé de battre nos masures,
Y rouvre, en s'accrochant, nos anciennes blessures.

LE NIL.

I.

Comme ces papyrus, tout chargés de mystères,
Qui semblent, défiant nos doctes commentaires,
Se dérouler pour nous des sommets du passé,
On dirait que le Nil, du ciel même élancé,
Nous verse de ses eaux l'énigme vagabonde.
Symbole voyageur de l'histoire du monde,
D'où vient-il? on ne sait : personne, de nos jours,
N'a, jusqu'à son berceau, remonté ses détours;
Ni ces hardis marcheurs, en quête d'une preuve,
Bravant la mort pour voir la naissance d'un fleuve;
Ni ces savants dont l'œil, de travail desséché,
Croit toujours avoir vu, parce qu'ils ont cherché.
En sait-on plus sur l'homme? Où prenez-vous sa source?
Sous quelle latitude a commencé sa course?

D'où sort ce fleuve immense, et toujours débordant,
Qui refait devant lui la terre, en l'inondant?

II.

A peine déchaîné de quelque humble caverne,
Où vagit à l'écart son onde subalterne,
Dans des champs ignorés le Nil coule sans nom,
Et, rival à venir des hymnes de Memnon,
Rien n'écoute et ne voit passer ses flots sauvages,
Que les astres sans voix, et les muets nuages.
Incertain de son but, il a, loin de nos yeux,
Terrestre pèlerin, ses témoins dans les cieux.
De même, en s'échappant de ses mines lointaines,
L'humanité sans bruit parcourt d'arides plaines,
Marchant sans savoir où, ne sachant même pas,
Qu'après l'avoir poussée, un Dieu compte ses pas.

III.

Bientôt le tronc du fleuve en rameaux se partage,
Et, du lit paternel désertant l'esclavage,

Chaque rameau qui fuit va, sous des cieux nouveaux,
Comme un arbre écumeux, épanouir ses eaux.
Laissons à chaque branche aller chercher sa berge,
Et suivons du grand Nil la tige errante et vierge.
Souverain enrichi du tribut des torrents,
Qui viennent rallier ses drapeaux transparents,
L'ondoyant Pharaon nourrit de ses voyages
Un sol, tout hérissé d'opulents paysages,
Peuplé de marbres-dieux, de palmiers pavoisé.
C'est le Nil des Thébains, le Nil civilisé,
Dont les adroits circuits ont esquivé les îles,
Où son cours s'épuisait en remous inutiles;
Qui s'est débarrassé des sables, dont le poids,
De ses flots conquérants, retardait les convois;
Qui, vainqueur des rochers dont la haute muraille
Ne l'a laissé passer qu'au prix d'une bataille,
Se gonfle, et bouillonnant encor de ses assauts,
Roule, en triomphateur, couronné de vaisseaux.

IV.

Notre marche complexe offre aussi ces spectacles.
Après avoir franchi tant de jaloux obstacles,

Qui voulaient lui barrer les chemins de son choix,
L'humanité s'avance avec ses flots de rois,
Portant, au lieu d'escadre, un essaim de pensées,
Qui va de l'avenir tenter les traversées,
Et, chargé de trésors par le temps découverts,
Faire, de front en front, le tour de l'univers.

V.

Eh! que d'autres rapports entre la race humaine,
Et, sultan limoneux de la terre africaine,
Ce fleuve agriculteur, entouré de guérets,
Dont sa charrue humide est le premier engrais.
Ses ondes d'aujourd'hui qu'assis dans la poussière
Regardent, d'un air morne, avec leurs yeux de pierre,
D'impérissables sphinx, sourds gardiens du passé;
Ses ondes, dont les plis ont peut-être bercé
L'ombre de Bonaparte et celle de Cambyse,
Semblent, avec le bruit des foudres de Moïse,
Charrier les secrets des mondes souterrains.
De ceux qui ne sont plus pieux contemporains,
Ses mouvements, des leurs scoliastes fluides,
Racontent tous au jour la nuit des Pyramides,

Et, sans profit pour l'homme accroupi sur ces bords,
Réveillent la pensée et les leçons des morts.
N'est-ce pas un emblème assez clair de l'histoire,
Qui passe devant nous, narguant notre mémoire,
Entre deux rangs de sphinx et d'énigmes sans mot,
Emportant, remuant, comme un obscur dépôt,
Des siècles expirés les lueurs fugitives;
Côtoyant les tombeaux, qui gisent sur ses rives,
Ces gnomons de la mort et de l'humanité,
Dont le silence est là, comme un écho sculpté,
Qui fait voir aux vivants, dont nul ne veut l'apprendre,
L'heure de leur coucher, écrite sur la cendre?
Qu'on lise ou non l'aveu sous son voile enfermé,
Chaque vague du Nil est un mythe animé.

VI.

Le fleuve égyptien, du soleil tributaire,
Voit, à chaque saison, son cristal qui s'altère;
Tantôt son frais miroir paraît, en s'enfuyant,
Réfléchir des forêts le manteau verdoyant:
Tantôt, comme le ciel, sa nappe nuageuse,
Des tempêtes qu'il couve a la pourpre orageuse.

Et regardez aussi le fleuve humain couler!
Le gazon de ses bords semble s'y dérouler :
Il promène, en courant, l'or des moissons qu'il baigne,
Ou le farouche éclat d'une gloire qui saigne.
Du lit flottant d'Isis les rideaux voyageurs
Abritent, sous leurs dais, ces féroces nageurs,
Dont la religion peuplait ses nécropoles;
Réservoir orgueilleux d'aussi sales idoles,
Le Nil humanitaire, hélas! n'est pas plus pur.
Ou limpide ou troublé, d'émeraude ou d'azur,
Il n'en cache pas moins, dans ses gouffres complices,
Un vorace troupeau de crimes et de vices.

VII.

Le Nil croît et se gonfle au solstice d'été,
Et, durant les longs jours, il semble, révolté,
Menacer d'engloutir tout ce qui l'environne :
Puis lorsqu'est arrivé l'équinoxe d'automne,
Sa fierté se dégonfle, et le fleuve calmé,
Reprend tranquillement son lit accoutumé.
Voyez si l'autre Nil, que scrutent nos études
N'a pas ces mouvements et ces vicissitudes :

Ne se soulève pas, croyant tout féconder,
Aux vents des passions qui le font déborder,
Et si l'on peut de lui dire sans paradoxe,
Qu'ayant eu son solstice, il a son équinoxe!

VIII.

Au sort commun des eaux le grand fleuve constant
S'ensevelit enfin dans la mer qui l'attend :
Et nous.... Ici pourtant cesse la ressemblance.
Sans doute, comme nous, dans un gouffre il s'élance;
Mais ce coureur alors, qui finit de courir,
Ne voit sur le tombeau que sept portes s'ouvrir :
Et nous autres humains, qu'à lui l'on assimile,
Ce n'est pas sept, hélas! que nous avons, mais mille.

LA PLUME DE CYGNE.

Ce n'est pas au bonheur que l'on doit les poëtes,
Et les félicités ont des lyres muettes.
On dirait que toujours, prêts à se lamenter,
Les hommes ont besoin de souffrir pour chanter;
Que c'est par les douleurs que notre âme est bénie,
Et que l'affliction est la clef du génie.
Essaim glaneur qui rôde autour des buissons verts,
Les fanfares du bal effarouchent nos vers.
Hôte inspiré des bois, s'il les quitte, le barde,
Aux pompes de la cour, rarement se hasarde;
Offensive aux heureux, sa pâleur de proscrit
Est à l'aise où l'on pleure, et jamais où l'on rit.
La pourpre lui va mal; nos joyeuses parures,
Comme le drap des morts étouffent ses murmures;

Éteints par le soleil, les éclairs de son œil
Veulent, pour s'allumer, la nuit sombre du deuil.
Pour s'en faire un écho, l'ardente poésie
Doit épurer au feu la voix qu'elle a choisie.
Cette voix qui se tait, c'est la plume d'argent,
Qu'un cygne laisse fuir, de son aile, en nageant.
Blanche, mais inutile, il faut, après la flamme,
Que le fer la prépare à recevoir une âme;
Et ce n'est rien encor que de la mutiler:
Il faudra la noircir, pour la faire parler.

LA VALLÉE DE JOSAPHAT.

Un fleuve, en s'éloignant de son berceau, grandit :
En s'éloignant du sien, l'homme s'abâtardit.
Des voiles qu'il soulève, il rend sa nuit plus noire :
Aussitôt qu'il s'éclaire, il désapprend à croire.
Voulant tout expliquer, dictant à tout ses lois,
Sa raison ne vaut pas ses rêves d'autrefois.
Aveugles de l'esprit, nos savants incrédules,
De tout ce qui fut saint se raillent sans scrupules.
Qu'on lise par hasard, aux pandectes du ciel,
Que, le temps étant mort, la voix de l'Éternel
Doit, dans un coin obscur de l'obscure Judée,
Traduire en jugement la terre décédée !
C'est à qui, devançant ce procès du cercueil,
A s'en rire tout haut mettra le plus d'orgueil.

Pour nier le miracle, on le dit impossible,
Comme si l'on pouvait, à l'Être inaccessible,
Du possible de l'homme appliquer le compas.
Avec vos yeux d'humains, vous ne voyez donc pas,
Qu'où s'arrêtent vos sens, c'est le ciel qui commence?
Le jugement dernier vous semble une démence!
Vous ne comprenez pas ces morts de tous les temps,
Tenant tous à la fois dans un seul de vos champs;
Ces assises du globe, où, poussière à poussière,
L'Éternel pèsera la terre tout entière!
Pour contenir les os de tout ce qui fut nous,
Vous trouvez trop étroit le lieu du rendez-vous,
Où, pasteur justicier, le Vent de Dieu vous mène!
Eh! que direz-vous donc de la mémoire humaine,
Immense Josaphat, où les siècles mêlés
S'assemblent en congrès, dès qu'ils sont appelés;
Et non pas seulement les hommes ou leur cendre,
Mais où viennent aussi se grouper et se rendre,
Les empires défunts, les forêts, les cités,
Et des fleuves taris les flots ressuscités,
Et des océans morts les flottes vagabondes,
Et non pas seulement la terre, mais les mondes?

LES NUAGES.

Comme nous de la terre, habitants de l'espace,
Les nuages, fuyant sans y laisser de trace,
Mosaïques de l'air, y dispersent au vent,
De nos fastes confus, le mirage mouvant.
Comme nous dans l'arène où joutent nos querelles,
Leurs vagues légions se poursuivent entre elles,
Et mêlent, en courant, leurs légers étendards.
Mystérieux vaisseaux, équipés de brouillards,
De quels bords viennent-ils? dans quel golfe d'étoiles,
Vont-ils jeter leur ancre, ou replier leurs voiles?
Qui pourrait le savoir? c'est le secret du vent.
Quelquefois comme un cygne, on les voit, s'élevant,
Se bercer dans l'azur sur leurs ailes d'écume;
D'autres fois, y semant leurs écailles de brume,

Comme un serpent blessé, traîner leurs anneaux morts.
Ambassadeurs chargés de pluvieux trésors,
Pèlerins bigarrés, de qui les caravanes,
Du firmament soumis parcourent les savanes;
Archipels voyageurs d'une invisible mer,
Dont l'énigme flottante orne ou tache l'Éther,
Qui cachez dans vos plis la peste ou la famine,
Qui, comme l'abondance, y portez la ruine,
L'argent frileux du givre, ou le feu des volcans,
Qui, bruyants ou muets, mais toujours éloquents,
Proclamez des saisons les messages rapides,
Nuages vagabonds, tantôt blancs et limpides,
Tantôt, comme un drap noir, tendus sur nos chemins,
Emblèmes vaporeux du destin des humains,
J'aime, au tomber du jour, errant dans la clairière,
A vous voir réfléchir de plus près la lumière,
Et comme nous, le soir, du ciel vous rapprochant,
Dormir sur les hauteurs, dorés par le couchant.

LIVRE QUATRIÈME.

LA FIN DU MONDE.

FRAGMENT

DU POEME DE L'UNIVERS.

L'homme est le résumé du globe qu'il habite, et quand il meurt, c'est comme si le monde mourait lui-même. Cette comparaison est d'autant plus frappante, que l'homme est plus complet.

Un noble Italien du seizième siècle, Lorenzo, avait entrepris et presque achevé un poëme, où il devait, en la chantant, expliquer la création. Sa mort semble à mes yeux entraîner celle de l'univers, et au moment de raconter l'une, je décris ce que sera l'autre.

I.

Lorsque l'Esprit divin, sur l'abîme porté,
Eut fait honte au chaos de sa stérilité,
Du gouffre plantureux les vagues s'agitèrent :
Les astres par milliers dans l'infini montèrent,

Et notre monde alla, turbulent embryon,
Dans quelque coin des airs rouler en fusion.
Le Temps, ayant calmé, consolidé ces ondes,
Couva l'œuf attiédi de ses ailes fécondes,
Et la poudre enfanta. D'effrénés végétaux
Poussèrent jusqu'au ciel leurs flottants chapiteaux,
Et d'énormes dragons, tout écaillés de marbres,
D'une forêt vorace assiégèrent les arbres.
La terre veut produire, et la terre produit.
L'ordre vivant de Dieu dans ses flancs s'introduit.
En île qui respire il pétrit la baleine,
Ou gonfle en éléphant le limon d'une plaine.
On nage, on vole, on rampe, on bourdonne partout;
Le globe n'attend plus qu'un monarque de tout,
Et, se faisant un maître avec un satellite,
Il soulève en humain sa poussière d'élite.
Un jour Dieu lui dira, las de la voir fleurir :
Qu'on cesse de créer, il est temps de mourir!
Et la terre docile abdiquera la vie;
Mais l'existence en fuite, à pas lents poursuivie,
Descendra lentement son trône à reculons,
Comme elle aura monté, sans passer d'échelons.

De conquête en conquête, une mort graduée
Réduira de nos bois la cime exténuée :
Des grands chênes d'alors le dôme agonisant,
N'égalera pas même un buisson d'à présent.
De l'Atlas énervé nourrisson famélique,
Le cèdre couvrira, de son feuillage étique,
Des lions avortés qui ne rugiront plus :
Et, derniers voyageurs d'un Océan perclus,
Des deux pôles frileux les géants rachitiques
Vogueront dans la glace, au soleil des tropiques.
Les fleuves, appauvris par le froid des hivers,
Ramperont, dégonflés, à travers les déserts,
Comme un lézard mourant sur un mur qui s'écroule :
Et le sol, tourmenté si longtemps par la foule,
Ne pouvant plus nourrir les fils qu'il engendra,
Avec tous ses vassaux l'homme disparaîtra.

Si d'une sphère alors plus neuve que la nôtre,
Quelque être intelligent peut, d'un globe dans l'autre,
Armé de ces secours, qui manquent à nos yeux,
Promener, pour s'instruire, un regard curieux,
Avec quel intérêt de tristesse pensive,
Sa terreur, épiant notre mort progressive,

Lira dans ce miroir, tout chargé d'avenir,
Comment chaque univers à son tour doit finir!
Moi-même, franchissant les siècles et l'espace,
Je m'envoie en avant pour occuper sa place,
Et, déjà pour le ciel désertant ma prison,
Je me vois loin du monde, assis à l'horizon,
D'un trépas général spectateur planétaire,
Suivre, d'un œil vivant, le convoi de la terre.

La terre est noire et vide, et son bloc dépouillé
Tourne, comme un vaisseau qui nage foudroyé,
Sans vergues, sans agrès, sans mâts, sans équipage,
Insouciant d'un port, qui n'est pas le rivage.
Le pouls même du Temps ne bat plus : tout se tait,
Et, sous son vol de plomb, l'ouragan stupéfait,
Sans pouvoir d'un écho dérouiller la paresse,
Comme une huile qui dort roule une mer épaisse.
Le soleil décrépit, qui mûrissait nos grains,
Quand ses feux, mariés à nos feux souterrains,
Développaient du sol l'âme générative,
Ne peut plus stimuler notre sphère rétive,
Et de son diadème, engourdi comme l'air,
Semble économiser jusqu'au dernier éclair.

Plus triste que la nuit, une brume assidue,
En nuages stagnants obscurcit l'étendue,
Et retient, comme un drap, dans ses plis spongieux,
Le cadavre moisi d'un monde pluvieux.
Les volcans, délabrés, ont du givre aux artères,
Et l'eau, sans rien éteindre, entre dans les cratères.
Le mandat de la vie est partout protesté:
Ce qui reste à mourir n'a jamais existé.

Le globe, au lieu d'humains, n'a plus que des décombres;
Mais absents de la terre, il y reste nos ombres.
Des spectres de cités, dans les marais épars,
Lèvent sous un ciel lourd leurs morceaux de remparts,
Et, pourris à demi, ces squelettes de villes,
Allongent, ébranlés, leurs routes immobiles,
Où rien ne passe plus et ne doit plus passer.
Dans ces lambeaux de murs, qui vont se dépecer,
L'architecte aboli survit par sa statue,
Phare éteint, qui résiste à la nuit qui le tue,
Et, de l'homme au néant racontant le trépas,
Proclame ce qu'il fut devant ce qu'il n'est pas.
A qui s'adresse donc cette forme de gloire,
Qui quête un souvenir où n'est plus de mémoire,

Et, quand le temps n'est plus, puisqu'il n'est plus compté,
De son pied sans témoin touche à l'éternité?
Que cherche en ces déserts, où nul ne le salue,
Cette immortalité, stérile et vermoulue,
Qui ne présente à rien sa lettre de crédit?
Le marbre moribond vainement se roidit;
Quand le vide implacable envahit son royaume,
Où le Dieu n'a rien pu, que pourrait le fantôme?
Le fantôme s'éclipse: et les cieux interdits,
Ne voient plus à la place, où la terre jadis
Marquait pour nos compas l'ornière de sa roue,
Circuler dans les airs qu'une masse de boue.

Vous vous figurez mal ce globe de rebut,
Naufragé dans l'espace, et flottant là sans but,
Comme sur l'Océan, remué par l'orage,
Le corps paralysé d'un vieillard qui surnage!
Et l'homme, à ces combats qu'il ne peut concevoir,
Assiste tous les jours, sans paraître les voir!
Oui, tous les jours, on voit, comme un drame ordinaire,
Haleter et mourir ce monde pulmonaire:
Car l'homme en est l'image aussi bien que le roi,
Et du ciel de poussière, où parque notre effroi,

Est-il un jour où Dieu n'ait pas quelque désastre
Chargé de supprimer ou de rayer un astre ?

II.

Contemplez l'homme enfant! Sa tête est un chaos,
Où roulent pêle-mêle, avant que d'être éclos,
Des germes, des fragments, des essais de pensées,
Qui doivent, quelque jour, l'une à l'autre enlacées,
Cristal intelligent, réfléchir l'univers.
L'adolescence arrive, et ces germes divers
Confondent à l'envi les trésors de leurs séves.
L'existence au maillot se débrouille : nos rêves,
Pour embrasser la vie, ouvrent tous leurs rameaux :
C'est l'heure du printemps, qu'amènent les Gémeaux.
Le bourgeon échauffé veut devenir feuillage :
L'arbre aspire à des fruits que sa verdure ombrage,
Et le champ du cerveau, qui mûrit chaque jour,
Prépare à la jeunesse un fertile séjour.

La jeunesse y descend, dont l'active industrie
Tourne, excite, remue, agrandit sa patrie :

L'esprit semé rapporte, et le monde est formé.
Il marche, il vit, il parle, il se sait animé,
Et ce fleuve limpide, où se peint la nature,
Jouit d'en réfléchir la vibrante peinture.
Tout ce qui s'y présente y passe traits pour traits,
Les objets qui sont loin, les objets qui sont près,
Et ceux qui sont réels, et ceux qu'il imagine.
L'homme a dans sa pensée une sphère divine,
Qu'il peuple comme il veut, et sans savoir comment.
Tout s'y classe à la fois, et sans encombrement,
Les mines, les forêts, les cités, les rivières,
L'Océan, resserré sans avoir de barrières,
Ses îles, ses rochers, ses trombes, ses volcans,
Les glaciers, les éclairs, les fleurs, les ouragans,
Ce qui vit, ce qui meurt, ce qu'on hait, ce qu'on aime,
Les étoiles, les cieux, l'immensité, Dieu même.

Touché par le soleil de la virilité,
Une ardeur de puissance et de fécondité,
De l'univers de l'âme, injecte le dédale :
Et l'homme, décrivant son ellipse morale,
Au sommet de sa courbe arrive en pleins rapports.
Le feu bout sous son front, qui résonne d'accords,

Et comme autant de fruits fait jaillir ses idées :
Puis la vieillesse vient, avec ses mains ridées,
Qui jette autour de lui sa robe de brouillards,
Et, comme la pensée, embrume les regards.
L'homme, miroir vivant mis au tain du génie,
N'est plus lors qu'une glace infidèle et ternie,
Qui gâte la nature, en la réfléchissant.
Le coloris des fleurs se fane en y passant;
L'éclat de l'or pâlit, les forêts dépérissent;
L'Océan se dessèche et les fleuves tarissent;
De faits et de héros les empires meublés
Tournent dans le cerveau, vides et dépeuplés.
Ce cerveau flasque et morne, où se traîne la pluie,
Ne connaît ni matin ni printemps qui l'essuie.
Tout s'use : le soleil, qui semble succomber,
Refroidit ses rayons, en les laissant tomber :
Et si quelque pensée, encor verte et sublime,
Comme un mâle obélisque ose élever sa cime,
Sur sa tige qui tremble en un sol assoupi,
La nielle de l'âge empoisonne l'épi.
Le ciel caduc s'éteint étoile par étoile;
De la dernière nuit enfin le dernier voile
S'abaisse : la lueur de son dernier flambeau
S'endort, et tout est dit : un monde est un tombeau.

III.

Ce spectacle imposant, l'œil glisse à sa surface.
A force de le voir l'habitude l'efface,
Et nous avons besoin, pour sortir de l'oubli,
Où le regard blasé végète enseveli,
Que la mort parmi nous choisisse un de ces êtres,
Qui de force ou de gré s'établissent nos maîtres,
Et dont l'esprit, rival du Dieu qui les a faits,
Le contient tout entier sans plier sous le faix.
C'est alors qu'à nos yeux grandit, dans l'épouvante,
De l'univers mourant la vision vivante,
Et qu'avec le géant, dont on mène le deuil,
On voit, silencieux, dans le même cercueil,
Se coucher, pour dormir, la dépouille du globe.
Plus d'un nuage épais quelquefois nous dérobe
Cette mort de la terre; on n'en vit pas un seul,
Le jour où Lorenzo fut mis dans son linceul;
Car ce poëte, armé du prisme et de la sonde,
Devait, en l'expliquant, recommencer le monde,
Débrouiller des soleils les fastes radieux,
Et même avant Newton civiliser les cieux.

Il portait, en naissant, l'infini dans sa tête :
Par un prêtre allumée, une infâme tempête
A foudroyé ce front, fait comme un firmament,
Où les astres innés, marchant tous aisément,
Soumettaient à ses lois leur courbe et leur lumière.
Lui mort, les voilà tous gagnés par sa poussière,
Et quelques pieds de sable auront caché demain
Lorenzo, l'univers, l'homme et le genre humain.

LES VOLIÈRES.

Quand on ne peut plus voir, immobile témoin,
Dans son fauteuil assis, le printemps que de loin;
Quand la goutte, et l'hiver, hôte assidu des villes,
Retiennent dans leurs nœuds nos membres trop dociles,
Il faut, pour retrouver son soleil éclipsé,
Rétrograder en soi jusqu'au fond du passé,
Ressaisir ses rayons perdus dans la mémoire,
Et deviner enfin le printemps pour y croire.
Vivant, près de nos maux, sous les mêmes verrous,
Qu'il est charmant alors d'en voir autour de nous,
Confondant leur haleine, ou mêlant leurs ramages,
Rayonner et chanter les joyeuses images!
Comme on bénit des yeux ces volières de fleurs,
Qui semblent, se parant des plus riches couleurs,

Exhaler, dans les airs, du sein de leurs corolles,
Un concert de parfums plus doux que nos paroles!
Comme l'on aime aussi ces corbeilles d'oiseaux,
En parterre animé, volant sous nos barreaux,
Et dont l'encens chanteur, berçant notre insomnie,
S'éparpille dans l'air en vapeur d'harmonie.
Il semble qu'avec eux, dans nos froides maisons,
On voie entrer les bois, les blés, et les gazons,
Et que notre jeunesse, hirondelle bannie,
Vienne, à nos vieux foyers, nous tenir compagnie.

N'avez-vous près de vous ni lilas, ni bouvreuils,
Pas la moindre fauvette, et pas de chèvrefeuils?
Voyez à remplacer, d'une main complaisante,
Ces gais représentants de la campagne absente!
C'est peut-être possible. Allez, dans vos casiers,
Choisir, comme un trésor, quelqu'un de ces herbiers,
Où rien ne se flétrit, où rien ne se dessèche,
Où la rose qui dort se garde toujours fraîche.
Prenez-moi du Seigneur ces poëtes élus,
Qui rendent à nos sens ce que nos sens n'ont plus,
Virgile, André Chénier, Pétrarque ou Lamartine.
Leurs livres, embaumés d'une senteur divine,

Jardins frais et charmants, par les muses plantés,
Vous offrent plus de fleurs que vous n'en regrettez.
Et c'est peu de fleurir; leurs pages printanières,
Toutes pleines de nids, sont autant de volières,
Où s'ébattent en chœur, comme au fond des forêts,
Les pluviers, les pinsons, et les chardonnerets,
Où le courlis plaintif pleure ses marécages.
Feuillets harmonieux, leurs livres sont des cages,
Dont les hôtes privés, les vers, sont les oiseaux.
Et vous pouvez, sans crainte, entr'ouvrir leurs barreaux!
Fidèles prisonniers de votre solitude,
Égayant le malheur, souriant à l'étude,
Ces captifs-là, contents de consoler vos jours,
Ne s'envolent jamais, et gazouillent toujours.

L'ATLANTIDE.

Combien de régions, autrefois florissantes,
Qui de notre mémoire aujourd'hui sont absentes;
Dont tous les souvenirs de l'âme ont déguerpi,
Quoique encor tout entier leur nom reste tapi
Dans quelque coin poudreux de quelque obscure histoire!
Leurs grands hommes déchus, qu'allaitait la victoire,
Leurs dieux mêmes n'ont pu, fiers de les racheter,
Empêcher la mer morte ou l'oubli de monter.
On ne sait même pas sous lequel des tropiques
Gisent, abandonnés, leurs ossements épiques,
Ou si quelque œuvre d'eux, trésor perdu de l'art,
N'achève pas sans bruit de crouler quelque part.
Qu'a donc fait, dites-moi, de si beau l'Atlantide,
A qui le temps jaloux sert de cariatide,

Dont le temps, comme un phare, élève encor le nom?
Qu'a-t-il sauvé de plus? Rien : à peine sait-on
Si ce pays n'est pas une vaine hypothèse,
Et c'est à qui, dans l'ombre, épiant sa genèse,
Voudrait, par le calcul, deviner ou fixer
Sous quelle latitude il faudrait le placer.
De la tradition la carte imaginaire
L'inscrit seule à son rang, comme un monde ordinaire.
Heureux ou malheureux, tout ce peuple a sombré,
Comme un bateau pêcheur par la mer démembré,
Sans laisser de témoin, sans laisser d'héritage.
D'où vient donc qu'il survit à ce vaste naufrage!
Pour que l'on cite encor ce passé reculé,
Qu'a-t-il donc de si grand? — Platon en a parlé.

LE DERNIER RÊVE

DE SCHILLER.

Quelques heures peut-être avant son agonie,
Quand rien ne vivait plus de lui que son génie,
Un étrange désir s'empara de Schiller.
Aigle bientôt banni du royaume de l'air,
Il voulait, ramassant sa force moribonde,
Avant que d'en sortir, lever le plan du monde.
Il devait, suivant lui, pour rajeunir ses vers,
Faire, aux premiers jours, le tour de l'univers.
Déjà même, affranchi de nos mornes rivages,
Comme s'il les faisait, il contait ses voyages,

Et son lit douloureux semblait, comme un vaisseau,
Toutes voiles dehors, fuir au vent du tombeau.

Ses rêves vagabonds, portés de plage en plages,
Se promenaient pensifs dans les déserts sauvages,
Qui furent autrefois d'opulentes cités;
Mesuraient de Balbek les murs ressuscités,
Étudiaient Ninive ou scrutaient Babylone,
Erraient des bords du Tigre aux bords de l'Amazone,
Volaient, comme le vent qui souffle au Sahara,
Des monstres de Palenque aux sphinx de Dendera.
On eût dit que la mort, quittant sa foudre antique,
L'avait, comme Volta, touché d'un doigt magique;
Qu'hésitant à tarir, son sang paralysé,
Sous l'aimant du cercueil s'était électrisé.
Sa voix éteinte avait l'accent de la sibylle,
Et, prêt à se voiler d'un nuage immobile,
Son œil sur cette terre, avant de s'éclipser,
Comme le Juif errant, marchait sans se lasser.

L'homme devenait ombre, et du mal prisonnière,
L'ombre rivalisait le vol de la lumière.

Sentant derrière lui le monde s'effacer,
Des glaciers du Thibet, il se laissait glisser
Aux pentes de l'Hémus, aux rocs du Borysthène,
Allant du Parthénon, que le soleil d'Athène
De ses rayons sculpteurs deux mille ans colora,
Voir les piliers noircis des caves d'Ellora;
De ces ruches de pierre, où, pour nourrir la foule,
Des pures fleurs de l'âme un miel impur découle,
Courant chercher sur mer ces pâtis de corail,
Où, poussé par la faim, broute, comme un bétail,
Je ne sais quel ramas de monstres vivipares,
Qui se mangent entre eux, quand les herbes sont rares.
Aucun obstacle humain ne pouvait l'arrêter,
Si bien que les pays, qu'il voulait visiter,
Semblaient venir eux-même, atome par atome,
S'apporter en hommage au sublime fantôme.

D'où vient ce songe étrange et grand? Serait-ce pas,
Que proche de la sphère, où ne vont point nos pas,
Il s'était déjà fait citoyen d'un empire,
Où, comme un seul poumon, tout à la fois respire;
Où l'espace étant nul, et le temps détrôné,
Tout est contemporain, et tout simultané?

Serait-ce pas qu'avant sa seconde naissance,
Son âme avec Dieu même avait changé d'essence,
Et qu'avant l'heure, armé de son nouveau pouvoir,
Il voyait l'univers comme il allait le voir?

LE MOISSONNEUR.

Un être redouté, qu'on nomme un moissonneur,
Et que nous croyons tous l'ennemi du bonheur,
Contre lequel chacun à l'envi se révolte,
La mort, vient faire ici, chaque jour, sa récolte,
Comme un grand champ de blé traitant cet univers,
Avec les épis mûrs sciant les épis verts,
Coupant jusqu'aux bluets qui ne font que de naître,
Pour porter tout ensemble aux granges de son maître.
Il semble d'abord prendre avec discernement,
Puis dans tout ce qui vit cueille indistinctement.
On dit qu'il est cruel, qu'il a soif d'agonie,
Qu'il fauche pour faucher.... C'est une calomnie.
Ce moissonneur cruel n'a pas même de faux.
C'est plutôt un semeur, un greffeur de repos,

Qui, de la part du ciel, où son doigt nous convie,
Vient, pour la replanter, déraciner la vie.

Chargé des chers emprunts qu'il a faits à nos champs,
Quand dans ses bras noueux, que l'on croit si méchants,
Il emporte au hasard, comme l'herbe des crèches,
De nos petits enfants les gerbes toutes fraîches,
Nous lui reprochons tous, sans jamais le fléchir,
D'appauvrir nos maisons, pour ne rien enrichir.
Ce n'est pas cependant pour affliger les mères,
Qu'il dérobe à leurs soins ces tiges éphémères ;
C'est que Dieu qui l'envoie en fait là-haut ses fleurs.
Dieu, comme une rosée, y fait monter nos pleurs,
Et de chaque bouquet, qu'il transforme et qu'il change,
Quand la fleur est passée, il fait sortir un ange.

LE PAVOT.

La chaîne des rapports a des anneaux sans nombre.
Le rossignol plaintif a la teinte de l'ombre;
Écho distant des pleurs qui troublent notre voix,
C'est un soupir du soir qui glisse dans les bois.
Du soleil créateur vivantes étincelles,
Les papillons du jour ont des yeux sur leurs ailes;
Nous en avons de même à l'âme, pour mieux voir.
Les phalènes de nuit ont un vêtement noir,
Et quelques-uns d'entre eux semblent, sur leur corsage,
D'un blason sépulcral porter l'aride image.
Attachés à leur vol, on dirait que les morts
S'éveillent avec eux pour visiter nos bords,
Secouant sur nos fronts, où revit leur histoire,
Leur poussière qui germe au fond de la mémoire.

Le saule, ami des eaux et d'un sol spongieux,
Cache en son bois malade un trésor précieux
Qui fait rentrer la fièvre au fond des marécages.
Quand le printemps revient de ses lointains voyages,
Les fleurs qu'il fait éclore à sa tiède fraîcheur,
Des cygnes de nos lacs ont toutes la blancheur,
Transition peut-être, ingénieuse et douce,
De la neige qui tombe à la neige qui pousse.

Ces froids pavots enfin, qui laissent, pour nos maux,
Leur tige distiller le baume du repos :
N'est-ce pas du sommeil les mains orientales,
Qui d'un pan de son voile ont taillé leurs pétales,
Et brodé d'arcs-en-ciel leurs feuillets découpés?
D'une double paupière à peine enveloppés,
Leurs boutons somnolents, qui bientôt se transforment,
Ressemblent, en naissant, à des yeux qui s'endorment.
Plante morne et placide, où jamais on ne voit,
De peur de s'assoupir, une abeille qui boit,
Elle incline humblement, pensive et recueillie,
Sous le lourd poids du jour une tête qui plie.
Ne nous eût-on pas dit mille fois son secret,
Rien qu'à la regarder, le cœur devinerait,

Que l'ange de la nuit, las d'errer sur nos grèves,
Vient y cacher son vol et replier ses rêves.

Soyèz-en sûr! où l'œil n'aperçoit qu'un anneau,
La chaîne existe; au fil on pressent le fuseau;
Où je ne vois qu'un vers orphelin de sa rime,
Un autre vers tout bas répond d'un ton sublime.
Dans ce monde unitaire il n'est rien d'isolé :
Tout se suit, tout se tient, tout a son sens voilé,
Que chacun peut comprendre et traduire à sa guise.
La nature est un livre où le ciel veut qu'on lise,
N'importe à quel chapitre, et n'importe comment;
Il suffit d'épeler pour trouver tout charmant.
A vous donc, après moi, d'épeler votre page!
Si vous n'êtes savant, au moins vous serez sage.

LE SON.

Gravissez la montagne, et plus elle s'élève,
Plus l'air rare et léger vient à manquer de séve,
Plus le son dégénère et perd d'intensité;
Il expire, en montant, par le vide emporté.
A mesure qu'on voit, s'éloignant de la terre,
Se rapprocher le ciel où l'œil se désaltère,
La parole et la voix semblent n'avoir plus cours;
Car, où l'homme n'est pas, à quoi bon leur secours?
Dieu nous a fait ces dons pour nous faire comprendre,
Mais lui n'a pas besoin qu'on parle pour entendre.
Comme autrefois les Juifs, en quête des hauts lieux,
N'allez donc pas chanter vos hymnes près des cieux!
Les monts n'en veulent pas: vos chants les plus sublimes,
Comme un muet brouillard, se perdront sur leurs cimes.

Remportant votre bruit qui meurt sur ces hauteurs,
Voulez-vous au rebours, curieux visiteurs,
De ce globe évidé tenter les catacombes?
Un air inusité circule dans ces tombes.
Plus il paraît épais, plus il paraît ingrat,
Et plus il donne au son de vigueur et d'éclat.
Il semble qu'en entrant sous leur voûte assombrie,
Des morts de tous les temps souterraine patrie,
La voix, pour réveiller cette foule qui dort,
Sans même le vouloir, prenne un timbre plus fort,
Et, de peur de gagner cet éternel silence,
Se hausse à son insu jusqu'à la turbulence.
En face du tombeau qui déjà l'asservit,
L'homme se fait bruyant pour s'assurer qu'il vit.

Dans cette sombre nuit où nos flambeaux se troublent,
Quand d'échos en échos nos paroles s'y doublent,
Ne jurerait-on pas que le vieil univers
De tous ses ossements redemande les airs?
Pleins encor de discours étouffés sous la terre,
On dirait que les morts ne veulent plus se taire,

Et que, n'osant compter sur leurs mots d'autrefois,
Le chœur des trépassés passe dans notre voix.
Ils veulent, la rendant plus grave et plus profonde,
Essayer de percer les murailles du monde,
Et, du fond de l'abîme où descendent nos pas,
Crier vers les vivants : Ne nous oubliez pas!

LES DIEUX SONT MORTS.

FRAGMENT

DU POEME DE L'UNIVERS.

Ne nous demandez plus de ces chants merveilleux,
Qu'Homère murmurait à l'oreille des dieux,
Et qu'aux bords de l'Arno, de Sorrente, ou du Tage,
Ont redit, mais plus bas, les échos d'un autre âge!
Nous avons renié nos sonores aïeux,
Et le fleuve des vers ne descend plus des cieux.
Nous ne gravirons plus sur la cime escarpée,
Où grandit, pour les rois, la fleur de l'épopée.
L'Olympe est démoli, l'Orient s'est couvert:
Son ciel n'est qu'un tombeau, qui dort sur un désert.
Comment chanter encore au milieu d'une foule,
Qui ne croit aux autels que quand son pied les foule?

On a beau posséder une âme d'autrefois,
Elle ne trouve plus d'écho dans notre voix.

Que n'est-ce encor le siècle, où, comme l'Hespérie,
La barque du trouvère abordait la féerie,
Ce pays plus connu que s'il eût existé,
Et que nous regrettons, sans l'avoir habité!
Qui nous rendra ces jours, baignés de poésie,
Où, quand elle prêchait sa rêveuse hérésie,
On voyait défiler, au bruit des grelots d'or
Que mêlait l'Arioste aux fanfares du cor,
Les arbres nuageux de ses jardins d'Alcine :
Où du Tasse éperdu la tristesse divine,
Sous des bois inspirés, qui chantaient comme lui,
Savait, pour le guérir, promener notre ennui,
Et, fascinant du cœur l'espérance naïve,
Lui créer dans les airs sa patrie adoptive ?
L'âme était jeune alors et facile à guider :
Lui plaire, et l'émouvoir, c'était lui commander.
Elle se consolait d'un malheur par un songe,
Et de la vérité par le miel du mensonge.
Patriarches des vers, nos doctes ménestrels
Opposaient à nos maux leurs chants surnaturels :

On habitait les lieux, qu'inventait leur génie :
La baguette d'Armide était dans l'harmonie.

Abjurant désormais ces magiques trésors,
Notre bouche plus mâle a changé ses accords.
Entre le ciel et nous musical interprète,
La raison a brisé la lyre du poëte.
Le cercle du possible enferme nos accents.
Qu'on les dépasse! Osez, loin des bornes des sens,
De quelque nouveau monde aborder les oracles :
Rapportez-en des vers tout peuplés de miracles,
Puis, au lieu de lauriers récoltant des affronts,
D'ironiques honneurs saigneront sur vos fronts.
De tout ce qui fut grand stupide iconoclaste,
L'homme a tout rétréci pour se faire plus vaste.

Que faire dans un siècle, ardent à tout nier,
Où, du talent captif détracteur routinier,
Chacun voudrait des arts murer les avenues,
Et, la fronde à la main, les traquer dans les nues?
Tout paraît jeux d'enfants pour nos regards virils.
Lorsque de l'Océan défrichant les périls,

Camoëns y dressa le gardien des tempêtes,
Et lui fit de Vasco gourmander les conquêtes,
Chacun vint sur les mers, dont il barrait le seuil,
Mesurer le géant, qui n'est plus qu'un écueil,
Et vit, tout inondé de son manteau d'orage,
Grandir de vers en vers le spectre du naufrage.
On rirait aujourd'hui de ce syrte vivant,
Dont le poumon de roche est le berceau du vent,
Dont les cheveux d'éclairs illuminent la crête,
Et qui lance la foudre en secouant la tête.
Qu'on tente maintenant, barde navigateur,
De suivre nos vaisseaux dans leur vol novateur :
Qu'on retrouve pour eux cette molle Atlantide,
Ce fleuron détaché des royaumes de Gnide,
Que l'exilé du Tage évoqua sur les eaux,
Et là, par des plaisirs payant de longs travaux,
Que l'on force les fleurs, lentement transformées,
A semer les gazons de nymphes embaumées!
Nous ne ferons pas grâce à ces chants gracieux :
Ce n'est pas qu'on soit sage, hélas! c'est qu'on est vieux.

Oh! oui, notre raison n'est que de la vieillesse.
Nous avons de nous-même une orgueilleuse ivresse,

Et voulant tout remplir, tout est vide à nos yeux.
L'homme s'est mis partout à la place des dieux,
Et jaloux d'un poëme, il en détruit les pages,
Qui ne l'assiégent pas de ses propres images.
L'univers poétique, aujourd'hui resserré,
Du champ des fictions à jamais séparé,
Semble, pendant qu'un monde a complété la terre,
Au lieu de le gagner faillir d'un hémisphère.

Il semble! c'est le mot, car qui peut attester,
Que la lyre aux abois n'ait plus rien à chanter?
Faut-il, pleurant au bord de quelque vieille ornière,
Et n'osant d'un œil mâle aborder la lumière,
Croire que nos aïeux ont, gardant son flambeau,
Éteint la poésie au seuil de leur tombeau?
Son sacré diadème est-il moins respectable,
Parce qu'on l'a purgé du clinquant de la fable?
Ah! ne marchandons plus ces frivoles secours,
Et d'un néant fardé les indigents atours.
N'est-ce pas une muse aussi que la science?
Que de l'antiquité la folle sapience
S'explique, avec des dieux, ce qu'elle n'entend pas;
Nous, emportons d'assaut la nature au compas.

Avec ses talismans laissons le moyen âge
Leurrer, sans le guérir, le malheur qu'il ménage :
Nous, extirpons le mal avec la vérité.
Tout ce que la magie eût jadis inventé,
Arrachons-le des flancs d'une mine plus pure.
D'un merveilleux d'enfant loin de nous l'imposture!
Une goutte de pluie, un brin d'herbe, un ciron,
Présenteront toujours, même aux yeux de Pyrrhon,
Un monde de beautés plus large que nos rêves.
Des mers de Sylphirie oublions donc les grèves :
Les peuples au maillot y cueillent des chansons;
Ceux que l'âge a sevrés veulent d'autres moissons.
Nous n'avons plus de dieux, mais nous avons l'histoire :
Nous avons devant nous l'avenir pour prétoire,
Et maître, s'il le veut, de la postérité,
L'homme a mieux que la foi, l'homme a la liberté.

L'HERBE AUX PERLES.

Il est, au bord des eaux, une petite fleur,
A qui le ciel lui-même a donné sa couleur :
Feu follet végétal, qui dans l'ombre rayonne,
Et se laisse approcher, sans égarer personne.
Ami des prés mouillés, cet humble diamant,
Ressemble aux pleurs de l'homme : il est doux et charmant,
Et pas rare. Un mot grec, savant mais ridicule,
Est parmi nous le nom sous lequel il circule :
C'est le *myosotis*, mot souvent mal compris,
Qui veut dire en français, *oreille de souris.*
Poétique et rêveur, il porte, en Allemagne,
Un nom tout parfumé d'un amour de campagne,
Que chacun, en partant, se répète ici-bas :
C'est le *vergiss mein nicht*, ou *ne m'oubliez pas.*

Ailleurs encor, c'est *l'herbe aux perles* qu'on le nomme.
Ce rustique joyau, qui parle au cœur de l'homme,
Se désigne partout sous des noms différents;
Mais tous ces noms divers, symboles transparents,
N'ont peut-être qu'un sens, dont la source est la même:
La forme a beau changer, c'est le même baptême.

Commensales des morts couchés sous nos gazons,
Ces petites souris, qui viennent, aux moissons,
De nos épis trop mûrs glaner le grain qui tombe,
Viennent peut-être aussi, voisines de leur tombe,
Guetter notre mémoire, épier nos regrets,
Et, nous voyant cueillir, aux rebords des marais,
Ces modestes saphirs, si chers aux cœurs fidèles,
A nos amis perdus peut-être s'en vont-elles
Porter, avec nos vœux, l'encens qui leur revient:
Et les morts sont contents de voir qu'on s'en souvient.
Laissons donc de ces fleurs les touffes passagères,
Nous rappeler tout bas nos humbles messagères.
Si la même saison entr'ouvre au même lieu
Là l'oreille qui guette, ici la fleur d'adieu,
Pourquoi, leur refusant une commune gloire,
Ne pas les rapprocher aussi dans la mémoire?

Que l'homme soit poëte, ou ne soit qu'érudit,
Ce qui transmet nos vœux vaut bien ce qui les dit.

Quant à ce nom si doux, dont la douceur rappelle
Soit le riche collier dont se pare une belle,
Soit le saint chapelet qui pend à son côté,
N'a-t-on pas eu raison de l'avoir adopté?
Exhalant les trésors de leur encens posthume,
En frais anneaux de fleurs, dont le cœur se parfume,
Nos souvenirs entre eux ne s'enchaînent-ils pas?
Comme les chants du soir, qui s'égrènent tout bas,
Ou les notes d'argent, que font tinter les merles,
Ne peut-on pas aussi les prendre pour des perles?
Perles qui dureront ce que dure un chagrin!
C'est vrai, que voulez-vous? Le cœur est un écrin,
Où jamais les joyaux qui durent ne demeurent:
Il ne peut contenir que des perles qui meurent.

Cette fleur, fugitive ainsi que nos beaux jours,
Ne porte pas partout, ne porte pas toujours,
Un de ces noms bénis que notre âme lui donne;
Au village, on l'appelle aussi la scorpionne,

Et je crains qu'au village on n'ait souvent raison.
La cicuta, sa sœur, recèle un noir poison,
Et bien des souvenirs, aussi vénéneux qu'elle,
Distillent dans notre âme une âcreté mortelle.
Au lieu de la charmer, ils aiment mieux l'aigrir;
Mieux vaut pour eux, jaloux de nous faire souffrir,
Fût-ce pour y jeter un germe de folie,
Un dard qui reste au cœur, qu'un bienfait qui s'oublie.
N'importe donc quel nom l'on garde à cette fleur,
A qui le ciel lui-même a donné sa couleur,
Qu'il rappelle à l'oreille ou la Grèce ou la France,
Qu'il cache une amertume, ou cache une espérance,
Qu'il soit fait pour maudire ou fait pour supplier,
Ce n'est jamais qu'un nom, qui défend d'oublier.

LES TOMBEAUX THIBÉTAINS.

Qui n'a pas quelquefois, en voyant les nuages
Se grouper dans le ciel en fuyantes images,
Partagé d'Ossian la croyance et la foi,
Et cru sentir, le soir, voler, autour de soi,
Des héros disparus les ombres familières?
Religion de deuil, pleurant dans les bruyères,
J'aime sa poésie, exaltée et sans art,
Qui traîne, aux flancs des monts, sa robe de brouillard.
Cela nous rend la tombe et moins lourde et plus douce,
De voir ses habitants en soulever la mousse,
Pour venir se suspendre au-dessus des vivants,
Et mêler leurs soupirs aux haleines des vents.

Il existe autre part une sainte coutume,
Qui me fait plus rêver que ces dogmes de brume.
Dans quelque fosse obscure au lieu de les coucher,
On dit que tout le peuple au Thibet va chercher,
Pour y porter ses morts, quelques cimes hautaines,
Et qu'au lieu d'en nourrir l'herbe ingrate des plaines,
A leur pâle dépouille on décerne, en plein jour,
Le sépulcre vivant de l'aigle ou du vautour.
N'est-ce pas une idée, au niveau des plus belles,
D'animer le cercueil, de lui prêter les ailes,
Dont notre âme s'empare, en sortant d'ici-bas?
Et quand des vieux héros les fils vont aux combats,
Quel spectacle de voir, incarnés dans leurs tombes,
Tous ces morts alliés passer comme des trombes,
Surveiller la victoire, ou, leur aidant des yeux,
Planer sur les enfants ces légions d'aïeux!

Pensée antique et forte, à la taille de Rome!
C'est beau, c'est grand, c'est fier, fait pour relever l'homme.
Retirer au néant son immobilité,
N'est-ce pas à nos sens prouver sa nullité?
Plus de corruption, plus de ver, plus de cendre,
Et l'on monte à la mort, en croyant y descendre.

Quand on vient à creuser ces dogmes, on y croit :
Ce qu'on rêve s'anime, on le touche, on le voit,
Et voyez-vous d'ici, transfigurant la fable,
Bonaparte lui-même, aigle incommensurable,
A l'assaut du soleil conduire son tombeau,
Ou venir, dans nos camps, s'asseoir sur un drapeau ?

LA CAPUCINE DU PÉROU.

La nature, pour moi, n'est qu'une grande Bible,
Cachant, sous chaque lettre, un emblème visible,
Et d'image en image on la lit jusqu'au bout.
Prête à nous avertir, une voix est partout,
Et comme l'étincelle, ardente prisonnière,
Jaillit, au moindre choc, des veines de la pierre.
Ses papillons muets, errant sous nos berceaux,
Pour qui sait les comprendre ont le chant des oiseaux;
De son temple vivace, éloquente colonne,
L'arbre d'aujourd'hui parle aussi haut qu'à Dodone;
L'eau, la terre, les vents, tout n'est qu'un mot de Dieu,
Qui résonne à toute heure, et s'entend en tout lieu.

Tout nous prêche : l'hiver, avec ses traits moroses,
Comme le gai printemps avec ses lèvres roses.
Quand, sous nos yeux ravis de leurs mille couleurs,
Le jeune roi des prés fait manœuvrer ses fleurs,
Que ne nous disent pas leurs bandes émaillées,
En passant devant nous, enseignes déployées!
Soit celles, dont l'essaim ne brille qu'en plein jour,
Comme autant de rayons de lumière et d'amour,
Qui prendraient, pour nous plaire, une forme embaumée:
Soit celles dont la nuit cache la renommée,
Et qui s'ouvrent, dans l'ombre, échos mortels des cieux,
Quand leur dôme bruni se paillette de feux,
Pour apprendre aux humains, sans mystère et sans voiles,
Que les fleurs ici-bas sont les sœurs des étoiles.

Non contente parfois de briller au soleil,
Plus d'une, renonçant aux douceurs du sommeil,
Des fulgores du soir immobile rivale,
Allume sous nos bois sa lampe végétale.
Voyez la capucine, à gorge d'acajou,
Que d'opulents jardins font venir du Pérou:
Un brouillard lumineux, montant de sa corolle,
Y flotte, au crépuscule, en guise d'auréole;

On dirait, aux passants jaloux de la montrer,
Son parfum qui prend feu, pour la faire admirer.

Est-il à l'idéal une âme assez fermée,
Pour s'expliquer à faux cette énigme animée ?
A toute poésie il faudrait être mort,
Pour n'en pas dégager, même au premier abord,
L'image la plus vraie et la plus saisissante.
Elle aussi, dans la nuit, devient phosphorescente.
Quand l'homme abâtardi sent baisser son niveau,
Et s'enfonce dans l'ombre, elle prend son flambeau,
Et, qu'il marchande ou non sa clarté tutélaire,
Faite pour l'éclairer, l'intrépide l'éclaire.

LES MÉTAMORPHOSES.

Un arbre tout entier, ligneuse chrysalide,
Dort donc là replié dans sa coque solide!
Il faudra, si l'on veut qu'il échappe au sommeil,
Et puisse, en en sortant, recevoir du soleil,
Pour ne pas s'envoler, ses ailes de verdure,
Que l'humus le prépare à changer de nature.
La terre le transforme, en le décomposant;
Du tombeau créateur sa vie est un présent.
N'est-ce pas là, pour l'homme, un augure, un présage,
Et de son sort futur une sublime image,
Lui qui prend, chaque jour, sans songer à douter,
Soin d'enterrer son grain, pour le ressusciter?
Oui, l'homme, enveloppé dans le bois de sa bière,
Comme de son noyau l'amande nourricière,

N'est pas jeté pour rien aux creux de ses sillons;
La vie adhère encore à ces derniers haillons.
Plante sainte et vivace, à la mort réfractaire,
Pour repousser au ciel, il pourrit sous la terre.

LES MAGICIENS ET LES FÉES.

La terre a, dites-vous, perdu toutes ses fées!
Sous le poids du réel les âmes étouffées
N'ont plus, pour en sortir, droit à l'inattendu!
Du ciel, devenu sourd, on n'est plus entendu!
Les magiciens sont morts, ou leur œil, qui se voile,
Ne sait plus, dans la nuit, lire la moindre étoile!
Ne vous croyez donc pas ainsi dépossédé.
Rien ne s'en va, tout change, et la terre a gardé,
De ses plaines d'hier, propices colonies,
Les mêmes enchanteurs, et les mêmes génies,
Qu'elle a vus, guérissant ceux que le sort blessait,
Suspendre, comme un pont où le bonheur passait,
Leur baguette magique entre ce monde et l'autre;
Ce pont, qu'on croit rompu, traverse encor le nôtre.

Complaisante à vos maux, n'est-ce pas, dites-moi,
Une fée aux traits d'ange et de femme, la Foi,
Qui toujours avec vous semble d'intelligence,
Dans l'Éden retrouvé vous installer d'avance,
Et, quand vous l'habitez, ferme sur vous le ciel?
C'est une fée aussi, dont le cœur maternel
Ne vous fera jamais défaut, que l'Espérance,
Qui de nos cœurs captifs prévient la délivrance,
Et qui nous fait d'un songe une réalité.
Leur faut-il une sœur? Prenez la Charité,
Qui grossissant ses biens d'emprunts faits sur les nôtres,
Vous permet d'accomplir ce que rêvent les autres.
Ces trois êtres divins et pourtant familiers,
Pour le bonheur de l'homme en valent des milliers.

Jaloux de vous créer de nouveaux priviléges,
Vous faut-il appeler à vous les sortiléges?
Les magiciens non plus ne vous manqueront pas.
Vous avez le Travail, ange aux robustes bras,
Qui, rien qu'en y touchant, transforme la nature;
Et le Génie encore, aigle à vaste envergure,

Dont l'œil, en l'expliquant, ajoute à l'univers.
Rassemblant en lui seul mille trésors divers,
Un troisième plus grand peuple la solitude,
Et son regard profond comprend tout sans étude;
C'est l'Amour, séraphin fiévreux ou rayonnant,
Qui, s'il fait le bonheur, le double en le donnant.
Qu'a donc l'homme à se plaindre, et qu'est-ce qu'il regrette?
Son ciel n'est pas désert, et la terre est complète.

LES COURONNES.

La foudre aime à frapper, dit-on, les hautes cimes;
L'aquilon, dans les bois, choisit pour ses victimes,
Les arbres dont la tête, interrompant son vol,
Semble plus près du ciel qu'elle n'est loin du sol.
Tous les fronts qui sont grands, le malheur s'en empare :
L'histoire, à ce sujet, ne fut jamais avare
D'exemples éclatants, ni ce siècle non plus.
Que de trônes brisés, sans être vermoulus,
Dont le vent populaire a rasé les colonnes;
Et combien n'a-t-il pas emporté de couronnes,
En soufflant son haleine à la face des rois!
Ce n'est pas qu'aucun d'eux eût plié sous leur poids,
Ou qu'ils eussent si mal posé leur diadème,
Qu'ils l'auraient, tôt ou tard, laissé tomber d'eux-même;

Non : c'est qu'on les voyait porter leur royauté,
Et rien de ce qu'on voit n'est longtemps respecté.

Elles ne sont pas même à l'abri des tempêtes,
Ces fleurs, dont une femme, aux jours de ses conquêtes,
Charge son front, pour voir les nôtres se courber :
Un mot les fait pâlir, un bal les fait tomber.
Je ne connais vraiment de couronnes vivaces,
Que celles dont notre œil ne voit jamais les traces,
Et qu'on promet toujours, sans jamais les donner :
Celles qu'à la vertu l'on devrait décerner,
Ou qu'un mâle talent aurait le droit d'attendre.
Quand ils meurent, les rois, qui pouvaient y prétendre,
Elles ne s'en vont pas : l'invisible bandeau,
Couronne leur mémoire, en dorant leur tombeau.
Comme un nimbe idéal, sa muette lumière
Traverse tous les temps, collée à leur poussière,
Symbole immaculé du nom victorieux,
Qui voyage avec elle emporté vers les cieux.
C'est à ces hauts honneurs, que la gloire éternise,
A ces couronnes-là que je veux que l'on vise :
Car les seules, je crois, qui tiennent ici-bas,
Sont celles qu'on mérite, et qu'on n'aperçoit pas.

L'ENCENS.

L'encens, dont la vapeur, s'exhalant vers les cieux,
Égayait le nectar sur la lèvre des dieux,
Ne fut longtemps, pour nous, qu'un baume salutaire,
Qui servait à guérir certains maux de la terre.
Il dissipait, dit-on, ces nuages dolents,
Qui semblent de notre âme enrayer les élans,
Et, de l'âme parfois remontant en fumée,
Offusquent de nos yeux la lumière embrumée.
Comme l'or petillant que fait mousser l'aï,
Ou l'ambre du moka dans l'albâtre tiédi,
On prétend qu'à ses feux notre verve s'aiguise,
Ou reprend sa vigueur alors qu'elle s'épuise.

Mais on prétend aussi que, pour y recourir,
Il faut vraiment avoir quelque chose à guérir.
Il devient autrement fatal et délétère.
La santé qu'il n'a pas à nous rendre, il l'altère.
Il obscurcit la vue, il trouble la raison :
Remède d'une part, c'est de l'autre un poison!

Est-ce un fait véritable, ou n'est-ce qu'un emblème?
Toujours est-il certain que l'effet est le même,
Lorsque du sens réel on passe au figuré.
L'encens des mots aussi veut être mesuré.
Qu'on la donne à propos, la louange salubre,
Éclaircit de nos fronts le nuage lugubre,
Rouvre les yeux fermés par le doute de soi,
Et dans la nuit d'un cœur, à qui manque la foi,
Ramène, avec l'espoir, une douce lumière.
Elle est aussi parfois malsaine et meurtrière.
De nos esprits émus dérangeant le niveau,
L'éloge est un parfum qui nous monte au cerveau,
Et, comme ceux du corps, éteint les yeux de l'âme.
Pris immodérément, cet élixir de flamme,
Nous enivre parfois jusqu'à nous rendre fous,
Et fait comme l'esprit chanceler nos genoux.

Qu'on le demande aux rois, s'ils veulent vous le dire!
Il n'est que Dieu qui puisse, à l'abri du délire,
Résister à l'encens, dont il n'a pas besoin :
C'est d'abord qu'il est Dieu, puis qu'ensuite il est loin.

LES BLOCS ERRATIQUES.

Dans nos champs nourriciers ou nos champs de bruyères,
Sous le dôme des bois, aux genêts des clairières,
On rencontre parfois, saisi d'étonnement,
De sourcilleux rochers, venus là nuitamment
Jeter comme des sphynx leurs blocs énigmatiques.
Ces blocs, que les savants baptisent d'erratiques,
Que sont-ils? Des glaciers, par les siècles fondus,
Les ont-ils charriés à leurs flancs suspendus?
Poursuivi par le feu qui lui livrait batailles,
L'Océan les a-t-il vomis de ses entrailles,
Comme un fardeau tròp lourd qui retardait ses pas?
Sont-ils nés d'un volcan dans un jour de combats?
Au sol qui les supporte, ou qui les avoisine,
Rien ne les apparente, et n'en dit l'origine.

Chacun semble du sort un monstre improvisé,
Par la terre en courant au hasard déposé.
Mais de ces monuments, sourds aveux d'une autre ère,
Peu de monde s'occupe à percer le mystère,
Et, gardiens d'un secret curieux à sonder,
On passe à côté d'eux sans leur rien demander.

Vous rencontrez pourtant le même phénomène
Aux champs, féconds ou non, de la pensée humaine.
Quand, pour se mieux connaître et juger son niveau,
L'homme, en observateur, entre dans son cerveau,
Il s'étonne parfois d'y trouver des idées,
Qui, sans qu'il le comprenne, y sont presque soudées.
Pourquoi sont-elles là? Qu'y font-elles? Comment
S'expliquer leur présence et leur isolement?
Chacune sur son sol, reine dépaysée,
N'est qu'un anneau terni d'une chaîne brisée,
Un de ces blocs errants, d'un autre monde issu,
Échoué dans l'esprit qui ne l'a pas conçu.

Oui, lorsque de son âme entr'ouvrant les abîmes,
On en tâte des yeux les profondeurs sublimes,

Et qu'on en suit en soi les flux et les reflux,
Nous y voyons souvent, entiers ou vermoulus,
Se dresser devant nous des quartiers de pensée
D'une date inconnue, ou du moins effacée,
Qui, merveilleux d'aspect ou d'un sinistre abord,
Nous semblent avec nous n'avoir aucun rapport,
Et sont, on ne sait comme, implantés dans nos têtes.
Y sont-ils arrivés portés par des tempêtes,
Qui, sans nous en douter, nous ont jadis surpris,
Et sont-ils demeurés debout dans nos esprits,
Comme autant de témoins de quelque ancien naufrage?
L'homme qui vit n'est-il, épave d'un autre âge,
Qu'un reste transformé de l'homme d'autrefois,
Qui sous un joug nouveau vient subir d'autres lois?
L'homme, semblable en tout au globe qu'il habite,
A-t-il, comme ce globe, à décrire une orbite,
Et chaque époque en lui, comme sur son berceau,
Laisse-t-elle, en fuyant, la marque de son sceau?
De poussière en poussière, essence vagabonde,
A-t-on déjà vécu, lorsque l'on vient au monde,
Et ces rêves, qu'on prend ici pour des hasards,
Ne seraient-ils en nous que des reflets épars,
Que des rayons perdus d'une mémoire éteinte,
Que rallume un regard, que ravive une plainte?

C'est ce que nous saurons peut-être quelque jour,
Quand, ayant ici-bas achevé notre tour,
Nous sentirons que l'âme, enfin libre et ravie,
Touche au dernier relai de sa dernière vie.

LE PORTRAIT DU DANTE.

D'où vient tant de tristesse au front plissé du Dante ?
Quels travaux ont creusé, comme une lave ardente,
Cette orbite profonde, où le regard se perd,
Comme un rayon d'espoir au fond d'un cœur désert ?
Dans quel moment le peintre a-t-il vu son visage ?
A quel jour de ses jours rattacher cette image ?
Lui, si noble et si fier, vient-il, chargé d'ennui,
De compter les degrés de l'escalier d'autrui ?
Est-il maître à Florence, ou si proche de l'être,
Qu'il répugne au pouvoir avant de le connaître ?
Est-ce l'âge, la haine, ou de jaloux regrets,
Qui, comme un soc fiévreux, ont labouré ses traits ?
Dans son cerveau nourri de quelque séve amère,
Sent-il germer l'exil et le destin d'Homère ?

A-t-il déjà franchi, sinistre pèlerin,
Du monde des damnés l'équateur souterrain,
Et se sent-il au cœur remuer les tortures,
Qu'il va peindre et sculpter pour les races futures?
Des champs du purgatoire, éphémère habitant,
Traîne-t-il à ses pieds leur sable pénitent,
Et, déjà poursuivi par sa mâle odyssée,
Rapporte-t-il des morts les pleurs dans sa pensée?
Non, non, ce n'est pas là le secret de son deuil.
Si la cendre a couvert les éclairs de son œil,
Si de son front puissant le nuage est si sombre,
C'est qu'il a de Virgile entendu parler l'ombre,
Et que l'homme troublé se souvient trop du dieu.
C'est qu'il a vu là-haut, comme un ange d'adieu,
Reprise à son amour, aussitôt que rendue,
Resplendir Béatrix, hélas! deux fois perdue.
Sa pensée est bien loin du séjour des maudits,
Et, pâle de la terre, il vient du paradis.

LA FLEUR DES MURAILLES.

J'aime les vieux manoirs dans les mousses tapis,
Leurs créneaux ébréchés, leurs piliers décrépits,
Et, sous les arceaux noirs de leurs voûtes qui tremblent,
Les nocturnes conseils des corbeaux qui s'assemblent!
J'aime ces châteaux forts, de broussailles velus,
Qui dorment échancrés sur leurs rocs vermoulus,
Et ces tours, dont les ans bouchent les meurtrières,
Dont la guerre a ridé les murailles guerrières,
Où les petits oiseaux, pratiquant leurs palais,
S'en vont faire leurs nids dans le creux des boulets.
J'aime des vieux couvents les chapelles votives,
Leurs fenêtres, dont l'âge a cassé les ogives,
Et dans leurs bénitiers, écornés par le temps,
L'abeille, en ruisseaux d'or, distillant le printemps.

Sur ces murs, que la pluie ou la bise démembre,
J'aime surtout à voir, comme un panache d'ambre,
Flotter la giroflée : ou d'agrestes barbots,
De leurs croix de turquoise, émailler ces tombeaux.
De l'immortalité pur et frêle symbole,
C'est comme autour des morts une sainte auréole :
C'est comme au front du Tasse, invalide et courbé,
La couronne qui pousse, avant qu'il soit tombé.
De nos temples mourants parure printanière,
J'aime à voir ces bouquets, plantés dans la poussière,
Envoyer de si bas leur parfum vers les cieux.
Qui sait si ce n'est pas un emblème pieux
De notre âme, qui monte au ciel comme un nuage,
Quand l'édifice humain s'écroule ou fait naufrage ?
Un liseron qui rit à l'angle d'un vieux mur :
Dans l'ombre d'une fente ouvrant son œil d'azur,
L'humble hysope qui veille : et, sur un marbre chauve,
Les fleurons bouillonnés d'une touffe de mauve :
Dans la niche d'un saint la pervenche qui dort,
Me fait bien plus rêver que ces têtes de mort,
Où le papillon grec va reposer son aile ;
Le papillon s'envole, et la fleur est fidèle.

LES DERNIÈRES VISITES.

Lorsqu'en Égypte un mort est, sans pompe et sans bruit,
Dans une bière ouverte, à sa tombe conduit,
Ceux qui lui font cortége, en ce dernier voyage,
Traversent en tous sens sa ville ou son village;
Et chacun ralentit le pas près des vergers,
Pour que les palmiers verts, ou les blonds orangers,
Prennent congé de lui, qui s'en va, solitaire,
Comme un germe infécond, s'enfouir sous la terre;
Pour qu'une fois encore un regard du soleil
Tombe, sans l'échauffer, sur son pâle sommeil,
Et qu'il puisse emporter, dans sa froide tanière,
Quelque provision de flamme et de lumière.
Devant un toit d'amis quand passe le cercueil,
Le convoi, sans parler, fait halte sur le seuil.

Ce n'est pas un adieu que le mort leur apporte :
C'est un mot de regret qu'il réclame à leur porte,
Pour que ce mot du cœur, par son ombre obtenu,
Lui tienne compagnie en ce monde inconnu,
Où personne, en entrant, ne connaît plus personne.
A ceux que Dieu reprend, toute haine pardonne,
Et c'est pourquoi le mort, avant de les quitter,
Près de ses ennemis doit aussi s'arrêter.
Ce n'est pas un adieu de haine et de colère,
Que son ressentiment refroidi vient leur faire :
Il leur porte l'oubli qu'il vient leur demander :
« Je n'ai plus avec vous de querelle à vider;
» Je vais où tout se tait, où rien ne se déteste,
» Et si j'eus quelque tort, voyez ce qui m'en reste !
» Pèlerin endormi qui ne reviendrai pas,
» Laissez-moi doucement me reposer là-bas.
» Que votre haine enfin, contente de ma perte,
» N'empêche pas sur moi l'herbe de pousser verte ! »
C'est ainsi qu'en Égypte, et sans pompe et sans bruit,
Un mort de seuil en seuil à sa tombe est conduit,
Et nous fait, en partant, ses dernières visites.
Nous avons en Europe adopté d'autres rites :
Les morts, qui parmi nous n'ont pas moins de pouvoir,
Ne nous visitent pas; mais nous allons les voir.

HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN.

Ce tout petit garçon, qui folâtre et qui joue
Avec ces beaux bouquets, moins vermeils que sa joue ;
Qui, sans avoir à lui la lampe d'Aladin,
Dans le sable infertile improvise un jardin,
Où quelque bête-à-dieu, regagnant son parterre,
Pourrait improviser un tremblement de terre ;
Qui bâtit des cités où tiendrait un grillon,
Et des forts qu'abattrait le vent d'un papillon ;
Cet enfant, pas plus haut que les moissons nouvelles,
Qui saute, pour les prendre, après les hirondelles ;
Qui chante pour chanter, comme font les pinsons,
Ou qui parle morale à des colimaçons ;
Qui trouve les fruits verts bien meilleurs que les autres ;
Dont les rires sans fin déconcertent les nôtres,

Dont le sommeil vous charme et le réveil vous plaît;
Nous avons tous été, mes amis, ce qu'il est.

Ce jeune cavalier, au pied vif et rapide,
Aux traits dominateurs, au sourire intrépide,
Dont le corps de granit ne craint pas les autans,
Ou sent l'hiver si loin qu'il n'a foi qu'au printemps;
Ouvrant son cœur avide, et sa large poitrine,
Au vent des passions qui gonflent sa narine;
Qui croit l'amour un bien qu'aucun mal ne détruit,
Et la gloire qu'il rêve autre chose qu'un bruit;
Dont l'arbre d'espérance, où fleurit chaque feuille,
Cache un nid de boutons sous chaque fleur qu'on cueille;
Qui, du monde asservi devançant le réveil,
Croit à la liberté comme on croit au soleil;
Dont l'œil ambitieux touche à l'inaccessible;
Qui, parce qu'il veut tout, ne voit rien d'impossible,
Et pose dans la vie un pas ferme et si fier;
C'est ce que vous étiez, ce que j'étais hier.

Cet homme au front penché, qu'on prendrait pour un sage,
Qui s'est assis là-bas, au bord du marécage,

Ainsi qu'un laboureur, fatigué du labour;
Dont l'œil triste et baissé semble, inquiet du jour,
Pour y trouver de l'ombre interroger son âme;
Dont l'ardent Sirius a, comme un vent de flamme,
Avec ceux des forêts, desséché les cheveux;
Cet homme qui repasse en lui-même ses vœux,
Qui, des larmes d'hier les paupières trempées,
Redit son chapelet d'espérances trompées;
Qui, tombeau par tombeau, rassemble les amis,
Le long de sa carrière à mesure endormis;
Qui de son ciel, voilé de brumes assidues,
Compte, par ses regrets, les étoiles perdues;
C'est vous, c'est moi, c'est l'homme à moitié du chemin,
Qui s'arrête, et qui dit : Que serai-je demain ?

UN CHANT DANS LE DÉSERT.

Souvent je me sens las, découragé des vers.
Quand ma raison se met à tâter l'univers,
Il pleut de toutes parts des cendres sur ma flamme.
Voyant quel cas on fait des sueurs de notre âme,
Je me dis : A quoi bon, prodigue de ses chants,
Compromettre la lyre aux bazars des marchands,
Et, sur d'ingrats sillons promenant ses mains pleines,
Ensemencer d'accords la paresse des plaines?
Faut-il laisser entrer, dans nos chastes dortoirs,
Le bruit fiévreux de l'or sonnant sur les comptoirs,
Et, loin des frais sentiers de l'antique Égérie,
S'embourber jusqu'au cœur aux champs de l'industrie?
Pourquoi dans l'air épais, qu'on respire en commun,
Des roses de son ciel hasarder le parfum?

Eh ! qu'avons-nous besoin, renégats du silence,
D'échanger pour du bruit leur muette opulence !
Quand on rampe partout, pourquoi vouloir planer;
Quand tout le monde vend, pourquoi vouloir donner ?
Et de lui-même alors le poëte s'étonne.
Épine par épine il pèse la couronne,
Dont l'invisible honneur lui brûle sur le front;
Son rêve de pouvoir, malgré lui, s'interrompt,
Et, pâle d'une vie en vains mots dépensée,
L'homme demande à Dieu compte de sa pensée.

Oh ! quand ces questions bourdonnent dans mon sein,
De mes vers effrayés j'y sens mourir l'essaim.
C'est alors que pour moi le printemps même est sombre;
Il est nuit au soleil : ses rayons font de l'ombre.
Puis, sans les appeler, je ne sais quels éclairs
Viennent à l'improviste envahir mes déserts :
Le soleil délivré revient régner en maître;
Le jour revient, le jour se fait dans tout mon être;
La poésie enfin descelle son tombeau,
Et reprend son autel au temple du cerveau.
Plus de sourds, plus d'ingrats alors que je redoute !
J'interroge inconnu l'inconnu qui m'écoute.

Comme autant de flots d'or, de lumière, et de miel,
Qui remontent d'en bas à leur source du ciel,
On dirait, soulevés par le vent du mystère,
Que tous ces chants perdus, qui sont morts pour la terre,
Vont vivre dans les cieux pour n'y jamais mourir;
Ce qui se fane ici va là-haut refleurir.
Mon âme, à chaque vers, touche à son but suprême;
Il semble que ce soit une part d'elle-même,
Qui veuille, à nos ennuis disant un long adieu,
S'en aller préparer sa place auprès de Dieu.

Je crois alors, je crois, à travers les nuages,
Voir tous mes morts aimés, groupés sur leurs rivages,
Se répéter, ravis d'un bruit inusité,
Mes messages de pleurs et d'immortalité.
Tous sont fiers d'accueillir ces sonores merveilles :
Quand les vivants sont sourds, les morts ont des oreilles.
Attentifs à mon nom qui monte et qui grandit,
Mon père me regarde et ma mère applaudit.
Heureux, m'ayant connu, de me connaître encore,
Mes amis d'un matin, que m'a repris l'aurore,
Je les vois, m'invitant à presser mon départ,
Se pencher de leur ciel pour m'en donner ma part;

Et tout ce paradis, qui me tend mon baptême,
M'entre dans la pensée avec les morts que j'aime,
Et pressé d'en sortir, pressé de m'emporter,
Déborde en ma parole, afin de remonter.

La terre disparaît comme une ombre mouvante.
Je ne suis plus alors qu'une lyre vivante,
Qui palpite et qui vibre, écho de l'infini,
Un luth, que rien d'humain n'a touché ni terni,
Qui se revêt d'orgueil, qui résonne de gloire.
Je sens passer en moi des souffles de victoire,
Mon corps brûlé se fondre en de divins transports,
Et mon front rayonner sous un nimbe d'accords.
Bientôt, comme un volcan qui déchire ses cimes,
Mon front transfiguré jette des vers sublimes.
Qui les connaît? Personne. Où sont-ils? Nulle part.
Leur vol indépendant, qu'emporte le hasard,
Veut, dans un air plus pur embrasser plus d'espace;
Un autre monde entend ce concert, quand il passe.
Ces vers, si dédaigneux des sentiers d'ici-bas,
Ces vers-là, je les fais : je ne les écris pas.

A MES ENFANTS.

A MES ENFANTS.

Mes chers petits enfants, pendant que vous dormez,
Je vous offre à tous deux ces feuillets imprimés,
Où mon âme se cache à l'ombre de la rime :
A toi, mon premier né, grave et gentil Maxime,
Déjà vieux de six ans, et savant comme à sept,
Qui lis la Barbe-Bleue, et le Petit-Poucet,
Mais qui ne comprends pas toujours bien ta lecture;
A toi, qui n'es pas fort sur la littérature,
Eusèbe, petit ange, âgé de dix-huit mois,
Qui, dans le ciel, où Dieu doit regretter ta voix,
Savais très-bien parler, très-bien lire sans doute,
Mais qui l'as tout à fait oublié sur la route.
Tout paternel qu'il soit, c'est un pauvre cadeau,
Que je vous fais, mes fils, et peut-être un fardeau,

Car ce *forget me not* est pesant comme quatre :
Et, quand vous serez grands, il faudra vous ébattre,
A voir si le dedans vaut mieux que le dessus,
Si mes vers trop nombreux sont pourtant bien tissus :
C'est long; mais le travail fait les destins prospères,
Et les fils dévoués sont le trésor des pères.

Mieux vaudraient aujourd'hui, pour vous, ces beaux joujoux,
Dont le prix le plus haut ne passe pas dix sous,
Qu'un livre qui me coûte, à moi, bien des années,
Et des larmes, peut-être assez mal détournées.
Demain, c'est un cheval qui tend bien le jarret,
Un épagneul chasseur, ferme sur son arrêt,
Que vous préférerez, un fusil de Lepage,
Qui frappe, à deux cents pas, un lapin en voyage.
Tout cela vaudra mieux demain que mes écrits,
Qui n'ont encor tué ni lapins, ni perdrix,
Et ne m'en ont pas fait manger, je vous le jure.
La plume, voyez-vous, est une arme peu sûre,
Qui devant le gibier fait très-souvent long feu,
Et qui semble parfois, sans nous tricher au jeu,
Changer, en l'ajustant, notre but de nature ;
Quand on vise un éloge, on attrape une injure.

Un peu plus tard, enfants, vous oublîrez ces vers,
Pour écrire dans l'ombre, et souvent de travers,
De petits billets doux, de vingt ou trente pages,
Qu'on trouvera trop courts : ravissants bavardages,
Où ce qu'on dit cent fois est toujours inédit,
Ce qui fait par bonheur qu'on n'a jamais tout dit.
De mon livre égaré dans leurs mains peu dévotes,
Vos maîtresses, un jour, feront des papillotes
Peut-être : et, vous, amis, de vos doigts inhumains,
Peut-être au sacrilége aiderez-vous leurs mains ?
Ce sont là des délits, que mon cœur vous pardonne :
Le mal, fait au printemps, se répare à l'automne.

Ce qui m'affligerait, enfants, c'est de prévoir
Qu'à l'âge, où vous saurez ce que je crois savoir,
Votre oubli négligent laissera, sans rien dire,
L'herbe de mon tombeau pousser jusqu'à ma lyre.
Mais je ne le crains pas. Je me plais à penser,
Qu'à l'âge où le plaisir, lent à nous agacer,
Nous appelle si bas qu'on a peine à l'entendre,
Vos yeux se tourneront du côté de ma cendre.

J'aime à croire qu'un jour, dans ce même couvent,
Où je parle aux oiseaux et cause avec le vent,
A l'heure, où les amis se font leur confidence,
Et pendant qu'au foyer, exerçant sa prudence,
Votre mère aux enfants, sur ses genoux assis,
Débitera tout bas d'admirables récits,
J'aime à croire qu'Eusèbe et Maxime son frère
Se rediront entre eux les gestes de leur père,
De leur père couché, comme tous ses parents,
Sous les arbres qu'il plante, et qui seront bien grands.

Oui, quelquefois alors vous prendrez ce volume,
Muet consolateur de mes jours d'amertume,
Et vous vous relirez quelqu'un de ces morceaux,
Où je bénis des bois les mobiles arceaux,
Et l'orgue du feuillage animé par la brise;
Où j'ai chanté les fleurs que l'abeille courtise,
La nature, les arts, l'isolement sacré;
Où j'ai ri quelquefois, et plus souvent pleuré :
Et vous direz alors, en bons fils que vous êtes,
Ces œuvres, pour le temps, sont vraiment fort bien faites.
Le style est un peu roide, et le tour a vieilli,
Mais ces vers, dans le fond, valent ceux d'aujourd'hui.

Si votre mère alors, savante dans l'histoire
Des ogres du pays et de la Forêt-Noire,
Qui souvent, pour l'exemple, égorgeant les troupeaux,
A la broche des loups fait rôtir les agneaux,
Si votre mère alors, dans ces crimes lancée,
A fini d'étrangler sa brebis commencée,
Elle vous répondra, relevant son maintien :
Soyez sûrs, mes enfants, qu'on ne fait pas si bien.
Que de philosophie unie à la finesse!
Si vous trouvez ça vieux, tant pis pour la jeunesse!
Le baleinier, la nuit, les cercles, Josaphat!
Quiconque n'aime pas ces vers-là n'est qu'un fat.
Je me souviens qu'un soir, avec sa voix profonde,
Nous ayant récité, je crois, la fin du monde :
Soumet lui dit : Je suis tranquille sur son sort;
Pour peu que l'univers vive autant que sa mort,
Il en a pour longtemps.... Et cela vous étonne,
Que ce livre, aujourd'hui, ne soit lu de personne?
Eh! mon Dieu! mes enfants, on ne l'a jamais lu.
C'est qu'aussi votre père.... Ah! s'il avait voulu....

Ah! s'il avait voulu!... Mes chers amis, j'espère
Que vous respecterez l'erreur de votre mère,
Et ne combattrez pas avec son souvenir,
J'y suis intéressé; c'est là mon avenir,
Et j'en jouis ici, peur de mésaventure,
Car je crois le tombeau, fort sourd de sa nature,
Et ce qu'on dit dessus, peut s'égarer dessous.
N'importe! Ce foyer, où mon ombre avec vous
Restera, je me plais à l'arranger en rêve :
C'est là le paradis que la muse m'élève.
Quand vous aurez mon âge, et ne ferez plus rien
Que d'achever vos nids, où j'aurai fait le mien,
Je ne vous dirai pas qu'il faut, par gratitude,
Me lire tous les jours avec sollicitude;
Non, ce serait aussi par trop religieux.
Mais au Val quelquefois, vers le soir, quand les cieux,
Comme un tapis, de fleurs, se damassent d'étoiles;
Quand des vaisseaux d'argent, gonflant l'or de leurs voiles,
Naviguent dans les airs sous le vent du croissant;
Quand sous les bois, brunis par le jour décroissant,
Le rossignol s'éveille, et chante sur sa branche;
Quand la tête des fleurs languissamment se penche,
Pour dormir; quand la brume, autour du tronc des arbres,
Monte comme les plis d'une vapeur de marbres;

Lorsque le ver luisant tremble sous le gazon,
Comme un saphir du ciel tombé de l'horizon,
Et qu'on voit, échappés de leurs humides cages,
Les feux follets danser autour des marécages;
Dites-vous, mes amis : Voici l'heure de choix,
Où notre père aimait à rôder dans les bois,
Et s'en allait, dans l'ombre, à l'affût des pensées!
Ses traces maintenant sont partout effacées,
Et son herbe si verte est bien sèche aujourd'hui :
Mais nous : voici son heure! occupons-nous de lui.

Causez souvent de moi, mais pas longtemps; mon ombre
Rendrait, en vous suivant, votre chemin plus sombre.
Aimez toujours les vers; quand ils sortent du cœur,
Les vers échos du ciel rendent l'homme meilleur.
Dites de moi caché sous ma muette argile :
Il a chanté tout bas tout ce qu'aimait Virgile,
Et si le monde ingrat ne s'en est pas douté,
C'est que sans doute, hélas! il n'a pas écouté.
Moins on en parle, et plus, dans notre humble mémoire,
Il nous faut, à nous deux, lui faire un peu de gloire :
Car nous une fois morts, qui le réveillera,
Ce poëte d'un jour, que la nuit reprendra?

Voilà, mes chers petits, mon oraison funèbre!
Vous la répéterez, pour que je sois célèbre :
J'y compte, et c'est pourquoi, mes bons petits amis,
Je vous offre ce livre, où mes vers endormis,
Refleuriront sans tache à votre haleine aimée.
Votre mémoire, enfants, c'est là ma renommée.

L'Abbaye du Val, novembre 1843.

TABLE.

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.